

Ravi Shankar,
le roi du sitar,
le 8 avril
salle Pleyel
à 21 h.



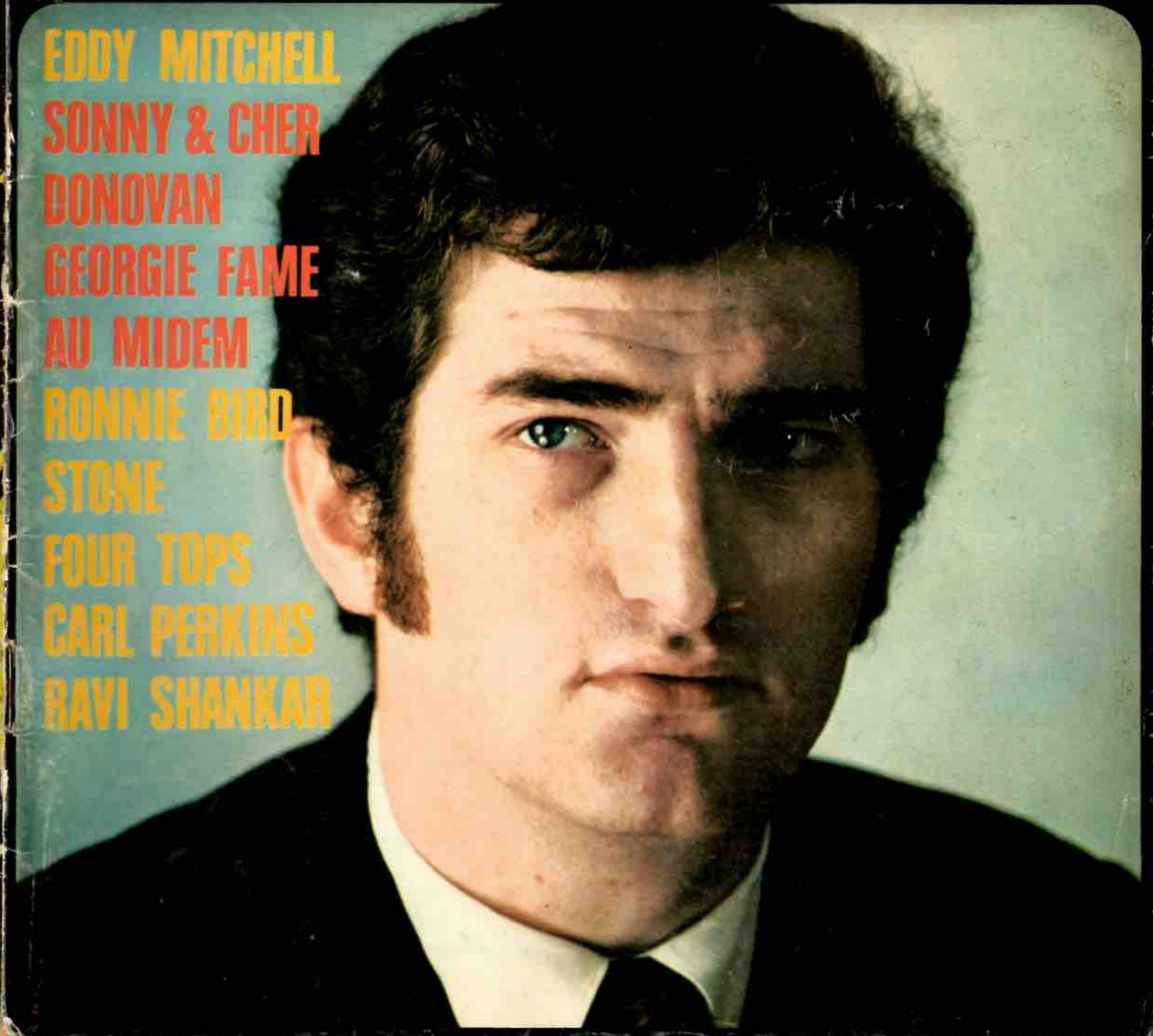
Belgique 30 F. Suisse 3 F.

rock & folk

POP MUSIC 67 NUMERO 5 MARS 2,50 F

ROSKO LE PLUS BEAU ?

EDDY MITCHELL
SONNY & CHER
DONOVAN
GEORGIE FAME
AU MIDEM
RONNIE BIRD
STONE
FOUR TOPS
CARL PERKINS
RAVI SHANKAR





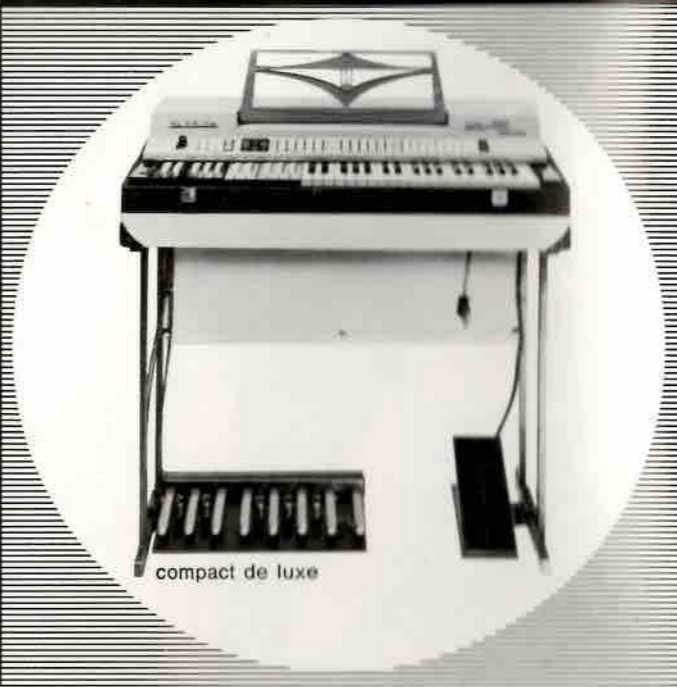
mini-compact



hagstrom 12 EXP



hagstrom-viking



compact de luxe

terrible!

farfisa

hagstrom

professionnels ou amateurs,
l'orgue électronique portatif farfisa
vous assure la réputation de la
plus importante marque mondiale,
par ses ventes,
sa gamme d'instruments,
ses prix de 3 105 à 5 190 f,
garantie totale
crédit longue durée.

guitare électrique :
la meilleure
expression musicale
de la qualité suédoise,
choix des matières premières,
 finition,
présentation,
garantie totale
crédit longue durée.

en vous recommandant de cette revue : documentation complète et gratuite sur simple demande.

g. becker 54, rue des petites écuries, paris 10^e - tél.: 770.17.18

Rock & Folk
Actualités
par

Philippe Adler
Jacques Barsamian
Pierre Chatenier
Jean-Noël Coghe
Pierre Cressant
Philippe Kæchlin
Jean Tronchet

l'expérience de jimi hendrix

Chas Chandler, ex-bassiste de la formation des Animals, devenu producteur depuis leur dissolution, a tout lieu d'être content. Alors que le rêve d'Eric Burdon était d'interpréter des classiques du rock and roll, la passion de Chas est de découvrir aux États-Unis des artistes talentueux méconnus ou inconnus pour leur donner cette chance qui, souvent, leur fait défaut.

Ce type d'artiste, Chas l'a trouvé en la personne de Jimi Hendrix, guitariste noir de vingt-deux ans ayant la particularité de jouer parfois de son instrument avec les dents. L'ayant amené en Angleterre, Chas lui dégotte deux excellents musiciens anglais correspondant à ses exigences, Noel Redding à la basse (des Lovin-Kind) et Mitch Mitchell à la batterie (des Blue-Flame)... On nomme le groupe ainsi constitué, « The Jimi Hendrix Experience ». Un disque est bientôt enregistré chez Polydor. Intitulé « Hey Joe », il se classe très vite dans tous les « charts ». Engagé par Harold Davison, « The Jimi Hendrix Experience » entreprend galas et tournées. Il commence à sillonner tous les clubs londoniens et ira, en ce début de mars, en Belgique et en France. Mais nous reviendrons sur ces divers galas... Ronnie Bird, qui a eu l'occasion de le voir se produire à Londres, se déclare emballé par le travail que fournit « The Jimi Hendrix Experience » : « C'est parfois stupéfiant et cela dépasse ce que l'on peut imaginer »...

Étant donné la formule du groupe de Jimi Hendrix, on est évidemment tenté d'essayer un rapprochement avec celui de Clapton, les Cream. Mais aux dires de Ronnie, le style d'Hendrix serait beaucoup plus « hot » que celui de Clapton. Sur-tout, il ferait moins « usine ». Le titre « Hey Joe » est un morceau traditionnel dont les arrangements sont signés Jimi Hendrix, comme le titre de la face B, « Stone free »... A l'écoute de « Hey Joe », on ne peut du reste s'empêcher de penser aux Animals. Dans ce disque, d'ailleurs, tout semble atteindre la perfection. La voix est chaude, prenante, la partie de guitare-solo est tantôt simple, tantôt complexe ; la batterie est percutante avec des effets savamment dosés, la basse vrombissante à souhait ; quant à l'apport des chœurs, il est étonnant. Voilà bien un enregistrement envoûtant, comme beaucoup d'artistes aimeraient en produire...

Jimi Hendrix est originaire de Seattle (État de Washington). On le définit comme étant un « one-man-guitar-explosion », expression qui se passe de commentaires. « Les choses que ce type effectue sur scène ne peuvent que vous laisser coi », dit-on... A l'âge de seize ans, et n'ayant rien de bien précis à faire, il s'engage dans l'armée de l'air américaine, plus exactement chez les parachutistes. Mais, quelques mois après, il se déclare fatigué de

monter si haut pour en redescendre aussitôt. (Oh, je tombe !). S'étant finalement démolé la cheville à ce jeu, il laisse choir — c'est bien son tour — l'armée et retourne vers son premier amour, la musique ; il décide de s'y consacrer corps et âme.

Remarqué dans un club par l'un des Isley Brothers, alors qu'il chatouille sa guitare, il accepte de faire partie de leurs accompagnateurs. A l'époque, il n'a rien à perdre. Il dort dans une étroite et

insalubre courette où, la nuit, croupissent çà et là des rats « gros comme ça »... Jimi se lasse cependant vite de jouer toujours les mêmes accords dans la même tonalité tandis que les Isley Brothers se livrent à leurs effets vocaux. Il a donc tôt fait de leur rendre costume de soie blanc et souliers vernis.

Il commence un périple en tant qu'accompagnateur de divers artistes réputés dont, entre autres, Ben E. King, Sam Cooke, Jackie Wilson,

JIMI HENDRIX, AVEC NOEL REDDING ET MITCH MITCHELL
Des rats gros comme ça.



Hank Ballard. Il avoue du reste avoir beaucoup appris en jouant chaque soir derrière ces derniers. A Atlanta, il est auditionné par Little Richard qui recherche des musiciens en vue d'une prochaine tournée. Richard l'engage à cette occasion.

La tournée dure quelque temps et se termine à Los Angeles. Là, il rejoint provisoirement Ike et Tina Turner, puis quitte définitivement Little Richard, avec qui il a des différends : l'argent... Jimi souhaite alors prendre quelques vacances mais, dit-il, « comment se reposer dans une ville comme New York... ». Déjà, Jimi a des idées bien personnelles sur l'avènement d'une musique qui serait sienne. Son cerveau est envahi de sons qui ne demandent qu'à être concrétisés. Pour Hendrix, désormais, la pensée de se croquer pour la musique des autres devient intolérable. En se joignant à Joey Dee et les Starliners, il ne réussit qu'à tirer un maigre salaire de « Peppermint twist ».

Écœuré, il décide subitement de « tout envoyer promener » et ne s'adonne plus qu'à un seul instrument, le juke-box. Son seul souci, dès lors, c'est de se procurer, de temps à autre, de quoi se confectionner un sandwich. Bientôt, cependant, il accepte de se joindre à trois autres gars avec lesquels il monte la formation des « Blue-Flame », ces derniers n'ayant rien de commun avec leur homonyme anglais. Mais cela ne semble guère arranger les choses. Le travail ne manque peut-être pas dans certains clubs, mais il est mal payé. Jimi touche au comble de la misère. Il lui faut vivre, parfois, sur le dos d'amis compatissants. C'est à ce moment qu'un de ses amis anglais introduit Chas Chandler dans le club où il se produit.

Séduit, Chas convainc facilement Jimi de le suivre en Angleterre, ce qui, à notre grande satisfaction, aboutit à la formation du « Jimi Hendrix Experience ». Longue vie, donc, au créateur de « Hey Joe »... J.-N. C.

de cadillac aux shamrocks

C'est à Clermont-Ferrand, au Bat Sound Club pour être précis, que j'ai retrouvé les Shamrocks il y a quelques semaines. Entre deux passages, nous avons eu l'occasion de discuter.

— En France, vous êtes surtout connus pour votre interprétation de « Cadillac » ; comment en êtes-vous venus à l'enregistrer ?
— Nous avons déjà fait un disque « Skinny Minnie », une vieille chanson de Bill Haley, lorsque nous fîmes la connaissance d'un groupe anglais, les Renegades, qui devinrent rapidement nos amis ; comme ils enregistraient exclusivement pour le marché finlandais, ils nous proposèrent ce morceau de Vince Taylor dont ils avaient modernisé l'arrangement et ralenti le rythme. Nous enregistraâmes donc « Cadillac », en février 1965, qui atteignit la première position du hit-parade de notre pays avant d'être publié en Allemagne et en France.

— Puis vous avez récidivé...
— Oui, avec « La la la » en juillet. En 1966, les trois disques que nous avons fait ont été des best-sellers : « Balla balla », « Don't say » et « Smoke ring ». Pourtant nous n'avons pas beaucoup passé de temps en Suède puisque nous sommes allés plusieurs fois en Allemagne, en Hollande, en France et en Angleterre cette année ; aussi nos compatriotes ne se lassent-ils pas de nous voir. Le cas est identique pour les Spotnicks qui tournent encore beaucoup à l'étranger.

— Vous semblez d'ailleurs bien apprécier la France puisque vous y revenez assez fréquemment.

— C'est en effet un pays que nous adorons tous, mais je ne sais pas si nous sommes véritablement ai-

més ici. Notre musique est surtout construite sur des harmonies vocales, un peu comme pour les Moody Blues, les Hollies, les Beatles et les Ivy League, quoique nous ayons notre propre style. En France actuellement, dans les clubs, les jeunes paraissent préférer le Tamla-Motown Sound et le rhythm'n'blues américain ; sur scène ils préfèrent les vieux rockers comme Bill Haley, Jerry Lee Lewis et Little Richard. Si ces derniers venaient en Suède aujourd'hui, personne ne se déplacerait pour aller les voir ; c'était très bien il y a cinq ans... Seul Elvis Presley monte dans notre hit-parade national.

— J'ai entendu dire que votre hit-parade se faisait sur des bases assez surprenantes.

— C'est exact : chaque semaine, six cents personnes de Stockholm âgées de seize à vingt ans se réunissent pour écouter les nouveaux disques. Ils établissent la liste de leurs dix morceaux préférés et la comparent avec les « Top 10 » de la semaine précédente, ce qui fait vingt titres dont

vont être tirés les dix préférés de la semaine en cours ou « Top 10 ».

— En somme, c'est un peu comme en France, il n'y a pas à proprement parler de vraie liste de best-sellers en Suède.

— Non, mais les ventes sont plus ou moins en rapport avec la liste établie par ces six cents personnes. La masse suit donc. Enfin, contrairement à la France, les « Top 10 » sont pratiquement faits uniquement de titres anglais.

— Par des groupes suédois ?
— Par des groupes suédois et par des groupes anglais. En Suède, les gens achètent les disques surtout pour les chansons et non pour leurs interprètes. Bien entendu, lorsqu'un enregistrement des Beatles ou des Rolling Stones sort, il est sûr de grimper en première position de notre hit-parade.

— Avant de nous quitter, parlez-moi encore un peu de votre formation.

— Nous sommes quatre : Dieter, 24 ans, bassiste, est le plus bavard. Jan, 21 ans, soliste, est un très mauvais musicien, mais c'est un excellent électricien et il possède une voix fantastique. Kent, 19 ans, soliste, parle rarement si ce n'est pour dire oui ou non mais c'est un extraordinaire musicien. Bjorn, 22 ans, batteur et leader du groupe, est le playboy des Shamrocks. Ce sont Jan et Bjorn qui constituèrent notre ensemble il y a déjà trois ans. J. B.

LES SHAMROCKS

En Suède, on oublie les vieux rockers



M. Chevy et les trophées.



Rosko, G. Cinquetti, Gérard Klein.



Rosko, José Artur, Hubert.

LE MIDEM ET LES PROFESSIONNELS

Un bilan de cette grande foire à la musique de Cannes, du 30 janvier au 4 février

(de nos envoyés spéciaux à Cannes : Philippe Adler, Philippe Kœchlin et Jean Tronchot).

MIDEM-TÉLÉGRAMMES Éditions ASSOCIÉES UNITED ARTISTS (France), Eddie ADAMIS : « Le MIDEM est moins intéressant pour les grosses maisons internationales, comme la nôtre, liées par contrat à leurs correspondantes étrangères que pour les petits éditeurs. Néanmoins, il est toujours utile de rencontrer les gens du métier ». Stop.

Disques CBS (France), Christian DEFFES : Très nombreux contrats signés. Stop. Raffermissement des contacts à l'intérieur même

du groupe. Stop. Joe Dassin, Patrick Abrial et Compagnons de la Chanson demandés en U.R.S.S. et Tchécoslovaquie. Stop. Show CBS pendant trois jours à Moscou, début juin. Stop. Distribution en France du catalogue américain P.P.X. Stop. Jacques PLAÏT : « Le MIDEM a constitué une excellente promotion pour Joe Dassin qui a reçu à Cannes des propositions de producteurs de la télévision anglaise pour aller y chanter bien qu'il ne l'ait pas fait aux galas. Son aisance sur scène comme présentateur était convaincante ! S'il n'a pas chanté ici, c'est parce que son numéro de scène ne sera prêt que dans un mois.

Nous voulions présenter un spectacle au point ou rien ». Stop.

Studio DAVOUT (France), Yves CHAMBERLAND : « Je suis venu voir mes clients et j'ai bien fait, beaucoup étaient là ». Stop.

Éditions TUTTI (France), Claude PASCAL : « J'ai une chanson qui est partie en Allemagne, en Italie, en Angleterre, aux U.S.A., dans les pays scandinaves et au Japon, c'est la « Mélodie de la radio » chantée au 1^{er} gala par Jennifer. Nous avons déjà loué notre stand pour l'année prochaine. Une chanson qui fait le tour du monde en 48 heures, voilà le résultat du MIDEM. J'ai signé aussi

avec la chanteuse qui va représenter l'Allemagne à l'Eurovision après l'avoir rencontrée ici. On va s'occuper d'elle en France sur les plans édition et production ». Stop.

Éditions EZEDRA (Italie), Bob LUMBROSO : « Les producteurs TV italiens ayant vu les artistes ici, j'ai mis sur pied avec eux un programme de promotion de 3 mois, résultat que je n'avais pu obtenir depuis 5 mois que je suis à Milan. Maintenant des artistes étrangers vont venir à Milan car ils se sont faits connaître ici ». Stop.

Disques POLYDOR (France), André POULAIN : « J'ai appris à mieux con-

LE MIDEM ET LES P.D.G.

Eddie BARCLAY (Disques BARCLAY) : « C'est une opération extrêmement positive. Avec Bernard Chevy (l'organisateur), Bernard Cornut - Gentile (le Maire de Cannes) et tous mes confrères, nous avons décidé de développer encore le MIDEM l'année prochaine et même d'y ajouter deux départements, l'un classique, l'autre TV. Le MIDEM va devenir très vite le marché mondial N° 1 : Américains et Anglais sont repartis enthousiastes et je suis persuadé que, l'année prochaine, nous aurons TOUT LE MONDE ! On envisage même de construire à Cannes un building spécial. Chevy peut être content : pour un coup d'essai, c'est un coup de maître ».

Jacques SOUPLÉ (Disques

CBS) : « Le MIDEM est une idée qui nous a emballés dès le départ. Nous y avons toujours cru mais je dois dire que les résultats obtenus dépassent nos espoirs les plus fous. Ce sera encore beaucoup plus important l'année prochaine et Cannes va devenir le centre des réactions de l'industrie phonographique mondiale. Cette manifestation se solde par un succès total tant sur le plan CBS que sur le plan de l'industrie phonographique en général ».

Léon CABAT (Disque VOGUE) : « C'est un succès inespéré. Nous reviendrons tous et beaucoup d'autres avec nous. Il va falloir agrandir le MIDEM. Chevy a fait un travail extraordinaire. En huit jours, nous avons pu rencontrer tous les gens avec lesquels nous

travaillons et surtout faire mieux connaître la chanson française, que beaucoup de nos interlocuteurs connaissaient mal, et qu'ils aient enthousiasmés ».

Henri FROMENT (Disques DECCA-RCA) : « Le MIDEM était une chose absolument indispensable. Il devra subir quelques modifications de détail mais dès la première année, il a réussi à s'établir. Un des points les plus positifs est la possibilité qu'il donne aux gens du disque de se rencontrer hors des contraintes habituelles, dans un cadre détendu et un contexte amical ».

Jacques KERNER (Disques POLYDOR) : « J'étais sceptique au départ. Mais les prévisions optimistes ont été dépassées. Le MIDEM est un merveilleux ther-

momètre pour le métier. J'ai rencontré une foule de gens de mon groupe, la Deutsche Gramophon, que je connaissais mal. Les gens vont maintenant, pendant toute l'année, préparer leur dossier MIDEM. Un exemple de transaction : nous avons vendu l'album de John William « La chanson de Lara » à la Yougoslavie. D'autre part, nous essaierons d'amener certains de nos grands artistes classiques l'an prochain ».

Georges MEYERSTEIN - MARGRET (Disques PHILIPS) : « Je n'ajouterais qu'une chose à ce que vous a dit par ailleurs notre directeur commercial Jacques Caillart, c'est que les Américains sont très accrochés par ce MIDEM ».

(De nos envoyés spéciaux).

naître certaines personnes avec qui je travaillais en « coup de vent » à Paris ou par correspondance depuis longtemps, par exemple les gens de la marque Kama-Sutra ». Stop.

Disques PHILIPS (France), Jacques CAILLART : « Nous revenons l'an prochain, de même que Philips-Hollande. Un mois de contacts en 3 jours, voilà le MIDEM. Mais l'idée des soirées n'est pas encore au point : il faut des artistes importants de chaque pays (la plupart des nôtres n'étaient pas libres, ni Spencer Davis, ni Georgette Lemaire, etc.) et le tout organisé comme par un imprésario, or nous ne le sommes pas. J'ai signé au MIDEM un contrat de longue durée pour les Tröggs et les Hollies avec le groupe Dick James ». Stop. Gérard DAVOUST : « Le MIDEM a permis de montrer aux étrangers qui s'interrogeaient sur l'avenir des cassettes en France que le système Philips était adopté par les firmes Philips, Barclay, Riviera, Vogue, Pathé, Le Chant du Monde, Festival, Rigolo et Polydor ». Stop.

LIDO-MUSIQUE (France), Maurice BUISSON : « Quant à moi, ce MIDEM m'a donné envie de devenir éditeur ! ». Stop.

Disques R.C.A.-DECCA (France), Marc EXIGAT : « Nous sommes très satisfaits... Pour nous, c'était surtout une question de prestige... Si nous faisons un gala l'an prochain, ce sera avec une très grosse vedette. Cette année par exemple, il n'aurait pas été impossible d'avoir Paul Anka puisqu'il devait venir à Paris 10 jours après le MIDEM, mais nous l'avons su trop tard ». Stop. Robert TOUTAN : « Nous avons pu faire la démonstration des avantages de notre procédé de cartouches Stéréo 8-RCA à beaucoup de professionnels français et étrangers en un temps record et sans voyager ». Stop.

Éditions APRIL MUSIC (France), Philippe BOUTET : « Le MIDEM, c'est formidable. Pour augmenter encore son intérêt, il faudrait peut-être y inclure un concours de la chanson française, les titres sélectionnés étant défendus par des artistes déjà connus. Mais c'est sans doute difficile à cause de la proximité de San Remo. Pourtant le retentissement du MIDEM serait alors encore plus grand, surtout si les galas étaient télévisés en direct ». Stop.

Louis GASTE, des éditions du même nom (France) : « J'ai résolu quelques problèmes, sans voyage important, avec Leeds Music de New York qui gère une de mes œuvres. D'autre part, depuis 2 mois, j'ai recommencé à faire des chansons en faisant des maquettes moi-même car mon studio était libre du fait de la grève des musiciens. L'une de celles-ci, écrite pour Hervé Vilard, va être, grâce aux accords passés pendant le MIDEM, éditée et « disquée » en Espagne, en Italie et en Allemagne alors qu'elle n'est pas encore sortie en France ! Son titre, « L'étrange voyage », est tout à fait de circonstance... J'ai aussi appris à certains de mes correspondants étrangers que j'avais un studio d'enregistrement à Paris ». Stop.

Gérard TOURNIER, des éditions du même nom (France) : « A mon avis, le MIDEM va paradoxalement porter un coup au festival de San Remo car, depuis des années, bien des gens y venaient plus pour se rencontrer que pour écouter de la chanson italienne. En tout cas, je reviendrai au MIDEM, ne serait-ce que pour ne pas donner à mes concurrents la joie de ne pas m'y voir ! ». Stop.

GO-GO RECORDS (États-Unis) : Accord sur le plan mondial avec Philips. Stop. Gros intérêt suscité par album « Dr. Wests Medicine Show and Junk Band ». Stop.

Disques VOGUE (France), Jean GEORGIEFF : Enthousiasme complet. Stop. Très nombreuses affaires traitées à la suite du gala très réussi. Stop. Acquisition du catalogue américain « Big Seven », l'un des plus importants. Stop. Très gros espoirs pour carrière internationale d'Antoine. Stop.

Disques BARCLAY (France), Bernard de BOSSON : Très grandes affaires d'éditions. Stop. Contacts raffermissés avec les grands représentants à travers le monde. Stop. Regrette absence catalogues classiques. Stop.

Éditions BAGATELLE (France), Denis BOURGEOIS et Brigitte BERTHO-LIER : Contrat avec Joe Dassin et Jacques Piaït pour création nouveau catalogue « Music 18 », Paris. Stop. Bagatelle signe avec Teldec (Allemagne) pour production et distribution locale des disques France Gall. Stop. Contrat pour même artiste avec Philips-Victor au Japon. Stop. London Sound Orchestra édité chez Sonoplay (Espagne-Portugal) et RCA (Canada). Stop. Très nombreux contrats de sous-éditions avec les cinq continents. Stop. Satisfaction totale. Stop.

Disques CONCENTRIC (Espagne) : Plusieurs télévisions pour le pianiste de jazz Tete Montoliu. Stop. Les deux albums de Montoliu vendus à la firme Everest (États-Unis). Stop.

PALETTE Records (Belgique), Félix FAECQ : Totalité du catalogue - André Brasseur, Digno Garcia, The Klan, etc. - vendu au Venezuela. Stop. Nombreux contrats de sous-éditions. Stop.

Éditions SHAPIRO - BERNSTEIN LTD (U.S.A.) : « Affaires magnifiques et inespérées ». Stop.

Disques FESTIVAL (France) : Stand très animé par acheteurs intéressés par

la chanson des Surfs qui venaient de se classer seconds au Festival de San Remo. Stop.

Éditions FRENCH MUSIC-CHARLES AZNAVOUR (France), Nicolas PERIDES : Net mouvement d'intérêt autour de Jean-Claude Decamp. Stop.

Disques et Éditions SALVADOR (France), Henri SALVADOR : Fantastique succès des « Scopitone ». Stop. Énormément d'affaires traitées avec tous les pays. Stop. Pourparlers très avancés avec Harold Batista, imprésario de Sonny and Cher, pour productions disques et films réalisés en France mais spécialement destinés au marché américain. Stop. Enthousiasme complet. Stop.

Disques et Éditions PATHÉ-MARCONI, ECO-MUSIC (France), Lucien SOULA et Henri MARCHAL : Immense succès pour le trio J.J. and Beb. Stop. Trio vendu à Italie, Brésil, États-Unis. Stop. Énormément de propositions à l'étude. Stop. Contrats avec Italie et Amérique du Sud pour Jennifer. Stop. Projets de tournée en Amérique et dans les pays de l'est pour Jean-Claude Annoux. Stop. Pourparlers très avancés avec un des plus importants catalogues U.S. Stop.

EVEREST Records (États-Unis) : Contacts avec Disques Adès pour distribution aux États-Unis Pierre Boulez et Albert Camus. Stop. Catalogue vendu à plusieurs compagnies européennes. Stop. Barclay, Vogue et Président intéressés par matériel. Stop.

Éditions DANYMUSIC (France), Danyel GÉRARD : Bilan enthousiaste. Stop. Quatre firmes de disques américaines proposent contrat. Stop. Show à Las Vegas presque signé. Stop. Chansons vendues à de très nombreux pays. Stop.

PHILIPPE ADLER, PHILIPPE KËCHLIN et JEAN TRONCHOT



JOHNNY ET FORD
Après cinq jours et trois nuits, 5.000 km et deux éclatements à 140 km/h, Johnny Hallyday (ci-dessus avec Henri Chemin, directeur de l'écurie Ford France) a été disqualifié pour avoir transporté des pneus non identifiés. La participation de Johnny a énervé un bon nombre de professionnels du sport automobile. Ils ont cependant reconnu qu'il « conduisait gentiment ».



VINCE TAYLOR
Les bons vieux jours.

le courrier des idoles

Qui d'entre vous, lecteurs de « Rock & Folk », n'a jamais écrit à son « idole » ? Que celui qui n'a jamais écrit me jette la première pierre. Nous sommes si contents quand vous écrivez au journal ! Jacques-Louis Delpal, un journaliste de 37 ans, a eu l'idée toute simple, mais amusante, de recueillir, trier, choisir et classer cet abondant courrier qui oblige les chanteurs à engager des secrétaires. En contact permanent avec les chanteurs, par son métier, il a pu ainsi réunir près de 15.000 lettres envoyées à (par ordre alphabétique) Frank Alamo, Richard Anthony, Charles Aznavour, Alain Barrière, Gilbert Bécaud, Dalida, Sacha Distel, Claude François, France Gall, Johnny Hallyday, Monty, Sheila et Sylvie Vartan, dont il nous présente les plus caractéristiques dans un livre de 245 pages, illustré par le dessinateur Gus : « Lettres aux idoles » (Éditions de la Pensée Moderne). Aussi surprenant que varié, cet imposant courrier va de la simple demande de photo dédicacée à l'amour par correspondance en passant par l'invitation à une soirée, les demandes de service, les confessions intimes, les questions indiscrètes et les

bons conseils. Les insultes sont rares, comme ce mot adressé à Richard Anthony : « ... Le rock, tu connais ? ».

Le livre a connu tout de suite un tel succès que Jacques-Louis Delpal prépare déjà « Les nouvelles lettres aux idoles ». Chaque jour en effet, de nouvelles lettres arrivent chez les chanteurs ou à leur maison de disques. Que serait une idole sans courrier ni « fans » ? Rien qu'un chanteur, et encore... Il est quand même bon de constater à la lecture de ce livre que la formidable explosion du rock est à la base même de tout ce mouvement extraordinaire de relations intimes entre les chanteurs et leurs admirateurs. Jacques-Louis Delpal le reconnaît volontiers puisqu'il débute son recueil par ces mots : « Idole et « fan » sont de ces mots de journalistes, simples et faciles dans leur imprécision, qui disparaissent avec les modes lorsqu'ils ne correspondent pas à la mythologie de l'époque. Ceux-ci sont arrivés avec la grande vague du rock et ont survécu. »

Longue vie au rock, aux idoles et à leurs « fans » sans lesquels elles ne seraient rien. A vos plumes ! P. Ch.

le nouveau vince taylor

Eh oui, Vince Taylor est actuellement en train de faire une remontée fantastique. Quatre jours de tournée passés avec lui m'ont prouvé que nous ne nous étions pas trompés à son sujet et que Vince a toujours autant de talent, sinon plus. Depuis le début de l'année, il semble avoir repris confiance en lui et est près de redevenir la grande vedette qu'il était il y a trois ou quatre ans. De Lyon à Clermont-Ferrand, en passant par Montluçon et Moulins, ce furent des scènes d'hys-

térie rappelant les bons vieux jours du vrai rock'n'roll. Accompagné par l'une des meilleures formations françaises, les Rockers (avec Bobbie Clarke à la batterie), Vince Taylor déchaîna les foules depuis « Trouble » jusqu'à « What'd I say » ; chaque fois qu'il fit tomber son micro ou remua les jambes, ce furent des cris de joie, surtout féminins. Bobbie, lui aussi, fut très ovationné durant le solo qu'il faisait au cours de « Twenty flight rock ». J. B.



QUI EST-CE ?
Vous ne devinez jamais. A droite sur notre document et à la gauche d'Eddy Mitchell, c'est... Duiroc. Parfaitement. Cette photo a été prise alors que le futur play-boy revenait de l'armée (d'où sa coupe de cheveux) et accompagnait Eddy.



LES SHARKS
complimentés par les Four Tops.

sept requins dans le coup

Le mercredi 15 février dernier, les Four Tops étaient accompagnés dans l'émission « Music-hall de France » par un orchestre français dont ils ne manquèrent pas de faire l'éloge après le spectacle. Cet orchestre, c'est celui des Sharks que beaucoup considèrent comme la meilleure formation instrumentale sur le plan national.

L'orchestre des Sharks comprend sept musiciens : Matias Camison (orgue-piano), Michel Libretti (guitare-chant), Gérard Caspar (basse), Jacques Ameziane dit « Coco » (batterie), Jean-Claude Figuier (saxo ténor), Jean-Marie Billiaert (saxo baryton) et Tony Russo (trompette). Leur point commun : ils sont tous d'excellents

musiciens, amateurs d'Otis Redding et de bonne chère. La plupart sont méditerranéens. Formés en décembre 1965 pour accompagner Noël Deschamps à l'Olympia (sur l'initiative de Coco, le leader du groupe), les Sharks se sont produits souvent au Bilboquet et au James Palladium. « Il n'y a guère plus d'un an, disent-ils, les gens nous traitaient d'orchestre de bal en raison de la présence de notre section de cuivres. Ils ne comprenaient pas son utilité ! Pourtant, aujourd'hui, une bonne partie des meilleurs orchestres français ont adopté les cuivres afin d'être à l'heure du rhythm'n'blues américain. »

Ceux-ci leur ont demandé de devenir l'orchestre attitré de leurs émissions « Music-hall de France » et « Tilt Magazine ». Les Sharks ont en outre accompagné Sylvie Vartan, Ronnie Bird, Tom et Jerry, Stella, etc. tant sur scène que sur disques. L'objectif des Sharks est d'arriver à obtenir une sonorité très moderne, à l'instar des meilleurs groupes anglais et américains, tout en gardant leur personnalité.

Leur nouveau 45 t est sur le point de sortir au moment où j'écris ces lignes. Il comprend une nouvelle version de « What'd I say » et deux morceaux composés

par Matias Camison et Jean-Claude Figuier (les Lennon-Mc Cartney du groupe), « Mongo » et « Méfiez-vous de H-Bouril ». Toutes leurs séances d'enregistrement, seuls ou avec des vedettes, sont dirigées par Gérard Hugé dont ils disent qu'il est le seul directeur artistique en France capable de recréer sur disques le son anglo-américain.

Lors du show de Georgie Fame à Bobino, il y a quelques semaines, Brian Epstein, le manager des Beatles, a décidé de les engager pour une tournée

de dix jours en Angleterre durant laquelle ils participeront également à deux programmes de la nouvelle émission télévisée de Cathy McGowan. Quant aux Four Tops, ils ont demandé à RCA de leur faire parvenir le prochain 33 t des Sharks (qui sortira à Pâques) afin d'enregistrer un morceau de cet album. Je pense que c'était à souligner car ce n'est pas tous les jours que des Anglais et des Américains s'intéressent à une formation française de rock et de rhythm'n'blues...

J. B.

oolyakoo sur r.t.l.

Depuis le début janvier, Philippe Adler et Michel Netter présentent chaque samedi soir de 22 h à 23 h sur les antennes de Radio-Luxembourg une émission de jazz intitulée : « Oolyakoo ». Toutes les formes du jazz y sont représentées, du New-Orleans au Free en passant par le Rhythm and Blues. C'est là une innovation qu'il convient de saluer : James Brown, Wilson Pickett, Georgie Fame et autres Rolling

Stones sont des habitués d'Oolyakoo au même titre qu'Armstrong et Gillespie. Philippe Adler et Michel Netter ont d'ailleurs inclus dans leur émission une séquence Rock & Folk au cours de laquelle les rédacteurs du journal viennent parler du sujet qui leur tient à cœur. On ne peut que féliciter les responsables de Radio Luxembourg d'avoir accordé à notre musique la place qui lui convenait.

P. Cr.



MIRIAM MAKEBA A PARIS

Lors de son passage à Paris pour le Musicorama du 31 janvier, Miriam Makeba nous a raconté qu'elle a des imprésarios pour le monde entier sauf l'Afrique car elle n'y chante que gratuitement afin de mettre son art à la portée de ses frères de race qui sont pauvres. Elle habite maintenant à New York parce qu'elle trouve la vie trop insupportable dans son pays d'origine, l'Afrique du Sud. Elle nous a confié, en effet, que, là-bas, si un Blanc et une Noire étaient trouvés dans la même chambre, l'aventure se soldait par quatre ans de prison et que, dans le même ordre d'idées, lorsque un Blanc invite une Noire chez lui, celle-ci doit porter un tablier, sinon le tarif est de neuf mois de prison. On comprend que la grande chanteuse ait jugé bon de vivre ailleurs...

J. T.

Les Beatles viennent de renouveler leur contrat chez EMI (Pathé-Marconi). Le nouveau contrat valable pour une période de neuf ans a été signé entre Brian Epstein, leur manager, et Sir Joseph Lockwood, directeur d'EMI ■ Cat Stevens (« Matthew & son ») se produira en Suède et en Norvège pendant dix jours en avril ■ Sur la pochette de son dernier 30 cm anglais (« Love in a mist »), Marianne Faithfull porte une cravate à l'effigie d'Elvis Presley ■ James Henshaw, l'organiste des V.I.P.'s, a été remplacé par l'ancien membre des T-Bones : Keith Emmerson ■ Antoine a passé quinze jours à Porto-Rico afin de préparer ses examens... et de nouvelles chansons ■ Bill Wyman, des Rolling Stones, produit les disques d'un nouveau chanteur qui s'appelle tout simplement Moon (la lune) ■ Les Move viennent d'enregistrer un nouveau disque : « I can hear the grass grow » ■ Joe Meek, ancien imprésario des Tornados et compositeur de « Telstar » vient de mourir ■ « She », dernier titre de Del Shannon, figure aussi sur le second 33 t des Monkees ■ Il y a cinq ans, Joey Dee était numéro 1 en Amérique avec le fameux « Peppermint twist » ■ L'acteur de cinéma Anthony Quinn a fait visiter Cannes à Geno Washington durant le MIDEM ■ Jimi Hendrix est allé voir le spectacle des Cream lors de leur passage au Saville Theatre de Londres ■ Joe Dassin fera ses débuts sur scène, dans le courant du mois, dans le cadre de la tournée d'Adamo qui commence à Rouen ■ A partir du 1^{er} mars, et pour une durée de six mois, Donovan ne recevra plus les journalistes ■ Les Yardbirds seront en France le 8 mars afin d'enregistrer une séquence pour l'émission d'Albert Raigner, « Tête de bois et tendres années » ■ La tournée de Johnny Hallyday en Amérique du Sud se passe très bien : Chaque jour, il chante devant au moins 10.000 personnes dans des stades. Il ne sera de retour en France que quelques jours avant le début de son programme à l'Olympia, le 16 mars, avec Sylvie Vartan ■ Les membres du Kingston Trio seraient sur le point de se séparer ■ Del Shannon était la vedette américaine du show de Chuck Berry au Saville Theatre le 19 février ■ Georges Brummel a été contacté par le fameux Ed Sullivan pour faire des galas aux U.S.A. ■ Le nouvel LP anglais de Cliff Richard, « Don't stop me now » comprend entre autres « Dizzy miss Lizzie », « Heartbeat » (Buddy Holly) et « Shout » ■ Keith (« 98.6 »), qui n'a rien à voir avec le chanteur des Yardbirds, fait en ce moment une tournée de promotion en Angleterre ■ Le nouveau simple des Lovin' Spoonful en Amérique serait, paraît-il, leur meilleur depuis « Summer in the city ». Son titre : « Darlin' come home soon » ■ Le colonel Parker a dit qu'Elvis Presley est l'homme qui boit le plus d'eau du monde et que c'est pour cette raison qu'il est en si bonne santé ■ Les Mama's & Papa's ont momentanément interrompu leur tournée, la chanteuse Cass Elliot attendant un heureux événement pour le mois prochain ■ Don Everly, des Everly Brothers, a eu 30 ans le 1^{er} février dernier ■ Les Beatles habitaient, il y a encore quelques années, près de Penny Lane (banlieue de Liverpool) dont ils ont fait le titre de leur nouveau tube ■ Edwin Starr

a obtenu un très grand succès lors de son passage à Londres ■ Hugues Aufray est en train d'aménager la maison de campagne qu'il vient d'acheter dans l'Ardèche et à laquelle il veut garder son style rustique ■ Mick Jagger et Chrissie Shrimpton ont rompu leurs fiançailles : Mick sort maintenant avec Marianne Faithfull et Chrissie avec Steve Marriot, des Small Faces ■ Paris-Jour a consacré un article à Vince Taylor le 13 février, à la suite de son excellent passage au Club Saint-Hilaire ■ Le Spencer Davis Group débutera une tournée des grandes villes anglaises le 11 mars. Cette tournée durera trois semaines ; les Hollies et Paul Jones figurent également au programme ■ Brian Epstein est maintenant aussi l'imprésario des Who, des Cream et de Crispian St Peters ■ Les Monkees vont tourner leur premier film au printemps prochain ■ Otis Redding et Percy Sledge arrivent en Europe le 17 mars ■ La police a dû intervenir à l'aéroport de Londres pour protéger les Walker Brothers, assaillis par leurs fans, avant leur départ pour l'Australie ■ Il paraît que Les Byrds viendraient en Europe dans le courant de ce mois ■ « Detroit city », le nouveau titre de Tom Jones, est extrait du même 30 cm de Jerry Lee Lewis que « Green, green grass of home » ■ Le chanteur Don Covay a composé plus de 600 chansons ■ Les Move viennent d'enregistrer leur premier 33 t « Life's not life » des Moody Blues a été enregistré il y a déjà un an ■ Les Beatles, les Stones, les Who, les Pretty Things, Donovan et bien d'autres sont allés voir Jimi Hendrix au Bag O'Nails, club londonien ■ Bob Dylan écrirait une comédie musicale ■ Les Monkees ont signé une pétition afin de faire venir les Who en Californie ■ Les Charlots, dont le premier 33 t sort ce mois-ci, ont acheté une Rolls-Royce 1931 ■ Johnny Hallyday vient de faire l'adaptation de l'un des derniers titres des V.I.P.'s, « Back into my life again », dont le compositeur n'est autre que Jackie Edwards ■ Le Spencer Davis Group fera une tournée de 20 jours sur la Côte d'Azur au mois d'août ■ Maxine Brown était à Londres le mois dernier. A cette occasion, Pye a sorti un nouveau disque d'elle : « I've got a lot of love left in me » ■ Mitch Mitchell, le batteur de Jimi Hendrix, était auparavant celui des Blue Flames ■ Violaine, qui fait collection de guitares, est partie se reposer dans la maison de campagne de ses parents ■ « Epistle to dippy » est le titre du nouveau disque américain de Donovan ■ Marianne Faithfull enregistrerait bientôt une composition des Small Faces ■ Grand succès de location pour le gala annuel du « New Musical Express », qui aura lieu le 7 mai à Wembley, avec la participation des Beach Boys, des Cream, du Spencer Davis Group, de Dave Dee, de Georgie Fame, de Cliff Richard, des Troggs et de bien d'autres encore ■ Sullivan a été contacté par le Liban, l'Irak, la R.A.U., l'Allemagne, l'Angleterre, l'Italie et l'Espagne pour interpréter sa chanson « Les palais de l'Orient » dans leurs langues respectives ■ Pour célébrer la sortie de son disque en Angleterre, « Saturday night », une composition de Donovan, Julie Felix avait organisé une surboom



ROSKO ENCORE

Il est apparu au Midem sous des aspects très divers. Ci-dessus, le voici en serveur stylé, à côté de Joe Dassin.

géante où sont venus entre autres Paul McCartney, Lulu, Spencer Davis. Donovan s'est fait excuser ; il prenait des leçons de sitar chez George Harrison ■ Ce sont les Sounders de Tony Harvey qui accompagnent Stella à l'Olympia ■ Ronnie Bird devrait faire un « come-back » retentissant avec son nouveau disque ■ Sonny & Cher sont en train de préparer leur second film ■ Mick Jagger a dû transformer « Let's spend the night together » (passons la nuit ensemble) en « Let's spend sometime together » (passons quelque temps ensemble) pour présenter son disque à l'émission télévisée américaine « the Ed Sullivan show » où les Rolling Stones ont d'ailleurs fait un tabac monstre ■ Mais en Amérique la face du dernier simple des Stones qui marche la mieux est « Ruby Tuesday » ■ Tony, chanteur-bassiste des Sunlights a quitté ce groupe, on en ignore la raison ■ Les Cinq Gentlemen viennent d'enregistrer leur quatrième disque ; comme dans chacun des précédents, il y a un titre avec un nom de fille (Anna). Ils disent que cela leur porte bonheur ■ Jimmy James et les Vagabonds viennent de partir aux États-Unis effectuer une tournée de promotion ■ Un nouveau groupe anglais, les Attack, dit que dans six mois, il aura conquis le monde de la musique ■ On parle beaucoup en Angleterre et en Amérique de Tim Buckley, un jeune chanteur de folk-song ■ D'après les statistiques faites par les représentants de la Tamla-Motown en Angleterre, ce sont les Miracles qui ont vendu le plus de disques dans ce pays, pour leur firme, devant Marvin Gaye et Martha and the Vandellas ■ « Monsieur Henri », le dernier disque d'Eric Charden est vraiment extra et possède une petite touche d'« Eleanor Rigby ». On se demande pourquoi ce garçon n'est pas encore devenu une grande vedette ■ Les V.I.P.'s seront de retour parmi nous dans le courant du mois ■ Bill Haley viendrait se produire en France au mois d'avril ■ Un nouveau groupe vient de sortir chez Festival, les Smoke, dont le directeur artistique est le même que celui du Spencer Davis Group, Chris Blackwell. Titre de ce disque : « My friend Jack » ■ Un groupe hollandais sera à Paris dans quelques jours : Les Pebbles ■ Dick Rivers a enrichi sa formation de scène de quatre musiciens (deux saxophonistes et deux trompettistes) ; il paraît que le résultat est formidable ■ Deux des membres du groupe espagnol, Los Brincos, sont partis pour former un duo vocal. Ce sont Junior et Juan, qui viennent d'être remplacés par un nouveau soliste et un nouveau bassiste, dont l'un n'est autre que le frère de Junior ■ Ringo Starr est en train de construire un cinéma dans sa propriété de Weybridge ■ C'est Tom Wilson, l'ancien directeur artistique de Bob Dylan, qui a fait la dernière séance d'enregistrement d'Eric Burdon ■ Le groupe anglais Bubbles and Co vient de se reconstituer ■ Il y a dix ans, Fats Domino (« Blueberry hill »), Tommy Steele (« Singing the blues ») et Elvis Presley (« Hound dog ») étaient dans les « Top 10 » du New Musical Express ■ Dans son nouveau disque, Stone rêve qu'elle est devenue anglaise et qu'elle a trouvé un chapeau haut-de-forme et une canne dans une malle. Cette chanson s'appelle tout simplement

« Baby Stone » ■ « Revelations », c'est le titre d'une chanson qui fait toute une face du dernier 33 t américain des Love ■ Floyd Cramer vient d'enregistrer un vieux succès de Ricky Nelson, « Stood up » ■ Del Shannon, lui aussi, se coiffe désormais les cheveux en avant ■ Nino Ferrer, qui a repris son ancien batteur et son ancien organiste dans sa grande formation, fait actuellement une série de galas en Turquie ■ Hollywood mise beaucoup sur un groupe pour rivaliser avec les Beatles et les Stones, ce sont les Buffalo Springfield ■ En Amérique, les Temptations seraient actuellement les plus grands rivaux des Four Tops dans la course au meilleur groupe de rhythm'n'blues ■ Michel Polnareff a également enregistré un titre long sur son dernier 45 t : « Rosée d'amour n'a pas vu le jour, rosée d'amour n'a pas eu d'amour » ■ Le New Vaudeville Band retournera en Amérique au mois de juillet afin de participer à une tournée avec Louis Armstrong ■ Le chanteur américain Gene Pitney s'est marié lors du Festival de San Remo avec une charmante fille, Lynn Gayton ■ Vogue mise beaucoup sur un duo vocal Richard & Samuel, des fans des Everly Brothers ■ Roy Orbison débute sa tournée anglaise, avec les Small Faces, le 3 mars ■ Certains prédisent un retour fulgurant de P. J. Proby dans les semaines à venir ■ Il paraît que Gene Vincent viendrait en France très bientôt ■

Et dans les clubs parisiens : Les Pretty Things ont fait l'ouverture du Club Radio Caroline, le 2 mars, où les Yardbirds joueront le 9 ■ L'ancien orchestre d'Alan Jack, dont le nouveau chanteur est noir, est l'actuelle attraction du Bus Palladium ■ Gros succès à la Locomotive (le 4 février) et à l'Omnibus (le 5), d'une nouvelle formation anglaise : le Mark Berry Group ■ Simon Cliff annonce l'ouverture d'un « Poparama 2 » ■ Vigon a fait un enregistrement public au Week-End Club le 25 février ■ Jean-Claude Berthon (club des Rockers) regrette que l'exiguïté de son club ne lui permette pas de faire venir de grands groupes, mais les disques qu'il présente sont toujours d'avant-garde et le prix d'entrée est très bon marché ■ Alan Bown Set, l'un des meilleurs orchestres anglais, sera à la Locomotive pour les fêtes de Pâques ■ Succès fracassant pour Jimmy James et les Vagabonds lors de leurs passages à l'Omni-Bus et au Trident, seuls clubs français où ils aient joué ■ Le samedi 18 mars, le Rock Story Club organisera une après-midi 100 % rock au Golf Drouot, avec la participation de Vince Taylor et les Rockers ■ Les Yardbirds se produiront le 11 février à la Locomotive et au Tube ; Les Pretty Things, le 4 février au club « Le Corsaire », le 5 à l'Omnibus et au Tube ■ A la suite de leur succès fracassant au Poisson Club, Christian Garcia a demandé aux Peetles d'y revenir très vite ; mais ceux-ci sont pris jusqu'au mois d'avril ■ Cet été, un immense podium accueillera les orchestres du Golf Drouot dans le « Village Asterix », près de Nice ■ Les V.I.P.'s sont restés un jour de plus en France pour passer au Tchou-Tchoo (Robinson Village).

J. B.



les DRUMS *Premier*

made in England

sont distribués en exclusivité
en France par :
SELMER-PARIS

HENRI
SELMER
PARIS

rhythm and FORMIDABLE blues



**billy graham / otis redding / ben e. king / the drifters / booker t.
wilson pickett / sam and dave / king curtis / the mar-keys / joe tex
percy sledge / esther phillips / clarence carter / jimmy hughes**

le meilleur album
de
rhythm & blues
jamais édité en france
ce disque constitue
un véritable catalogue

album 33 tours 30 cm atlantic 0820103
prix 19,95 frs

otis redding - percysledge
booker t. - the mar-keys
sam and dave - eddie floyd
à paris le 21 mars
2 concerts

pour tous renseignements concernant le rhythm & blues
écrivez à barclay-international département
143, avenue de neuilly 92 neuilly-sur-seine

POUR TOUT LE MONDE

Messieurs,
J'ai sous les yeux votre dernier numéro de Rock & Folk, encore une fois bravo et merci pour tout ce que vous faites pour cette musique. Je crois qu'enfin la bonne formule est trouvée, et je pense que des puristes à ceux qui aiment les groupes anglais, tout le monde a lieu d'être satisfait.

Je ne suis pas de ceux qui vous critiquent parce que vous ne vous cantonnez pas dans un genre, il en faut pour tout le monde et je trouve quelque peu stupide ceux qui vous écrivent de supprimer ceci ou cela (dans les deux sens s'entend). Personnellement, j'ai une très nette préférence pour les chanteurs dits « Pionniers »; dans chacun de vos numéros précédents ainsi que sur le numéro 4, j'y ai trouvé mon compte : Bill Haley, Little Richard, Jerry Lee Lewis, une histoire complète du rock and roll, Buddy Holly etc... etc.... Il ne serait pas juste à mon avis de favoriser un style plus qu'un autre, une période du rock plus qu'une autre. 1955 ou 66, voici les deux dates clés de notre musique; quand songera-t-on à mettre un pont entre celles-ci pour combler le fossé, qui les sépare, le rock y gagnerait et par répercussion tout ceux qui l'aiment. Il faut que tout ceux qui aiment les pionniers (comme moi) se mettent bien dans la tête, qu'il est actuellement impossible de faire un journal de la qualité du vôtre (papier, photos, épaisseur, périodicité) exclusivement sur les chanteurs qu'ils vénèrent. Oui, parlez-nous d'eux, sachez faire la part des choses, car il ne faut certes pas oublier que ces chanteurs d'il y a dix ans sont à l'origine de notre musique, bien que cela ne soit pas l'avis de Monsieur Ricial, qui lui remonte encore plus loin, et il a sans doute raison. Je me permettrai simplement de lui dire que je ne suis pas du tout de son avis et que tout est permis en musique si l'on veut remonter trop loin. En partant de ce principe, je crois qu'il vaut mieux directement remonter aux bateaux d'esclaves nègres du XVII^e siècle, c'est sans doute là que se trouve la véritable origine de toute musique de rythme.

Je voudrais également par cette lettre donner un grand coup de chapeau à toute votre équipe de rédacteurs, ils sont vraiment remarquables. Pas de comparaison avec d'autres journaux dont je m'abstiendrai de citer les noms, mais qui portent plus leurs efforts sur les photos (il faut des photos) que sur la rédaction (il faut aussi une bonne rédaction).

Continuez donc sur la voie de ces quatre premiers numéros, mais ne vous laissez

pas griser par ce qui se fait, parlez-en, mais modérément, tout en défendant à parts égales notre bonne vieille époque d'où nous ne sommes jamais sortis, nous autres les pionniers.

Jerry,
Écho du Centre,
B.P. 537,
Limoges (87).

P.S. De mon côté, bien modestement et à ma façon, je défends la cause du rock and roll en écrivant depuis déjà un an, des articles sur le rock and roll dans le Journal l'Écho du Centre. C'est ainsi que tous les jeudis, j'offre à mes lecteurs, des articles d'une demi-page de journal (format France-Soir), sur les pionniers. Nous sommes donc un peu collègues.

VIVE CABU

Félicitations pour votre numéro 4. Ce nouveau « Rock & Folk » est une fois de plus une réussite.

J'ai particulièrement aimé dans ce numéro les articles de Philippe Rault sur les Rascals et Tom Jones, ainsi que celui consacré au grand Buddy Holly. J'espère que nous retrouverons des articles semblables à « Rock, Folk et Beatniks aux U.S.A. ». Très drôle l'illustration de Cabu à la page 51. Je regrette toutefois que Mireille Mathieu ressemble ici aussi étrangement à Dionne Warwick!

Je souhaite trouver bientôt des articles sur Ray Charles, Fats Domino et Nancy Wilson.

Amicalement.

Jean-Marie Berthelin,
5, place Saint-Laon,
Thouars (79).

LAMENTABLEMENT CONCIERGES

Quel scandale! Trois numéros sans une interview d'Hugues Aufray. Grâce à Dieu, le numéro 4 comble cette malencontreuse lacune. Le gracieux mystique n° 1 du folk officiel français, l'émule sans complexe de Bob Dylan nous livre enfin quelques bribes de sa dense pensée.

Le douloureux adaptateur (massacreur?) des cauchemars dylanesques est passé au roman-photo-flash en 3 minutes « Céline » et à la poésie corrosive genre garde-barrière de « Faut ranger ta poupée ». Scandale? Non, tous les génies ont le droit de changer: voyez Picasso... (flatteur pour lui!).

De la provocation (motorpsycho nightmare) affadie (cauchemar psychomoteur) à la mièvrerie triomphante, Hugues Aufray n'en est pas moins le leader incontesté, le penseur délégué et officiel des jeunes révoltés français, si pleins

* Lui: Picasso, bien sûr.

courrier des lecteurs

d'initiative. Jeunes révoltés bien propres cependant, et aseptisés. Hugues « Je voudrais être un leader provo »..., et son regard niais fixe la ligne bleue des Vosges au-delà du capot de sa belle voiture américaine. Bonne conscience caractérisée, nullité des idées politiques, Aufray n'est pas un individu en marge. Il est au contraire un produit de consommation inoffensif merveilleusement assimilé par la bonne société, plus proche de Paul VI que de Fidel Castro.

Vous à R & F, qui faites preuve de tant d'initiative pour promouvoir les Américains, vous êtes pour les Français aussi lamentablement concierges que SLC. J'aimerais assez vous voir consacrer quelques lignes à Colette Magny la maudite. Ce n'est pas de la chanson difficile comme on dit à l'ORTF, c'est le genre bâtard de la chanson engagée-poétique-révolutionnaire pour de vrai pour les textes, proche du blues ou rigoureusement originale pour la musique. Le problème, c'est que ce n'est pas du jerk: ça pense. C'est aussi la chanteuse française préférée de Pete Seeger. Au point de vue interview, ça risque d'être plus conséquent que Hugues Mathieu ou Mireille Aufray.

Dans un tout autre ordre de qualité, j'espère que vous consacrez un article au nouveau LP d'Antoine, qui fait sans cesse des progrès non seulement vocalement, mais aussi sur le plan de l'écriture de ses chansons.

Enfin, réfrérez les ardeurs belliqueuses des « purs » dans votre courrier.

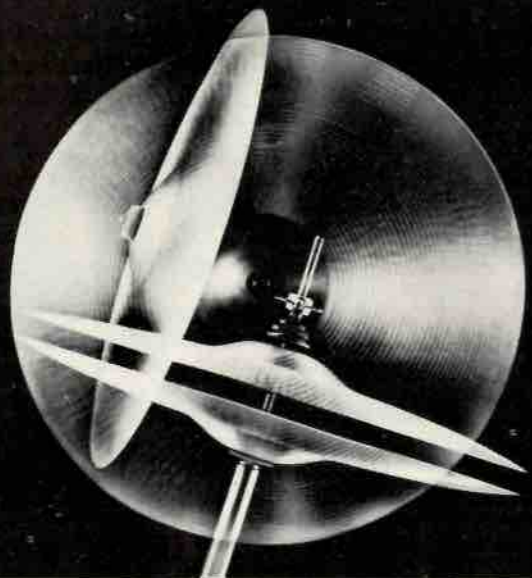
Bien sûr, Elvis c'est très bon, mais c'est comme le sucre d'orge, on s'en lasse. On peut quand même concevoir une évolution des liturgies. Le terrorisme verbal, on l'autorise à Philippe Adler, mais dans le courrier des lecteurs c'est vraiment fastidieux. A part ça, R & F c'est très chouette, on peut le dire (Je dis ça pour que vous publiiez ma lettre, mais vous ne le ferez pas).

Amicalement.

Philippe Constantin,
Résidence HEC,
Jouy-en-Josas (78).

VIVE SINATRA

Si la marquise de Sévigné était encore de ce monde, elle écrirait sans doute que votre revue est la plus documentée, la plus claire, la plus objective, la plus « vraie », etc... et elle aurait raison. Personnellement j'apprécie ce que vous faites car, ayant de nombreuses lacunes dans mes connaissances de Rock et de Folk, vous me permettez de les combler et d'éviter le ridicule dans des réunions. Toutefois, j'ai été choqué par la critique de M. Frank Sinatra par T. Jones (dans



cymbales PAISTE

GIANT BEAT

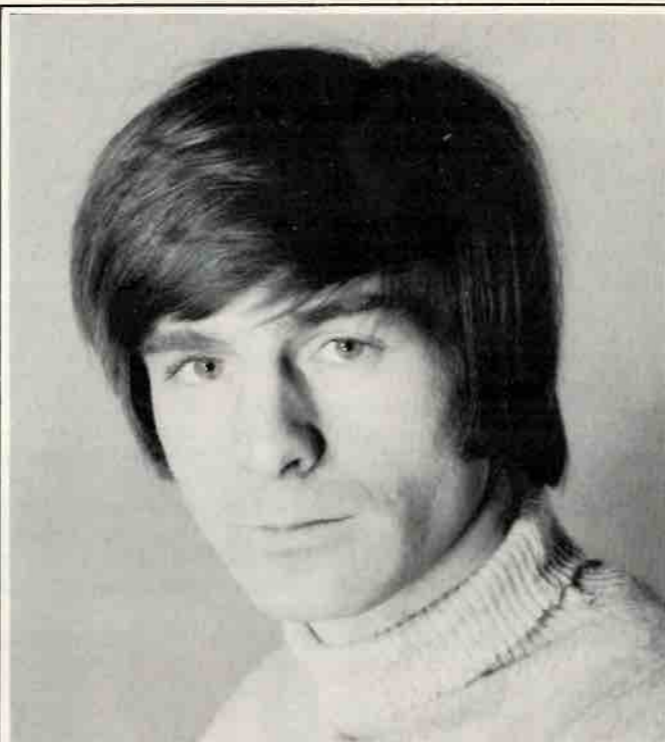
importées de suisse.

les premières
conçues spécialement
pour le son "rock"
percutantes
couleur irisée
"special sunlight"

garantie totale • crédit longue durée

en vous recommandant de la revue, documentation
complète et gratuite sur simple demande.

g. becker 54, rue des petites écuries, paris 10^e - tél. : 770.17.18



NOËL DESCHAMPS

**BYE BYE MONSIEUR
TU N'ES PLUS DANS L'COUP
IL Y A SUREMENT QUELQU'UN
AU MONDE
CHERCHE ENCORE
86.198**

**ILS ÉTAIENT TROIS
ÇA VA BIEN POUR MOI
OH LA HEY (juste quelques mots)
POUR LE PIED
86.179**



le n° 4). Selon ce dernier, M. Sinatra n'a aucune expression dans ses chansons ! Allons donc ! Je sais que le « vieux lion » n'a pas besoin de moi pour le défendre, il le fait très bien lui-même, au propre comme au figuré. Mais écoutez donc « September song », « Nancy », « You're gonna hear from me », « The impossible dream » et ses dernières interprétations de « Winchester Cathedral » et de « Somewhere my love » ainsi que de « What now my love ». Manque de « feeling » ? Absurde !

Soit, il lui arrive de sombrer dans la mièvrerie : « Stranger in the night » (qui fit malgré tout un succès plus marquant que « Green green », etc...) et « Summerwind ». Mais toujours, quelle interprétation ! Reconnaissons-le, lorsque, accompagné et arrangé par Messieurs Ernie Freeman, Gordon Jenkins, Count Basie ou Nelson Riddle, il sort un LP, les bonnes chansons sont toujours plus nombreuses que les autres ; ex. : le dernier et l'avant-dernier 33 t. Et lorsque T. Jones se permet de dire qu'il est bon à éliminer, je me permets, moi, de lui faire remarquer qu'il ne pourra le juger que lorsque sa carrière égalera celle de Frankie (ce qui, entre nous, m'étonnerait). A sa mort, l'un laissera une « œuvre », un « genre » ; l'autre que laissera-t-il ? L'avenir nous le dira.

Gilles Lesueur,
55, avenue Jean-Jaurès,
St-Maur-des-Fossés (94).

LARGES D'ESPRIT

Vous vous foutez de notre gueule ou quoi dans le n° 4 ? C'est pas Rock & Folk, c'est Salut les Cons votre torchon ! A part les guignols de yéyés et de groupes anglais, connaissez-vous le rock pur ? Ce qu'on veut, c'est un bouquin avec au moins 50 % de rock pur. Si ça doit devenir une poubelle, un ramasse-ordure de yéyémen, évitez de mettre le mot rock sur votre papeler !... De même, le pote Vayssier, ça c'est un cat de rock'n'roll. Et les petits cons de yéyés, c'est à « coup de poing sur la gueule » qu'on les arrangera s'ils critiquent les pionniers. Si vous voulez que nous bouquions votre saloperie, mettez du rock pur et, pour les fans de James Dean, un reportage sur ce grand disparu, toujours présent parmi nous ! Let's rock ! Rockers de Trébas, Francis Suau, Jean-Mary Nattes.

P.S. : Nous espérons que vous êtes assez libéraux et larges d'esprit pour publier cette lettre, sinon Rock & Folk sera banni par les puristes et ne méritera pas sa couverture qui s'intitule trop orgueilleusement Rock & Folk !

TOUTES CES PATATES

Si je vous écris aujourd'hui, c'est pour vous dire que j'en ai ras-le-bol de toutes

ces patates qui ne veulent que du rock, qui ne vivent que pour les pionniers comme ils les appellent et qui ne respirent que par eux. Ce que j'aime, c'est le rhythm'n' blues et le folk-song.

Ceux que j'aime, ce sont Antoine, Polnareff et Françoise pour la France, les Stones et Dylan pour l'étranger. Mes goûts ne vous intéressent peut-être pas, mais je suis sûre que beaucoup sont de mon avis et ils n'osent pas protester. J'aimerais donc de belles photos de toutes ces vedettes et aussi de Stone, la jeune chanteuse dont les chansons sont agréables et qui est surtout très jolie. Vous me prendrez sûrement pour une yéyé mais je ne le suis pas. D'ailleurs ce mot ne veut rien dire. J'espère que dans le prochain bouquin « Rock & Folk » je verrais mon souhait se réaliser. Je tiens à vous dire que j'ai acheté votre canard depuis sa sortie dans le commerce et c'est un bon bouquin. Merci d'avance.

Une lectrice de Marseille,
Dani,

P.S. : J'ai beaucoup aimé l'article sur Françoise.

DESCHAMPS N° 1

De vives félicitations aux sélectionneurs « des disques du mois » et en particulier à Kurt Mohr qui a un sens inné de la bonne musique et en particulier de ce que font les Noirs. Grâce à lui, j'ai découvert deux chanteurs noirs totalement inconnus en France, qui font des disques extra : Sam et Dave. Je découvre en M. Kurt Mohr une personnalité qui s'accorde parfaitement avec mes goûts, et je constate par exemple qu'il critique comme moi le « Day tripper » d'Otis. J'espère d'ailleurs que M. Mohr sera du même avis que moi lorsque j'aurai fait un petit exposé sur le talent d'un chanteur doué de facultés exceptionnelles. Je suis comme vous (je l'espère) grand admirateur de Bobby Bland, les Cream, Spencer Davis Group, Joe Tex, Jimi Hendrix, Nina Simone, et je vous fais part aujourd'hui de la plus grande découverte que l'on ait jamais faite auparavant.

Noël Deschamps est le rocker français n° 1. Cette affirmation brutale et déconcertante doit vous paraître ridicule. Pourquoi ? Ne connaissez-vous pas encore Deschamps ? C'est dommage, mais il est encore temps de l'apprécier. Il vous suffit uniquement d'écouter son 1^{er} disque et vous en conclurez que Noël avait dix ans d'avance sur tous les chanteurs français de cette époque. Deux titres extra où Gérard Hugé, un type génial et bourré de talent, fait preuve d'un doigté spécial dans les arrangements.

(Anonyme)

R & F ET ANDRÉ GIDE

J'aimerais correspondre avec des jeunes lisant « Rock & Folk » afin d'échanger

des idées sur tous les sujets. Agée de 16 ans 1/2, je suis grande, mes cheveux sont châtain et mes yeux bleus. Je collectionne des petits ours en peluche. A mes moments de liberté, je lis (Rock & Folk, A. Camus, Voltaire, A. Gide), j'écoute des disques (ceux de M. Polnareff, des Rolling Stones, de J. Dutronc et de F. Hardy). Le dimanche après-midi, je laisse tous mes bouquins, car je suis étudiante et, des camarades et moi, nous allons danser. Enfin, je suis dynamique. J'aime l'Angleterre et les garçons aux cheveux longs par-dessus tout. Avant de terminer cette lettre, un dernier souhait est formulé : recevoir des monceaux de lettres !

Mlle Dominique Sautour,
14, rue Lavoisier,
Cachan (94).

PRESLEY/BEATLES

Dans ce vaste domaine qu'est la variété, vous avez réussi à faire un bouquin sensationnel et qui a un gros avantage, c'est qu'il ne prend parti pour personne. J'aime le rock depuis 1956 et je ne m'en lasserai jamais. Alors, continuez à produire un mensuel de la sorte et vous aurez beaucoup d'adeptes. Je reprends une phrase d'un gars qui vous a écrit « Blague à part, Elvis Presley, vous connaissez », j'espère que nous aurons bientôt satisfaction ; j'aime bien Hugues Aufray, mais cela fait déjà deux fois qu'il paraît dans Rock & Folk, pour quatre numéros je trouve que c'est un peu exagéré. Je vous proposerai quelque chose de sensationnel : un match « Elvis Presley/Beatles » ; il y a une revue qui est parue en Angleterre, à ce sujet, elle a eu un succès foudroyant.

Christian de Miras,
International Elvis Presley Fan Club,
50, rue Massenet, Bt Y,
St-Gratien (95).

PAS DU MUSETTE

Merci pour le reportage sur Hugues Aufray, qui est après Eddy Mitchell mon chanteur français préféré. Un grand bravo pour le reportage sur Buddy Holly et les photos qui sont très rares de nos jours. Je ne peux m'empêcher de me marrer quand je lis le courrier des lecteurs. Dans le n° 4, un petit plaisantin de Mulhouse écrit : « Je considère le rock français comme inexistant ». Remarquez que ce n'est pas bien méchant ce qu'il dit, mais quand même, il ne faut pas abuser, il n'y a qu'à écouter le dernier 33 t d'Eddy Mitchell : « Société anonyme », « L'épopée du Rock » et surtout « Au temps des Romains », ce n'est quand même pas du musette. Enfin, tout le monde a le droit de penser ce qu'il veut. Un fidèle fan d'Eddy Mitchell.

René Boulant,
128, rue J.-S.-Bach,
Homécourt (54).

VRAIMENT FAIR PLAY

Votre numéro 4 n'est pas mal du tout. Un très grand bravo pour l'article sur Buddy Holly. L'idée de reproduire l'article américain sur la mort de Buddy est très bonne. De nos jours on a l'impression en lisant les autres journaux de musique pour jeunes et en écoutant la radio que ces chanteurs n'ont existé que dans notre imagination. Personne n'en parle. Heureusement que quelques gars qui ont la foi s'occupent encore de ces génies. La photo où figurent Jerry, Buddy et Joe est inédite. Je ne la connaissais pas encore bien que je possède plusieurs autres photos prises le même jour dans ce cadre (qui donne un effet cosmos). Pete Seeger : excellent. J'aurais bien été le voir à l'Olympia mais j'étais complètement raide. Françoise Hardy? Que vient-elle foutre ici? Elle n'y connaît rien et n'a aucun goût. Tu peux lui passer n'importe quoi, elle apprécie toujours. En tout cas, je ne l'apprécie pas du tout. Trouvez d'autres artistes à qui faire subir ce petit test (Ex. : Des hommes politiques célèbres, Jean Noché, etc., là ça deviendra marquant). De toute façon l'idée même de l'article est une trouvaille. La galerie détachable : Chapeau Cabu!!! Continuez!!! Quant à la chronique des disques elle est toujours sublime. Je n'apprécie pas tous les artistes présentés mais c'est fait d'une façon claire, nette, sans parti pris. J'ai appris par un copain que Kurt Mohr n'aimait pas du tout Bill Haley et qu'il avait préféré laisser la critique à Jacques Barsamian. C'est vraiment fair-play. Bravo! Vous n'avez pas d'idée préconçue. Suivez la même voie et vous aurez toujours plus de lecteurs. Évidemment, tout le monde vous engueule suivant ce que vous avez écrit sur chaque artiste mais je crois que cela n'empêche pas chacun de continuer à vous lire régulièrement et fidèlement (J'ai acheté le n° 3 en 3 exemplaires). Le courrier est toujours aussi démentiel. N'hésitez pas à publier des trucs saignants que vous avez reçus. Le plus marrant, c'est quand tout le monde commence à se battre. L'article sur les beatniks U.S.A. est inédit en France et devrait faire du bruit. L'article sur José Artur est extra. J'arrête ma lettre car c'est le bas de la page. Amitiés 100 % Rock.

Vous serait-il possible de publier une pétition pour que CBS ressorte les disques de Screamin Jay Hawkins? Bien des gens les attendent.

The Rock Club of...
Gene Vincent & The other great pioneers
c/o Dominique Thura,
48, rue du Hameau,
Verneuil-sur-Seine (78).

Votre demande concernant Screamin' Jay Hawkins sera transmise.
Que tous les lecteurs intéressés écrivent à Henri Renaud, Disques CBS, 3, rue Freycinet, Paris-16^e.

LES ADAPTATIONS

C'est la première fois que j'écris à un journal, c'est donc soit parce que je l'ai trouvé imbuvable soit qu'il m'a emballé. Rassurez-vous, c'est cette dernière explication qui m'a décidée. En effet, bien que je sois une fille, je suis passionnée depuis longtemps par la musique d'Outre-Atlantique (et maintenant d'Outre-Manche) et je désespérais de trouver un journal spécialisé dans ce genre-là. Je ne trouve rien à y redire, tout est parfait ou presque, le prix est peut-être un peu cher mais c'est normal avec la qualité extra du papier. Moi je ne vous écris pas seulement pour vous lancer des fleurs, ça ne serait pas très constructif, mais j'ai une suggestion à vous faire : je voudrais que vous dénonciez (et le mot n'est pas trop fort) la pratique abusive des adaptations étrangères. Quand j'ai entendu, il y a près de huit ans, les premières adaptations, je me suis dit : quelle idée bizarre, or il s'est avéré par la suite que l'idée n'était pas tellement mauvaise puisqu'il y a eu depuis des milliers d'adaptations, systématiques et outrancières. C'est pourquoi je ne comprends pas pourquoi vous encouragez un Erick Saint-Laurent qui ne fait rien de nouveau en la matière. Ses adaptations peuvent être bonnes d'accord mais le problème n'est pas là, il est simplement dans la pratique qui est indéfendable. Il y a assez de bons auteurs compositeurs français pour ne pas piquer systématiquement dans les hits étrangers. Cela s'appelle de la paresse, de la copie, du plagiat. A cette échelle, ce n'est plus de l'adaptation, c'est une véritable industrie. Regardez les chansons de Claude François, de Richard Anthony and Co, vous verrez que les 3/4, et je suis bonne, ne sont que des adaptations. Je ne critique pas les talents de ces chanteurs dont certains ont un talent manifeste mais simplement le choix de leurs chansons. Il faut être gonflé pour agir continuellement ainsi.

Mlle Patricia Seguin (20 ans),
14, rue Pedroni,
Bordeaux (33).

PSEUDO-BEATNIKS

Je suis très heureux qu'il y ait enfin une revue consacrée à ma musique préférée paraissant régulièrement en France. Voilà enfin une revue qui se soucie d'autre chose que de la vie privée des vedettes. Le numéro 4 est très bon, j'y ai surtout apprécié l'article de Dister sur les States ; le mouvement beatnik intéresse beaucoup de Français, j'en suis certain, et j'espère que « Rock & Folk » nous présentera les poètes « beat » tels Ginsberg et Kerouac. Pour beaucoup, tous ces noms des meneurs beatniks sont vraiment une révélation ; ceux-là ont connu Dylan avant ceux qui l'ont inspiré et j'espère que vous vous chargerez de mieux les faire connaître. Je suis persuadé que c'est aux States que

le mouvement « beat » est le plus authentique ; il faut y avoir du courage pour dire non à la guerre, il faut se dresser contre toute une société bien pensante et conformiste pour qui tuer au Vietnam est un acte de civisme. En Belgique et en France, beaucoup de pseudo-beatniks s'imaginent être « parfaits » en singeant extérieurement leurs prédécesseurs américains : ils crient « non ! » à la guerre au Vietnam en se fichant pas mal des problèmes de leur pays. Pour moi, être beatnik, c'est être lucide, c'est se dresser contre toutes les injustices, et pas seulement celles qui se déroulent à l'autre bout du monde.

Milou Boelens,
Membre du Club Rock « Les Aigles »,
8, avenue Crockaert,
Bruxelles 15
(Belgique).

LES TRIPES

Personnellement, j'encaisse difficilement ce qui se fait actuellement en France, en Angleterre, aux USA et ailleurs (je veux parler des Dylan, Aufray, Dutronc, Antoine et autres Donovan... j'en passe et des plus mauvais). Ces messieurs chantent mal et, de plus, ils racontent des salades sur des problèmes qu'ils n'ont certainement pas très bien compris. Il faudrait peut-être parler un peu de ces Noirs qui eux au moins font parler leurs tripes. Écoutez donc Eddie Boyd chanter « Five long years », Muddy Waters « Just make love to you », Howlin' Wolf « Howlin' for my baby » et il en est bien d'autres : Sonny Boy Williamson, Memphis Slim, J. Lee Hooker, Little Walter, Willie Dixon (un auteur compositeur-interprète et bassiste dont je dirai simplement : sublime). Il y en a même des jeunes : Junior Wells, Buddy Guy, W. Pickett, O. Redding et aussi quelques Blancs qui, s'ils n'ont pas les tripes, ont au moins la voix et une personnalité : je pense à Long John Baldry et peut-être même à Gene Vincent ou Eric Burdon. Je souhaite si possible que cette lettre soit publiée car je pourrai ainsi fournir d'autres tuyaux sur les chanteurs que j'ai nommés aux autres lecteurs qui me les demanderaient à l'adresse que je vous indique.

Louis Barbier,
142, rue St-Gilles,
Roye (80).

Tranquillisez-vous, nous comptons, parmi bien d'autres sujets, aborder le domaine du blues folklorique. Reconnaissez cependant que nous faisons la part belle au blues urbain moderne. Nous savons qu'avant Otis Redding, il y a eu John Lee Hooker, T. Bone Walker, Muddy Waters ou Big Bill Broonzy. Cependant, en 1967, la musique noire qui « bouge », qui vit vraiment, c'est celle de James Brown ou des Supremes. C'est à ceux-là, donc, que nous accordons la priorité.

rock & folk

SUJET	PAGE	AUTEUR	ILLUSTRATION
Eddy Mitchell	1		J. P. Leloir
R & F Actualités	3 à 10		
Jimi Hendrix	3, 4	J. N. Coghe	X
Shamrocks	4	J. Barsamian	Polydor
Midem	5, 6		J. P. Leloir
Courrier des idoies	7	P. Chatenier	
J. Hallyday	7		A. Ayache Actualités
V. Taylor	7	J. Barsamian	J. L. Rancurel
Dutronc	7		André Crudo
Les Sharks	8	J. Barsamian	J. L. Rancurel
Oolyakoo	8	P. Cressant	J. P. Leloir
Miriam Makeba	8	J. Tronchet	Cl. Delorme-Philips
Télégrammes	9, 10	J. Barsamian	
Courrier	13, 15, 16		
Ronnie Bird	19, 20, 21	J. N. Coghe	Rancurel, Berg, Crudo, Delorme
Four Tops	22, 23	K. Mohr	J. P. Leloir
Ravi Shankar	24 à 27	Ph. Nahman	J. P. Leloir
Midem	28 à 33	J. Tronchet	J. P. Leloir
Eddy Mitchell	34 à 41	Ph. Kœchlin	J. P. Leloir
Rosko	42 à 45	Ph. Adler	J. P. Leloir
Carl Perkins	46, 47	J. Barsamian	X
Graeme Allwright	48, 49		Philips
Stone	50, 51	P. Cressant	J. P. Leloir
	53		Cabu
Clubs	55	R. Ismir	
Les disques	59 à 66		
La famille Atlantic	63	K. Mohr	Atlantic

Éditions du Kiosque : Administration, Rédaction et Publicité, 14, rue Chaptal, Paris-9^e. Tél. : 874-44-82 et 71-37.

Revue mensuelle. Numéro 5, mars 1967.

Directeur : Robert Baudelet. Rédacteur en Chef : Philippe Kœchlin. Secrétaire Général : Jean Tronchet.

Comité de Direction : Philippe Adler, Philippe Kœchlin et Jean Tronchet.

Service Photo : Jean-Pierre Leloir. Service des Ventes : Jacky Ardjoun.

Abonnements : France et zone franc, 1 an (12 numéros) : 25 F ; 6 mois (6 numéros) : 13 F.

Étranger, 1 an : 35 F français ; 6 mois : 18 F français.

Éditions du Kiosque : C.C.P. Paris 1964-22.

Radio Luxembourg

Tous les samedis soirs de 22 h à 23 h

OOLYAKOO

L'émission de jazz la plus swingante d'Europe!

Les grands du jazz et du
Rythm and Blues,
présentés sur un rythme

crazy

freak out

psychedelic

par les Marx Brothers
de la Pop-Music :

Philippe ADLER et Michel NETTER!

RTL
Luxembourg



MOI, **RONNIE BIRD**, JE ME SUIS
COUPÉ LES CHEVEUX!
VOYEZ PAGES SUIVAN-
TES... MA VIE, MON
ŒUVRE, MA NOUVELLE
TÊTE, MES PRO-
BLÈMES...

Ronnie Bird est le premier chanteur français qui ait « pigé » le « truc » anglais, non parce qu'il a été le premier à porter les cheveux longs, mais simplement parce qu'il a su, sur le plan professionnel, tirer profit des enseignements donnés par divers artistes anglais. Loin de tomber dans une imitation grotesque et béate de ces derniers, Ronnie Bird a toujours cherché, avec plus ou moins de succès, à affirmer sa propre personnalité.

coure les boîtes de la banlieue de Paris à la recherche de contrats, Ronnie Bird échoue au Bilboquet. On l'auditionne. Quelques mois plus tard, il sort son premier disque chez Decca, puis un second. Tandis qu'il se produit régulièrement au Golf Drouot, une revue professionnelle voit alors en lui une « révélation ». C'est l'époque où le rock anglais, lui-même, n'a encore en France que très peu d'adeptes. On lui propose de partir en tournée. On le case dans un



marché français est trop petit et le public français, poursuit-il, long à s'adapter à un nouveau style. Il est par contre rapide à rejeter ce qui lui a plu. Pour qu'un artiste réussisse vraiment à accrocher le public et à l'intéresser pendant un tour de chant de quarante-cinq minutes, il lui faut exécuter un véritable numéro et posséder à fond son métier.»

J'aime assez le jeu de scène de Ronnie Bird. Cintré dans son costume de velours noir, des chaussures à boucles, l'air rigide, il marche, se meut, tel un automate. Le regard hautain, en apparence, il fixe la foule. Tout cela lui confère une personnalité assez mystérieuse qu'accentue encore sa longue chevelure. Ronnie me fait d'ailleurs penser à ces héros du cinéma expressionniste allemand, tel le docteur Caligari. Sa tenue sur scène passe ainsi pour être anticonformiste. Qui s'en plaindra? Le groupe qui l'accompagne comprend désormais une batterie, une basse, une guitare rythmique, un orgue, auxquels se joignent le plus souvent possible deux saxos et une trompette. Son tour de chant comprend principalement des titres américains et anglais.

Ronnie Bird, vous le voyez ci-contre. La photo de gauche le montre tel qu'il était récemment. Au centre, c'était l'époque de ses débuts au Golf Drouot. Et à droite, le voici maintenant, avec ses cheveux courts. Mais où va-t-il, Ronnie?



Quand on aborde Ronnie Bird pour la première fois, on le croit frigidement fermé. Le contact paraît dur à établir, voire impossible. Aux questions posées, il répond promptement, sans détours. Il ne fuit pas la vérité, et sait prendre ses responsabilités. On devine alors que l'on a devant soi un interlocuteur valable, intelligent, discret, cultivé. La méfiance se mue alors en sympathie. « On m'a reproché, parfois, d'être désagréable en scène. Je regrette que l'on n'apprécie pas mon sens de l'humour... « Je ne suis pas un chanteur aigri »... « J'ai beaucoup d'estime pour Noël Deschamps »... « Le beatnik de music-hall, cela n'existe pas »... « Chanter est pour moi un besoin vital »... Il a débuté sa carrière comme tant d'autres, en amateur. Après avoir par-

programme qui est incompatible avec son genre. La presse de province le descend. A l'exception de quelques isolés, le public le décrie. Lors de galas dans certaines villes, il lui est arrivé de ne pas oser sortir de l'hôtel de peur qu'on le lynxât. Lorsqu'il se produisait, les spectateurs, sidérés, restaient bouche bée. Ce n'est qu'une fois le rideau tombé qu'ils saisissaient. C'était la période des débuts difficiles, le temps où seuls quelques rockers croyaient en lui et le soutenaient. Puis la machine s'est mise à tourner. Ronnie Bird, par la force des choses, est devenu un chanteur commercial. On pouvait dès lors miser sur son nom. Ronnie élargissait ainsi son public sans pour autant faire de concessions sur la musique, le style, la personnalité qu'il



s'était choisis et que nous avons adoptés. Disques et tournées s'ensuivaient. Certains ont pu s'étonner du fait qu'il se soit écoulé plusieurs mois entre la sortie de « Où va-t-elle » et la mise sur le marché de « Cheese ». Ronnie Bird avait en effet changé de maison de disques, passant chez Philips, ce qui, dans l'immédiat, n'amena aucun bouleversement marquant dans le cours de sa carrière. Son prochain disque comprend deux adaptations et deux originaux : « You don't know that I know » et « C.C. rider » d'une part, « Flash informations » et « Arrêtez-le » d'autre part. Quoique la plupart des titres de Ronnie narrent des histoires « vraies » en des termes familiers, cela reste toujours des adaptations. Ronnie, pour sa part, se déclare contre les « merdes originales » : « Il

arrive, dit-il, que, sous prétexte qu'il s'agit de compositions françaises, on se permette d'enregistrer n'importe quoi ». Notons toutefois que Ronnie ne « pique » pas systématiquement tous les succès américains ou anglais du jour. Il choisit ses titres en fonction de ses goûts. Et très souvent, il en signe les paroles françaises. Néanmoins, il n'est pas contre le fait d'enregistrer un jour uniquement des œuvres originales françaises. Sur le plan commercial, justement, Ronnie Bird ne se considère pas comme arrivé. Il garde la tête froide et n'ignore pas qu'il lui faut encore beaucoup travailler. « Dans mon cas, dit-il en plaisantant, ce n'est actuellement pas la folie ». Parfois, en toute franchise, il avoue qu'il ne sera peut-être jamais une vedette de tout premier plan. « Le

L'ayant de nouveau suivi dans un gala de province, tout récemment, j'ai pu constater une fois encore que Ronnie était toujours aussi consciencieux dans la préparation d'un gala. Il prend à cœur son travail, montre qu'il y croit et fait en sorte que tout marche pour le mieux. Mais cela n'est pas toujours facile. La salle des fêtes d'une ville de province n'est pas l'Olympia. Encore moins lorsqu'il s'agit d'une tente sous laquelle, en hiver, s'entasse un millier de personnes frigorifiées. Ronnie Bird partira prochainement en tournée à travers la Belgique et le nord de la France pour une durée d'un mois. Ensuite, selon toute vraisemblance, il se rendra au Canada. Peut-être trouvera-t-il ainsi un second souffle, qui lui permettra enfin de s'imposer définitivement?

JEAN-NOEL COGHE



La classe mondiale, c'est quand tout le monde, sans exception, « prend le pied ». Ce fut le cas le 8 février à Suresnes au cours du spectacle télévisé du Music Hall de France (et d'ailleurs). Tout le monde, à commencer par Michèle Arnaud qui, sur la foi de leurs « tubes », avait engagé les Tops, jusqu'aux managers, directeurs artistiques et autres gens du « métier » généralement blasés et fatigués, tout le monde ce soir-là écarquillait les yeux et retenait son souffle. Car il y a les artistes qui réussissent en disque et ceux qui réussissent sur scène. Nous en eûmes, ce soir-là, des deux sortes. Cat Stevens, timide et maladroit, ne gagna nullement à vouloir chanter seul — sur un accompagnement pré-enregistré — ses grands succès pourtant fort jolis mais tout en douceur. Un public impatient lui fit vite comprendre qu'on

l'avait assez vu. Quant aux malheureux Troubadours, dont l'admirable interprétation de la « Ballade de Polly Magoo » fut noyée sous les huées, leur échec est imputable à une erreur de programmation. On sait en effet que les spectacles comportant du rock sont — hélas ! mille fois hélas ! — toujours hantés par quelques individus mentalement déshérités dont le volume cervical est de l'ordre de la tête d'épingle et qui ne jugent une interprétation qu'en fonction du nombre de décibels. Mais venons-en aux Four Tops. Ce groupe vocal existe déjà depuis douze ans dans sa forme actuelle. Durant dix ans, ils ont appris le métier de fond en comble, se produisant avec les orchestres les plus exigeants, notamment avec Count Basie et Duke Ellington, enregistrant pour différentes marques.

Mais ce n'est qu'en 1964, en entrant chez Tamla-Motown et en interprétant les compositions de l'équipe Holland-Dozier qu'ils connaissent la consécration. Voici d'emblée la conjonction d'un répertoire fantastique, créé sur mesure, et d'interprètes de tout premier plan. Les Four Tops avaient apporté avec eux à Paris les arrangements qu'on entend sur leurs disques et étaient accompagnés à la perfection par la formation des Sharks, augmentée de quelques musiciens qui avaient déjà suivi la tournée en Angleterre : notamment le guitariste Billy Johnson (15 ans de métier et d'enregistrements), le bassiste Kenny Board (fils du célèbre saxo Johnny Board) et le batteur anglais Stan Gorman. Les Four Tops se présentent de gauche à droite : Levi Stubbs, principal soliste puis, groupés autour du deuxième micro :



Renaldo Benson, Abdul Fakir et Lawrence Peyton. Ils sont habillés de costumes bleu lamés départ sur « Standing in the shadow of love » et c'est d'entrée l'ouragan qui se déchaîne ! Le reste sera de la même veine : « Same old song », « Baby I need your loving », « Shake me wake me », « I can't help myself », « Ask the lonely » et surtout « Reach out I'll be there ». Les Tops gagnent énormément à être vus : non seulement ils chauffent comme il n'est pas permis, mais encore ils ne perdent rien de leur justesse (ils sont en cela bien supérieurs aux Famous Flames de James Brown). Quand à leur jeu de scène, c'est la toute grande classe : tout pour le swing. Aucune lourdeur, aucun mouvement raide ou saccadé. Aucune emphase non plus ne vient gâcher leur musique à la fois sophistiquée et vio-

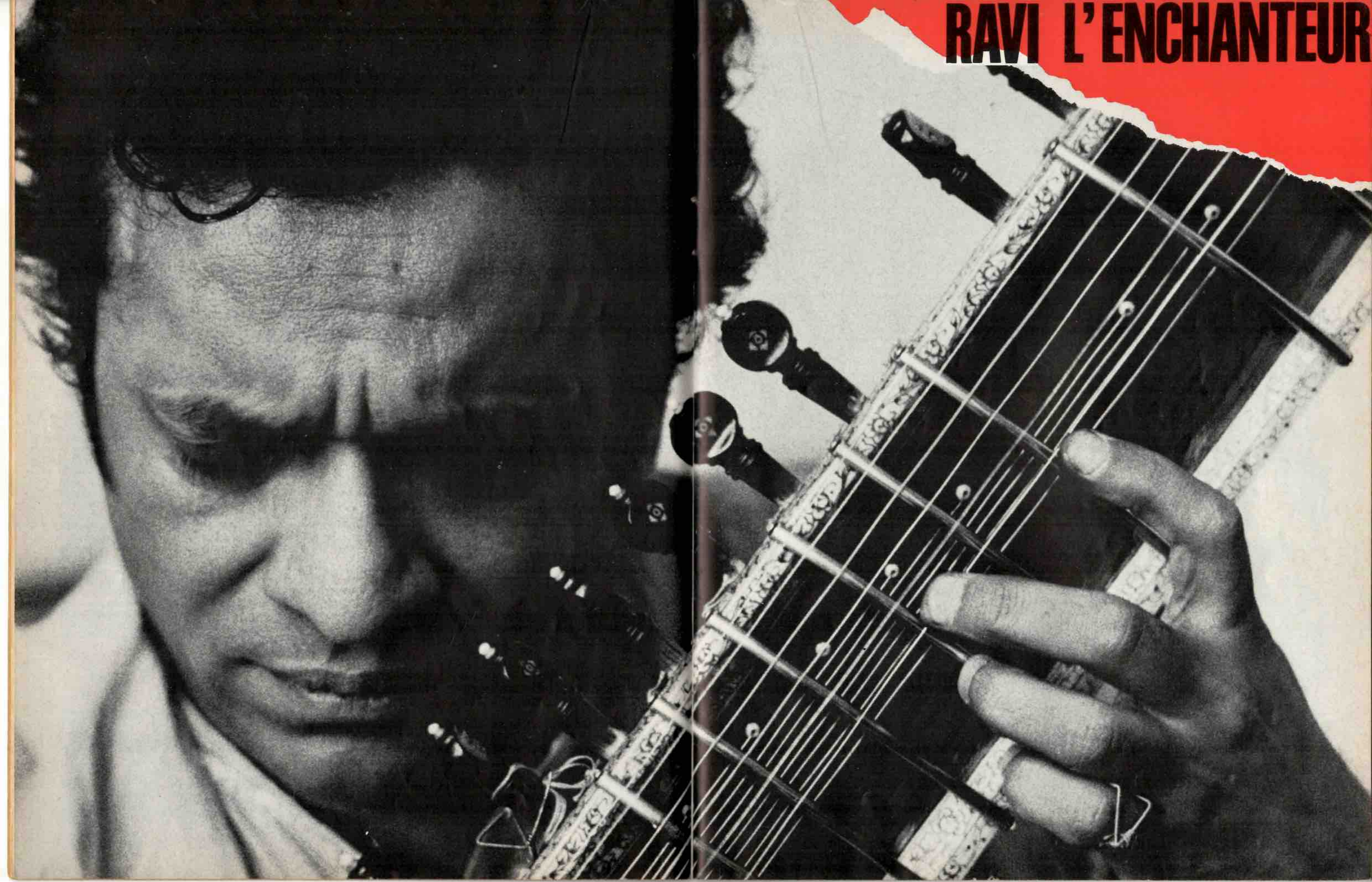
lente. Levi Stubbs est un excellent soliste, d'une force de persuasion extraordinaire, mais il ne cherche pas à dominer ses trois compagnons. On a vraiment affaire là à un quartette vocal dans le meilleur sens du terme. Les quatre Tops forment une unité que l'on ne songe pas à dissocier. Ils sont d'un impact comparable à celui d'un James Brown ou d'un Otis Redding. A côté d'eux, un Georgie Fame, pourtant fort bon (il était passé en première partie du même spectacle), semble léger. Et on est amené inévitablement à d'autres comparaisons. Little Richard ? Là, j'avoue que je reste perplexe. Lui aussi, sur le plan de la performance, est pratiquement inexistant, sa musique et son jeu de scène rudimentaires. Mais il a, peut-être plus que tous les artistes précités, le « sens de la foule ». Il réussit

par sa seule présence à amener près de l'hystérie ses milliers de « fans ». C'est un titre de gloire qu'on ne peut lui contester, qu'on l'approuve ou non. Il est en tout cas réjouissant que nous ayons enfin l'occasion de voir défilier sur nos scènes la crème des grands artistes américains. Un public croissant commence à comprendre d'où peuvent nous parvenir les spectacles les plus inouïs. En 1965, le Tamla-Motown Show avait davantage étonné qu'enthousiasmé (il n'était d'ailleurs pas sans faiblesses). Chuck Berry, James Brown, Otis Redding et les Four Tops ont fait des triomphes. Souhaitons que les salles soient bourrées pour le Atlantic Show qui doit venir incessamment : cela risque fort d'être monstrueux. Seuls se plaindront ceux qui n'auront pas pu obtenir de places. KURT MOHR

LES FOUR TOPS : LA CLASSE MONDIALE

De gauche à droite : Levi Stubbs, Renaldo Benson, Abdul Fakir et Lawrence Peyton

RAVI L'ENCHANTEUR



Pour des musiciens d'horizons aussi divers que Yehudi Menuhin, John Coltrane, les Beatles, les Rolling Stones, les Yardbirds, Dick Rivers et le dernier produit Fehner, Sullivan, le concept « sitar » passe obligatoirement par le légendaire Ravi Shankar.

Légendaire, car la complexité de son talent s'ajoutant à la difficulté que représente pour nous Européens la musique indienne, fait que bon nombre de musiciens célèbres ont porté des jugements parfois dithyrambiques sur la valeur de sa musique, leur sympathie étant le plus souvent déterminée plus par le personnage que par ce qu'ils avaient entendu. Cet aspect s'explique par l'existence même de Shankar qui le conduisit, dès son plus jeune âge, à côtoyer notre civilisation. Originaire de Bénarès, Ravi vint en Europe à l'âge de neuf ans, accompagnant la troupe de danseurs et musiciens de son frère Uday Shankar. Il passa près de cinq ans à Paris, allant à l'école Saint-Joseph, près de Michel-Ange-Molitor. De retour en Inde, à l'âge de quinze ans, il entreprit des études musicales sous la direction d'un des plus grands maîtres de la musique indienne, Ustad Allaouin Khan. Pour atteindre les véritables racines de la musique indienne, il est indispensable de posséder l'aide d'un maître, d'un GURU (terme indien). Le « guru » cultive les traditions d'une musique qui remonterait à plus de six mille ans avant notre ère et dont les théories complexes ne sont transmises qu'oralement. A raison de quatorze heures par jour, et ceci pendant sept ans, Shankar étudiera la musique que le Dieu SHIVA enseigna lui-même aux humains dans la nuit de la préhistoire.

Initié à tous les secrets de la tradition classique, Ravi Shankar commença sa carrière de soliste en 1944. Entré au « All India Radio » en 1949, il en fut le directeur musical pendant sept ans. C'est alors qu'il fonda l'orchestre national indien. L'Europe le découvrit ensuite au cours des nombreuses tournées culturelles qu'il fit pour le compte de l'U.N.E.S.C.O.

LES RAGA-S

Un raga, un mode, représente un état d'âme. Il a une tonique fixe, une gamme, et une ou deux notes dominantes qui sont habituellement distinctes de la tonique, mais qui sont toujours accentuées et sur lesquelles toutes les figures mélodiques doivent se terminer. Le nombre de modes théoriquement possibles est considérable : plus de seize mille, mais ils ne sont pas tous en usage. Un bon musicien a généralement étudié traditionnellement une centaine de modes. L'ensemble des modes que l'on peut entendre dans l'Inde, aujourd'hui, doit être d'environ un demi-millier.

ou au profit des Commonwealth Festivals. Outre ces tournées, Ravi Shankar composa la musique de films primés à Cannes ou à Venise : « Pather panchali », « Aparajito » et, tout dernièrement, « Chappaqua », où sa musique se superpose par moments à celle de la dernière formation « psychedelic » new-yorkaise, celle des Fugs. A l'heure actuelle, Ravi Shankar partage sa vie entre Bombay, où il a créé et dirige le conservatoire Kinnara de musique, et l'occident où il fait une tournée annuelle en compagnie du merveilleux joueur de « tabla » Alla Rakha. Paris l'accueillera le 8 avril à la salle Pleyel ; gageons que le succès qu'il obtint l'an passé au Théâtre des Champs-Élysées redoublera...

Le promoteur européen du « sitar » est, sans conteste, George Harrison, des Beatles. C'est au cours d'un voyage qu'il fit en Inde en compagnie de sa femme qu'il fut présenté à Ravi Shankar. Séduit par le personnage et par sa musique, George, sous la direction de son célèbre « guru », fit ses premiers pas dans la musique indienne et, dès son retour à Londres, les Beatles enregistrèrent « Love you to », dans lequel George prend un brillant solo de « sitar » soutenu par un authentique joueur de « tabla ». L'album (Revolver) connut un grand succès et, du jour au lendemain, le « sitar » devint le complément indispensable des formations dans le vent. Cette adoption ne fut pas toujours heureuse et l'emploi du « sitar » par des mains peu accoutumées à manier cet instrument complexe évoque parfois plus John Lee Hooker que Ravi Shankar...

Écoutons ce dernier nous décrire l'objet de cette vogue pour le moins folklorique : « Le « sitar » est l'instrument à cordes le plus populaire de l'Inde. Il existe dans mon pays sous sa forme actuelle depuis sept cents ans. Façonné à partir d'un potiron spécialement traité et de bois de teck, il est muni de vingt touches métalliques sur lesquelles sont tendues six ou sept cordes principales ; plus bas, dix-neuf cordes vibrent en résonance. Ces dernières peuvent aussi à l'occasion

L'IMPROVISATION

La musique indienne ignore ce que nous appelons composition, l'élément d'improvisation y est trop important. Le musicien s'exerce d'abord à prendre conscience des notes du mode. Il présente ces notes longuement, l'une après l'autre, en adagio très élaboré. Au bout d'un moment, l'échelle du mode devient une image mentale ; c'est la perception du raga. A ce moment les intervalles prennent une extrême précision, une signification émotionnelle définie. Il devient presque impossible au musicien de détonner, de jouer une note qui ne fasse pas partie du mode. Ses auditeurs sont également saisis par le sentiment du raga. C'est alors que, selon des règles de composition précises, le musicien commence à errer sur l'échelle du mode, l'entourant d'arabesques, d'ornements, de motifs mélodiques, mais sans jamais écarter sa concentration mentale de l'échelle du mode.

être actionnées par le petit doigt de la main gauche, inséré entre les cordes principales. L'instrument est accordé au « raga » dans lequel on joue, et les cordes principales sont caressées par un ongle métallique porté à l'index de la main droite ». Cette description (citée par Jean Tronchet au dos de la pochette « Voyages autour du monde » Fontana 688021) nous permet de mesurer toute l'étendue qui sépare un George Harrison d'un Ravi Shankar : impossibilité pour le premier d'adapter sa technique aux impératifs du sitar, entraînant une limitation certaine sur le plan de l'expression. Ajoutons à cela la conception européenne de la musique, contraignant l'occidental à se raccrocher à un accord de base et non à un mode de « raga » comme c'est le cas pour un musicien indien.

Souhaitons que l'emploi du « sitar » par des groupes de rock permette aux vrais amateurs de folk d'appréhender la musique indienne sans les préjugés que Ravi Shankar dépeignit un jour à Philippe Kœchlin dans « Musica » sous la forme de cette très amusante fable :

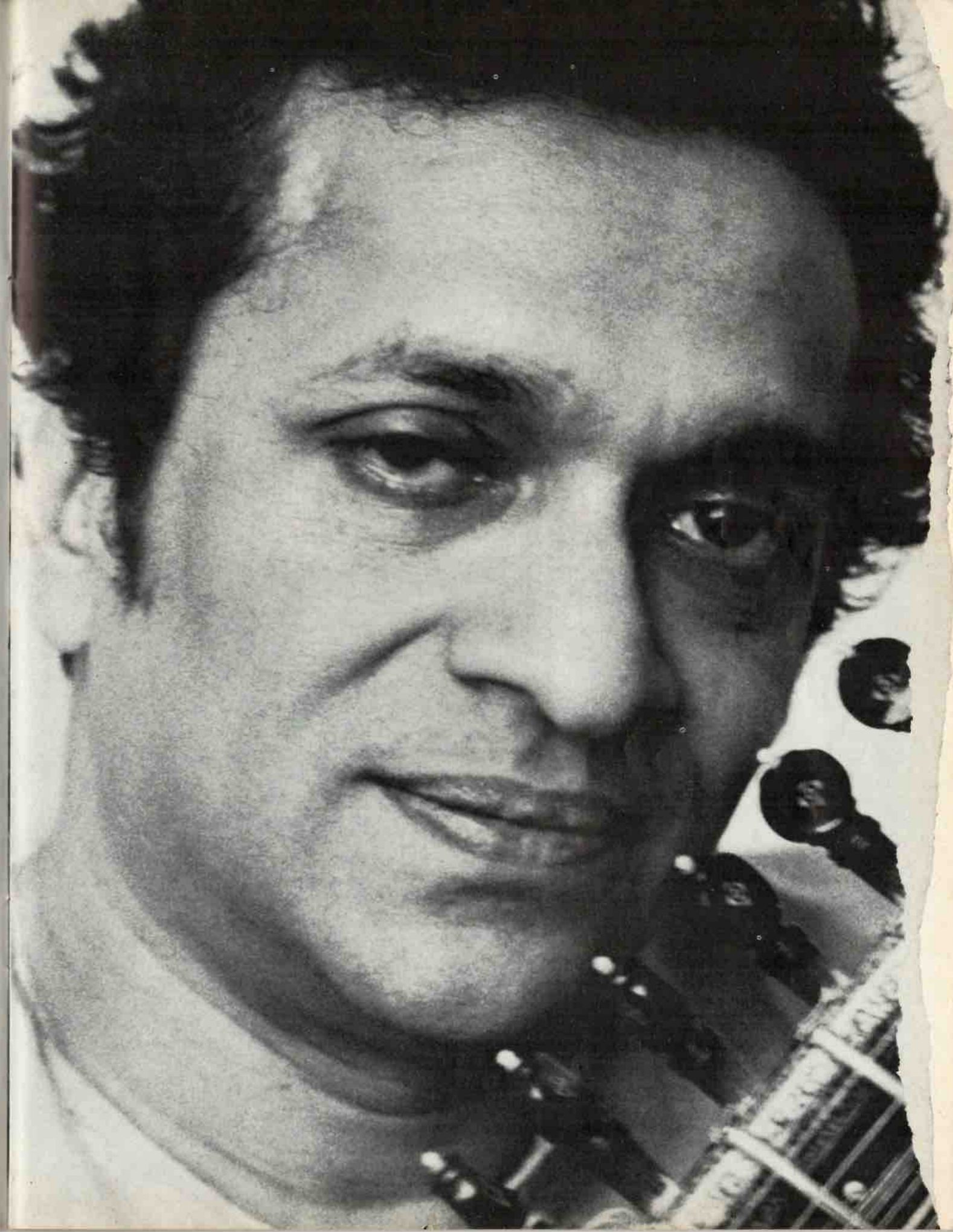
« Il y avait une fois quatre aveugles qui se trouvèrent devant un éléphant. Chacun toucha un endroit particulier de l'animal : l'un les oreilles, l'autre les défenses, le troisième les pattes et le quatrième le ventre. Et chacun donna de l'éléphant une description différente : celui qui touchait les défenses déclara : « C'est une pierre » ; celui qui touchait l'oreille dit : « C'est comme un éventail » ; celui qui touchait l'estomac pensa : « C'est du lard » ; et celui qui touchait les pattes dit : « C'est un arbre ». Je pense que notre musique a beaucoup de façades. Dans chaque pays où je joue, les auditeurs comparent ce qu'ils entendent à la musique à laquelle ils sont habitués et trouvent des points communs. Ma musique offre beaucoup d'images ».

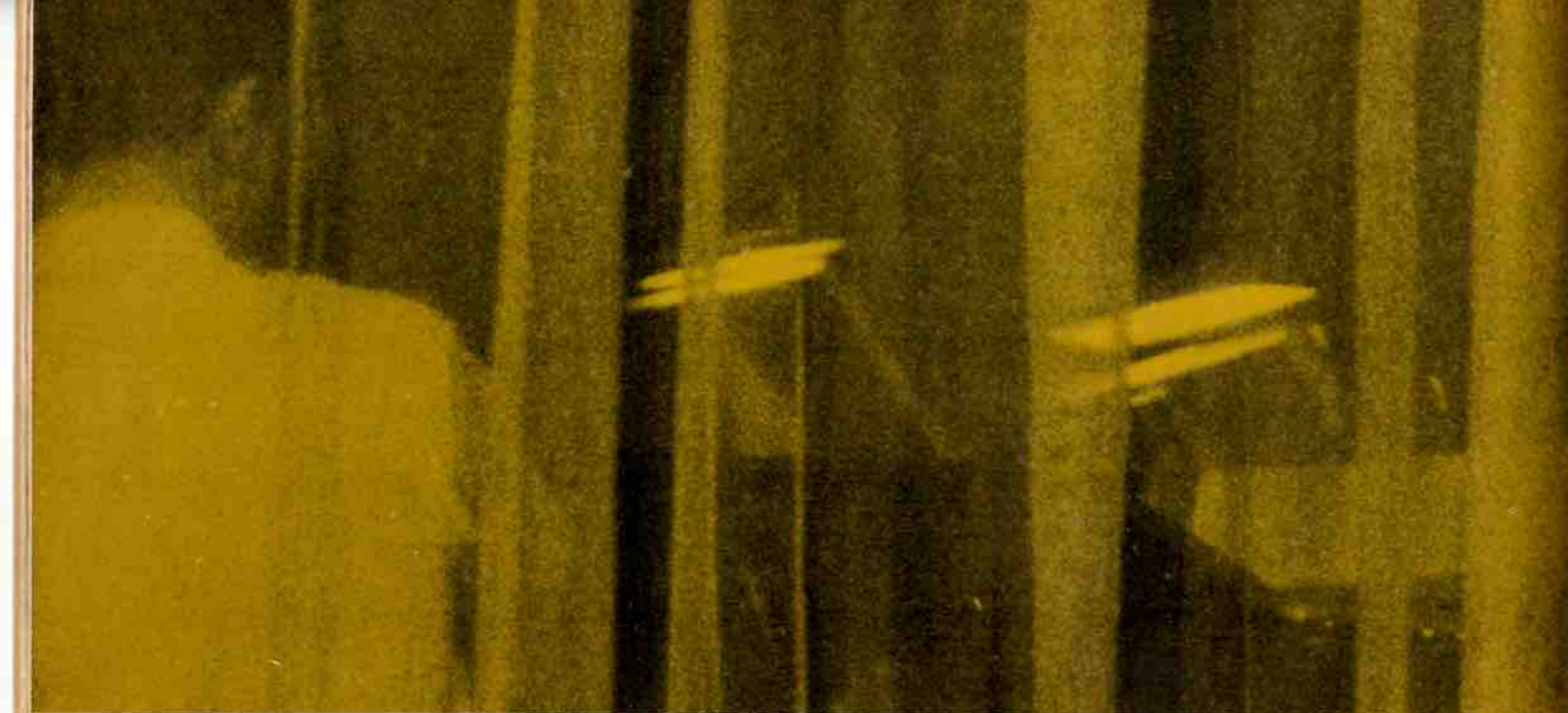
Rendez-vous donc le 8 avril, les oreilles propres et l'esprit ouvert.

PHILIPPE NAHMAN

TALA (rythme)

Le rythme est un des éléments les plus importants de la théorie musicale indienne. Les rapports numériques qui déterminent la division du temps dans le rythme sont analogues à ceux qui déterminent les intervalles. L'esthétique rythmique est donc aussi complexe et l'effet émotionnel des rythmes aussi profond que celui des modes. L'élaboration du rythme permet des variations extraordinairement subtiles. (Alain Daniélou - Encyclopédie de la Musique. — Musique de l'Inde. Fasquelle Ed.)



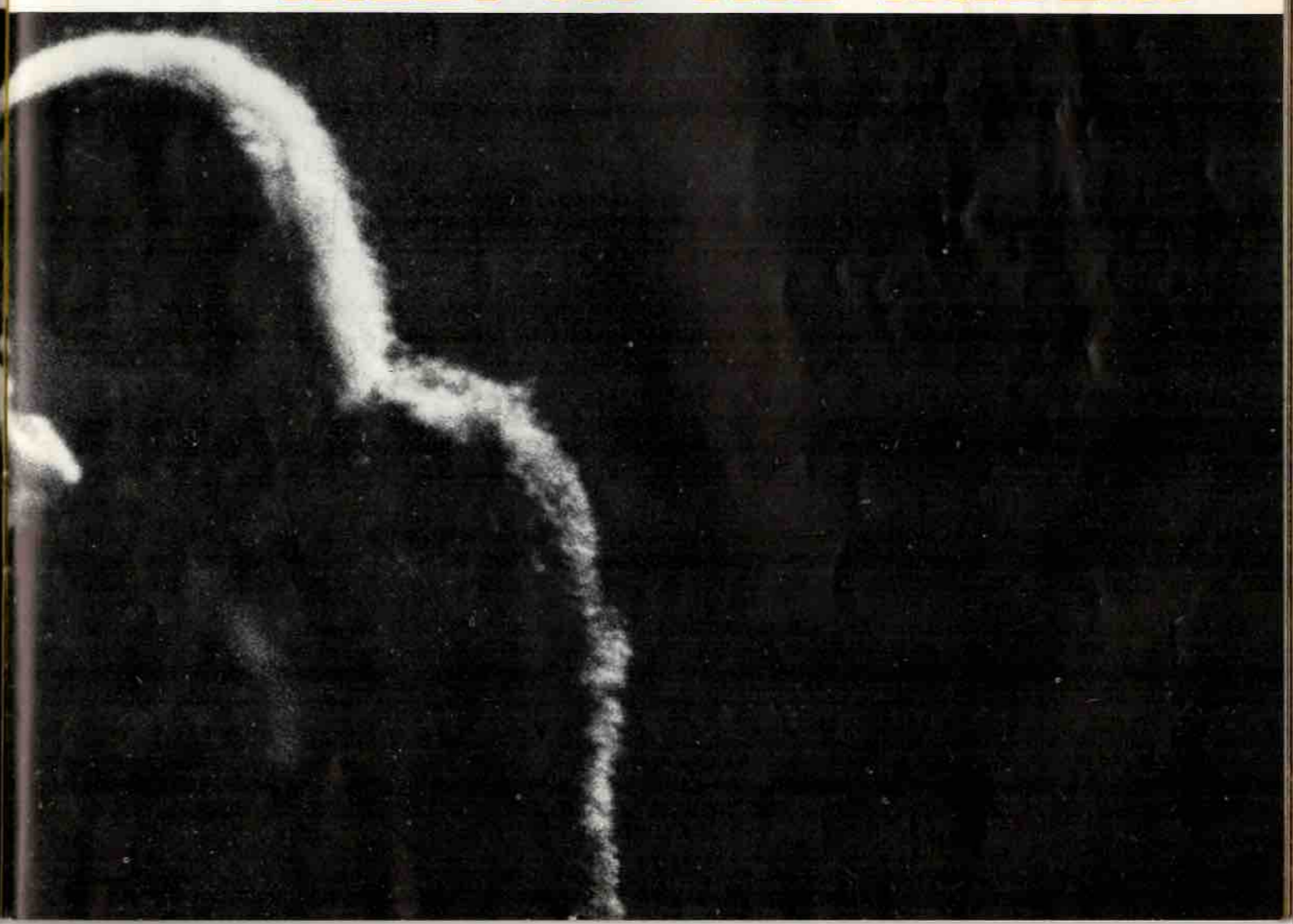


Donovan.



MEET AT THE MIDEM

Sonny & Cher.



**Au Marché International
du Disque et de l'Édition Musicale,
plusieurs vedettes rock & folk
ont animé des galas...**

Trois cent soixante maisons d'édition de disques ou de musique, c'est-à-dire plus de mille participants ont animé le premier MIDEM à Cannes du 30 janvier au 4 février. Ce Marché International du Disque et de l'Édition Musicale a connu un tel succès que 95 % des bureaux sont déjà retenus pour le MIDEM 1968 qui se déroulera du 29 janvier au 3 février. On ne peut que féliciter Bernard Chevy et son équipe d'avoir organisé cette première rencontre des « gens du métier » d'une manière aussi parfaitement rodée que si elle en était à sa dixième année d'existence. Dans la journée, chacun « faisait son marché » au Palais des Festivals. Le soir, on allait se détendre aux galas promotionnels (toujours réservés aux professionnels). Bien des artistes auraient cependant intéressé nos lecteurs. Afin de ne rien leur cacher, voici ce qu'ont retenu mon oreille rédactrice et l'œil photographique de Jean-Pierre Leloir :



J-J. & Beb.

Au gala Pathé-Marconi du lundi, présenté avec sa naïveté coutumière par Anne-Marie Peysson, Del Shannon introduisit le folk-rock de sa voix claire et rythmée. Soutenu par le grand orchestre du MIDEM composé principalement des musiciens habituels des studios d'enregistrement parisiens qui déchiffraient (Roger Guérin, Pierre Gossez, Maurice Thomas, Fred Gérard, Christian Guizien, etc...), Paul Jones a prouvé qu'il pouvait effectivement faire une belle carrière de soliste sans avoir à s'appuyer sur la réputation d'un groupe. Devant ce public blasé, le plus dur qui puisse se concevoir, J.J. & Beb ont fait l'effet d'une révélation : ils ont acquis une assurance sur scène qui leur faisait défaut lors de leurs premiers passages en Musicoramas. Peter and Gordon, malgré le succès de « Lady Godiva »,

MIDEM
MIDEM



Patrick Abrial.



Jacques Dutronc, Françoise Hardy, Antoine.



Françoise Hardy.

Antoine.



Claude Luter et Aimable.

semblent inférieurs, par exemple, aux Walker Brothers bien que sympathiques. Jean-Claude Annoux, Guy Bontempelli et Georges Chelon sortent des limites des genres « Rock & Folk ».

Mardi, le gala Vergara et Concentric s'ouvre sur Los No, le dernier-né des groupes espagnols de « beat-music ». Elia Fleeta chante moyennement du jazz, Tete Montoliu en joue très bien, évoquant parfois dans ses broderies un autre pianiste aveugle, comme lui, le regretté Art Tatum. En seconde partie, la marque Ariston expose quelques spécimens de spécialistes de la chansonnette italienne, ça ne pulse guère...

Mercredi, Vogue a décidé de « mettre le paquet » pour son gala. En chemise de satin jaune, Geno Washington et le Ram Jam Band mettent le feu aux poudres. Dignes émules des Brutos, les Charlots

MIDEM
MIDEM

MIDEM
MIDEM
MIDEM



Georgie Fame.

Sandie Shaw.



mettent en concurrence « Elle a gagné le yoyo... » avec « Je dis n'importe quoi... » qui gagne évidemment. Chauffe Marcel! Bravo Marcel! Cheveux raccourcis, aussi assagi que Murracioli, Antoine s'avère un créateur de jolis slows avec « Les flocons ». Pierre Perret fait « se marrer » tout le monde alors que Claude Luter et l'accordéoniste Aimable se livrent aux plaisirs sains de la « jam-session » avec la bénédiction de Gérard Calvi. Cléo, en robe rouge et bottes dorées, dresse « Les fauves » et Sandie Shaw, la chanteuse aux pieds nus, joue la carte internationale en changeant de langue à chaque couplet. Jacques Dutronc se pique d'interpréter « Les cactus », joli succès. Françoise Hardy, dont on déplorera le manque de retenue dans certaines phrases de sa présentation, confirme ses qualités de vedette internationale avec son « Rendez-vous d'automne ».

Cher & Sonny.



Jeudi, après la projection diversement appréciée de la comédie musicale d'avant-garde « Anna » réalisée par Pierre Korálnik sur des paroles et musiques de Serge Gainsbourg (et organisée par Philips et Tutti), nous nous rendons au gala C.B.S. qui, par la reproduction des pochettes sur un écran, s'apparente à un congrès de représentants.

Le guitariste gitan Peret swingue souvent en prouvant que le flamenco est à la musique espagnole ce que le blues est à la « pop music ». Tout de bleu habillé, Georgie Fame est venu sans son orchestre et surtout sans orgue. Domage car « Sunny » et les standards eussent été plus chauffants. Roberto Carlos se fait l'ambassadeur du « pop » brésilien tandis que Patrick Abrial dédie une chanson à James Brown dont il n'a pas le style vocal. Donovan termine par un « Mellow yellow » déraillant un tour



Donovan.

Petula Clark.



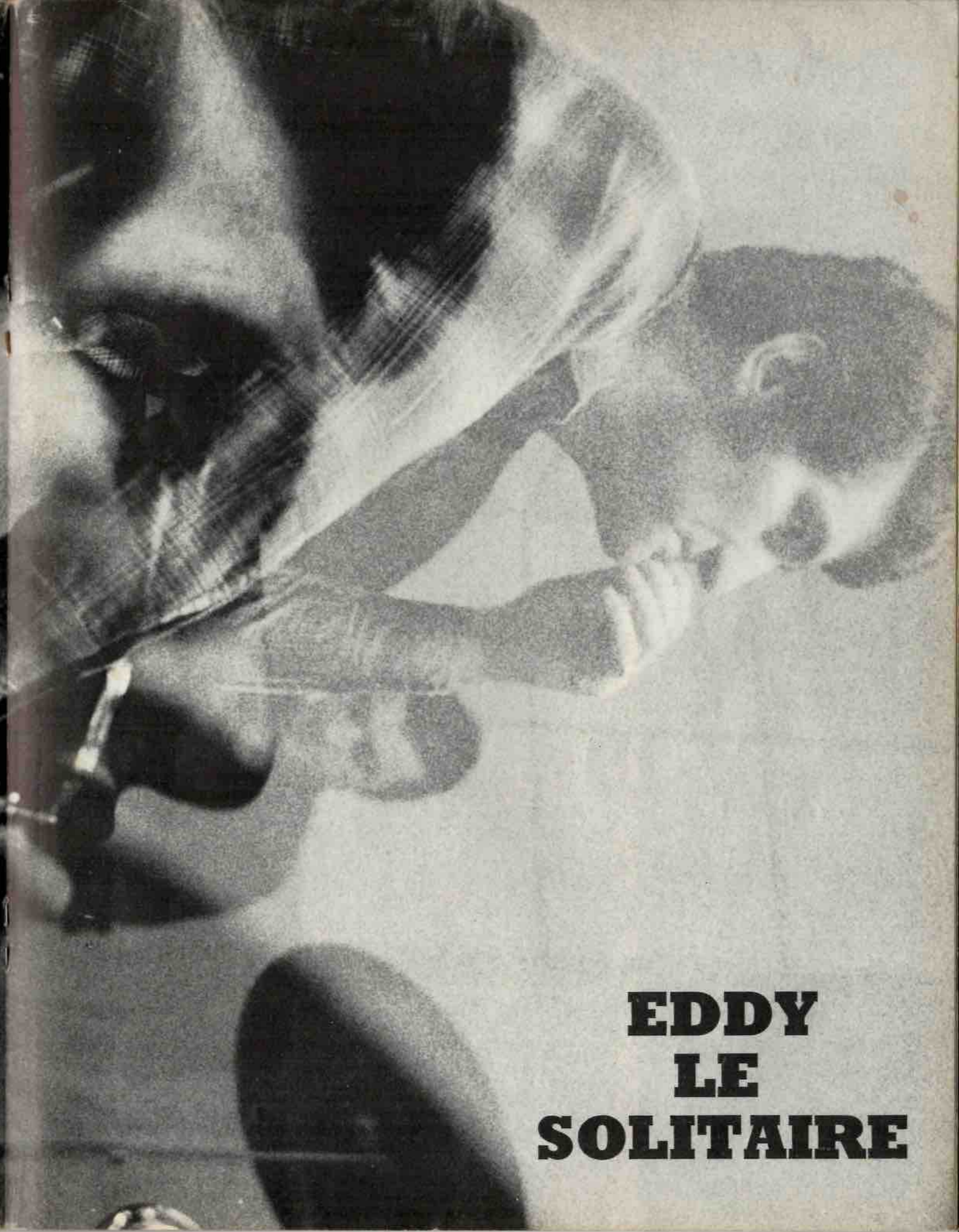
**...devant des professionnels
venus du monde entier.
Jean Tronchot passe en revue
ces six soirées.**

MIDEM
MIDEM

bourré de « feeling » consacré à de ravissantes ballades folk. Lors du gala Barclay-Atlantic de vendredi, le rideau s'ouvre sur le « big band » de service comprenant Eddie Barclay à la clarinette ! Un P.D.G. gagman, c'est chouette mais rare. Eddie se mettra d'ailleurs au piano pour la « jam » traditionnelle, tard dans la soirée, pour saluer ses invités chez Brummell, le « nightclub » du casino municipal situé juste en-dessous de la Salle des Ambassadeurs où se tiennent les galas. Sonny and Cher y présentent le numéro le plus parfait sans doute sur le plan métier. Aussi à l'aise vis-à-vis du rythme que des sentiments, les deux compères « se défontent » dans un « Little man » fort rapide. Alain Barrière « achève » le tout. Il est cependant fort applaudi.

La soirée d'adieu de samedi, c'est le gala des trophées destinés à couronner les meilleures ventes de disques du monde entier. Nous abrègerons évidemment le palmarès. Certains artistes sont seulement représentés par leur maison de disques : les Rolling Stones (vainqueurs pour l'Angleterre), Herb Alpert (Amérique du Nord et du Sud), les Beach Boys, Frank Sinatra, Barbra Streisand, les Supremes et Andy Williams (U.S.A.) et, hélas, les Beatles (trophée mondial). D'autres sont là, en chair et en os, et nous gratifient de deux chansons, après avoir cueilli leur trophée : Roberto Carlos (Brésil), Amalia Rodrigues (Portugal), Sven Ingvars Orkester (Suède), Salvatore Adamo (Belgique/France) et Petula Clark (Europe Continentale) qui, en longue robe noire, chante pour la première fois en public « This is my song » tiré de la « Comtesse de Hong-Kong » de Charlie Chaplin. Le MIDEM est mort ; un autre viendra ; vive le MIDEM. Et comme le chantait Udo Jurgens, « Merci Chevy »...

JEAN TRONCHOT



**EDDY
LE
SOLITAIRE**



— Eddy Mitchell, aimez-vous toujours autant Bill Haley?

— En général, je ne brûle pas ce que j'ai adoré. Toute notre génération doit quelque chose au père Bill Haley et à son accroche-cœur. Il peut paraître démodé ou pas; je pense personnellement que si « Rock around the clock » sortait maintenant, ça ferait du bruit.

— Bill Haley travaille-t-il toujours beaucoup aux Etats-Unis?

— En Amérique, il fait des bals, et dans des conditions beaucoup plus intéressantes pour le public qu'en France: il apparaît en vedette au cours de la soirée et, le reste du temps, c'est son orchestre qui joue. En France, la plus grande partie de la soirée est animée par un orchestre d'amateurs qui viennent toucher leur cacheton du samedi soir.

— A propos du festival de rock qui s'est déroulé à l'Alhambra à la rentrée, qu'avez-vous pensé des Pretty Things et de leur chanteur vedette, Phil May?

— Le type avec le corsage de sa sœur? C'est comme les mongoliens, il faut les mettre à part. C'est aussi horrible. Ils font encore plus de mal que le Vietnam, ces gens-là. On les applaudit en France parce que c'est marqué « Anglais » dessus mais, en Angleterre, les Pretty Things, c'est le bide. En Angleterre, ceux qui travaillent maintenant, et qui vendent du disque, c'est quand même les meilleurs. Spencer Davis, ça c'est formidable. Stevie Winwood a un physique agréable et, en plus, c'est un grand chanteur.

L'ÉCLOPÉ DU ROCK

— Des lecteurs de Rock & Folk vous ont critiqué pour avoir dit que Gene Vincent était fou?

— Et alors? C'est vrai! Et ça ne retire rien à son talent! Je ne vois pas pourquoi un grand artiste ne serait pas fou, c'est

**Rocker et vedette confirmée,
Eddy Mitchell,
solide et fidèle,
poursuit une route sûre.
Le voici, sincère
et sans détours,
interviewé par
Philippe Kœchlin
et photographié
au cours d'une répétition
par Jean-Pierre Leloir.**



souvent le cas d'ailleurs. J'ai tourné avec lui, il ne se couchait jamais et n'admettait pas qu'on soit fatigué. Très gentil, bien sûr, mais brusquement démentiel. Il se jetait sur moi avec son couteau en me disant: « C'est toi qui as fait les paroles françaises de « Be bop a-lu-la »? Je vais te tuer! » Un jour, un imprésario très aimable est venu nous voir et, brusquement, Gene lui a asséné sa béquille sur la figure en lui criant: « Salaud! Tu as regardé ma femme! » Le type était complètement esquiné! Tous les matins, Gene prenait trois bières et trois scotchs au petit déjeuner, il faut le faire! Et au moment d'entrer sur scène, il se couvrait la figure de farine et redessinait ses traits au crayon noir... C'était quelque chose.

— Et cette phrase, « le rock est à mettre dans un bocal, comme les confitures »?

— Quoi?... J'ai dû dire que le rock est une étiquette que l'on colle un peu n'importe comment. Par exemple, Jacques Brel, pour moi, sur scène, c'est un rocker! De toute manière, je me méfie des interprétations. On avait fait un concours de classement avec Rosko et j'ai reçu une lettre où se trouvait mentionné en tête: « L'éclopé du rock »! C'était pas une blague.

— Et le culte des pionniers...

— C'est comme dans le jazz, c'est tout. On s'arrête à une certaine époque et on n'en bouge plus. Moi, j'adore les Beatles et c'est tellement bon que je suis surpris de leur succès en France. Une chanson comme « Yesterday », je suis ravi qu'elle ait marché mais j'en suis le premier étonné.

— Qu'est-ce que vous aimez dans le jazz?

— J'adore Hampton. Mais, en général, je ne mets pas d'étiquettes sur les genres, j'aime ou je n'aime pas, c'est tout. Parce que, si on va par là, Jerry Lee Lewis n'est pas qu'un chanteur

de rock : il enregistre aussi du western, des slows, des blues, etc... Alors, il faut mettre une étiquette sur chaque chanson?

TIENS, VOILA LES M...

— Personnellement, je n'aime pas beaucoup l'époque des Chaussettes Noires.

— Moi non plus. Mais il ne faut pas oublier qu'on avait dix-huit ans, aucun métier. On s'adressait à un public de treize, quatorze ans. Ce public a vieilli maintenant ; je ne sais pas s'il me suit encore mais enfin il est plus âgé. On adaptait maladroitement une musique déjà simple et populaire ; un type qui sortait du jazz ne pouvait pas aimer ça, il était déjà trop loin. Il faut dire qu'on n'était pas aidé non plus par les adultes. Quand on arrivait au studio, les gens disaient : « Tiens, voilà les merdes ! ». Nous, on planait, on était au-dessus de ça ! Mais ça reste un bon souvenir. A part Johnny et moi, je ne vois pas de chanteur ayant connu en France des mouvements de foule aussi extraordinaires — dans le genre, bien entendu ! Ça n'était pas la musique qui enthousiasmait les jeunes, c'était notre âge. C'est ça qu'il faut retenir : pour la première fois, des chanteurs étaient sacrés vedettes à dix-huit ans, pour la première fois, on nous laissait dire quelque chose. Avant, on ne réussissait pas avant d'avoir fait les ouvertures de rideau, son régiment, etc.

— Vous avez tenu grâce au travail et aux progrès.

— C'est la seule raison. Les gens qui aiment Eddy Mitchell, maintenant, je crois qu'ils aiment ma musique, mes chansons. Je ne voudrais pas paraître prétentieux mais, maintenant, ils respectent... enfin, ils aiment ce que je fais. Mon personnage, maintenant, passe au deuxième plan. Je ne suis pas le play-boy, je n'ai aucune légende, donc



les gens aiment mon travail, ils ne cherchent pas à savoir si j'ai viré ma femme à trois heures du matin, ça n'est pas du tout le public de France-Dimanche.

— Et du côté de Johnny Hallyday?

— Johnny, avant, ne pensait qu'au travail de scène. Maintenant, il arrive à soigner la présentation et son chant. C'est un avis purement amical, d'ailleurs, mais maintenant, il sait tout faire.

— Que sont devenues les Chaussettes Noires?

— Le batteur, Gilbert, est toujours avec moi. Malheureusement, Michel, le saxo, est parti à l'armée. Aldo est resté longtemps avec moi et a dû quitter le nouvel orchestre pour des raisons familiales.

— Comment s'est passé votre séjour à l'armée?

— Ils n'avaient pas du tout envie de me garder. Mais quand ils se sont aperçus qu'ils pouvaient gagner de l'argent avec nous, ils nous ont fait passer à l'Olympia. Je leur ai dit : « Moi, je n'ai pas du tout envie de passer à l'Olympia et de vous donner la moitié de mon cachet au profit des œuvres pour l'armée ». C'est vrai, j'étais tranquille à Paris, je ne vois pas pourquoi j'allais risquer ma réputation à l'Olympia. Ils m'ont répondu : « On ne peut pas vous avoir en ce moment mais vos petits copains, les Chaussettes Noires, on peut les envoyer au fin fond de l'Allemagne et vous ne serez pas prêts de faire des disques ». Alors, j'ai marché dans leur combine. Je me suis retrouvé metteur en scène de réserve.

— Pourquoi?

— Je ne sais pas, uniquement parce que je m'étais occupé des programmes de la caserne pendant quinze jours.

J'AIME LES HOMMES

— Vous êtes un fanatique du cinéma. Parlez-nous du western.

— Le western, c'est tout le cinéma, on a tout. Ça part toujours d'une situation historique et j'aime l'histoire ; les personnages sont virils et j'aime les hommes...

— Eh, eh, voilà un bon titre !

— Les vrais hommes ! Les vrais ! Les paysages, en plus, sont beaux. Il y a des chevaux et j'adore les chevaux.

— Et vous adorez les armes tout en étant pacifiste?

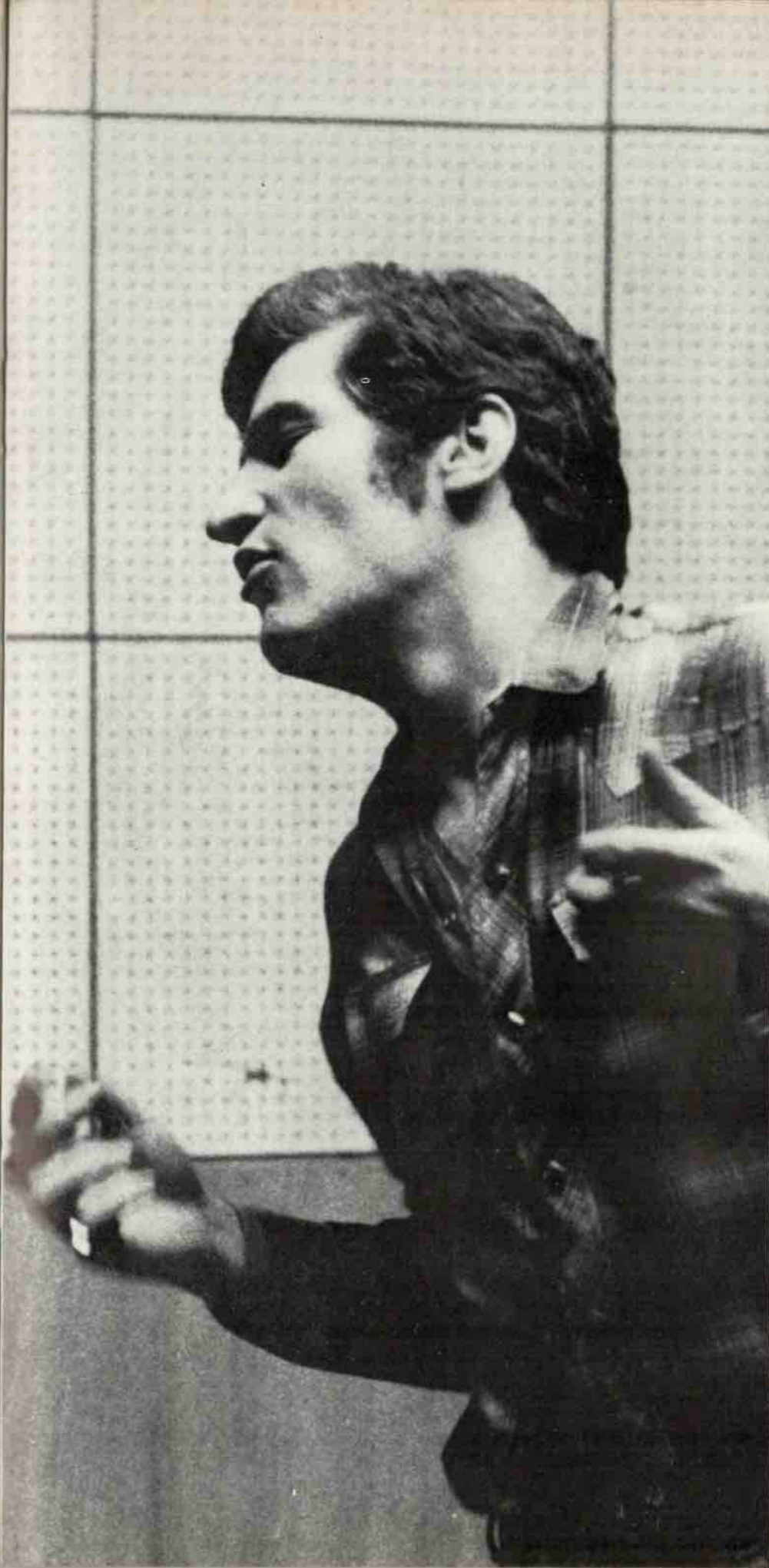
— J'adore l'esthétique des armes. C'est leur beauté qui m'attire. Il y a des armes que je ne peux pas voir, bien sûr.

— Le lance-flammes?

— Ouais ! Les armes de l'époque western ont une ligne extraordinaire, elles sont très très belles.

— Entre ce qu'on montre dans le western et ce qu'était la réalité, il y a tout de même un énorme décalage?

— Oui, mais c'est bien. Le cinéma apporte autre chose. Pour faire avaler quelque chose à un homme du 20^e siècle



il faut s'adapter. Ne serait-ce que pour une question de mode.

— Comment avez-vous trouvé les « Professionnels »?

— Je suis un fanatique inconditionnel de Burt Lancaster. Du moment qu'il est là, je suis content. J'ai été gêné par les discours sur la révolution et la fin : là, j'ai crié au scandale ! Quand on pense que ces gens ont risqué leur peau pour du fric, que ce sont des ivrognes, des tueurs... Il y a une scène qui va très loin, c'est celle du train avec le gars qui tire dans les nuques des prisonniers en discutant le coup. Ça c'est autre chose que le cinéma-vérité ! Mais la discussion entre Burt Lancaster et Jack Palance sur la psychologie de la révolution, là je ne suis pas d'accord parce que, Burt Lancaster, c'est pas un cerveau dans le film ! Il aurait mieux valu que Jack Palance, moins blessé, discute avec Burt Lancaster pour l'occuper tout en essayant de monter un coup, de le contourner. Pas du tout, il reste là et bavarde comme au café.

— Et le personnage de Claudia Cardinale, toujours impeccablement sexy?

— Attention ! Ils n'ont pas voulu faire un film pour les salles d'essai ! C'est ça qui est bien. Il y a des scènes formidables et des passages pour faire pleurer Margot. Ce film peut donc contenter tous les publics. C'est du bon cinéma. Parce que les metteurs en scène de maintenant, en France, ils se prennent pour des génies ou alors ils tombent dans le Bourvil-De Funes. Et ça, ça ne fait rire que mon fauteuil quand il se lève.

LE PETIT SINGE

— Vous n'aimez que ce qui est américain ? Le western ou le rock'n'roll?

— Peut-être. Mais les gens qui aiment Godard, j'ai l'impression qu'ils n'ont jamais vraiment aimé le cinéma, qu'ils

ne savent pas ce que c'est. Ça me fait penser à ces Belges du Club « Les Aigles ». Ils sont 4 à 5.000 adhérents et ils sont contre la langue française, ça doit être des Flamands, tout dans le masque, quoi. Les gars payent pour manifester contre tous les chanteurs français qui passent sur scène. Ils n'acceptent que les chanteurs anglais ou ceux qui chantent en anglais. Avant moi, il y avait un groupe qui décantait je ne sais quel morceau des Stones dans un anglais très yaourt, le batteur jouait comme mon fils et ils faisaient un tabac terrible. Quand je suis entré et que j'ai commencé à chanter en français, les quinze qui faisaient le tabac se sont mis à m'injurier. Il fallait chanter en anglais quoi. Ça, ça me fait penser aux gars qui n'aiment que Godard.

— Quand vous avez un bon titre, comme « Seul », est-ce que vous le sentez à l'avance?

— Non, absolument pas.

— Vous cherchez, vous vous creusez pour trouver de nouveaux titres?

— Non, je ne me casse absolument pas la tête. Je fais ce qui me plaît. Mon pianiste me compose une bonne musique et je mets des paroles dessus.

— Et le fait de refuser l'adaptation?

— Oh, la, la ! Ça commençait à devenir le petit singe qui récite la leçon ! Mais, en France, les compositeurs auraient dû se réveiller un peu plus tôt ; ils ont mis trois ans avant de réagir. Et puis, je m'envoie de moins en moins en l'air avec des succès américains. Si ! J'aurais envie d'enregistrer des trucs comme le « What is soul? » de Ben E. King, ou des succès d'Otis Redding et Wilson Pickett. Mais ça ne concerne qu'un public restreint. Et je ne vois pas pourquoi je viendrais derrière eux alors qu'on s'est bagarré pendant des années pour que les gens achètent des succès originaux par les chanteurs américains ou anglais, tandis que les chanteurs français de rythme se doivent de créer leurs propres succès.

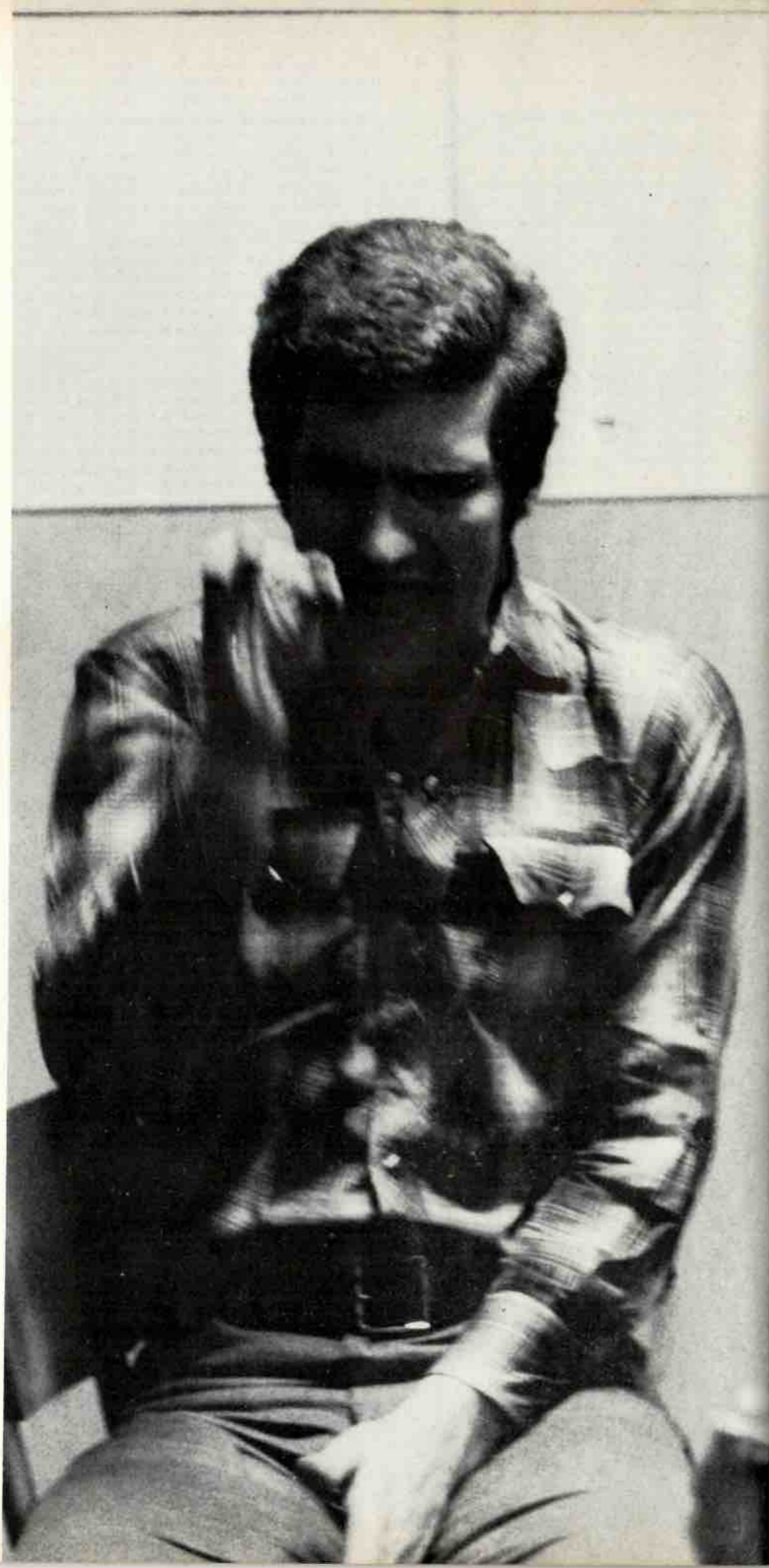
— Est-il difficile de rythmer un texte en Français?

— C'est une question de travail. Je préfère faire mes paroles moi-même parce que je sais les mots qui vont rebondir. Il y a des mots qui sonnent très joliment mais qui ne collent pas. Il faut penser à la consonance. Une adaptation qui est très mauvaise, c'est le texte que chante Johnny sur le succès de Percy Sledge, « When a man loves a woman » : « Quand un homme perd ses rêves... ». C'est pas joli, il est obligé de hacher ; si on doit faire trop attention à l'articulation, ça ne va pas.

UN POU MON A POLNAREFF

— Avez-vous l'impression d'être en France un pionnier du rythme?

— Non, bien sûr. Il suffit de citer Sidney Bechet ou un type comme Bécaud, il



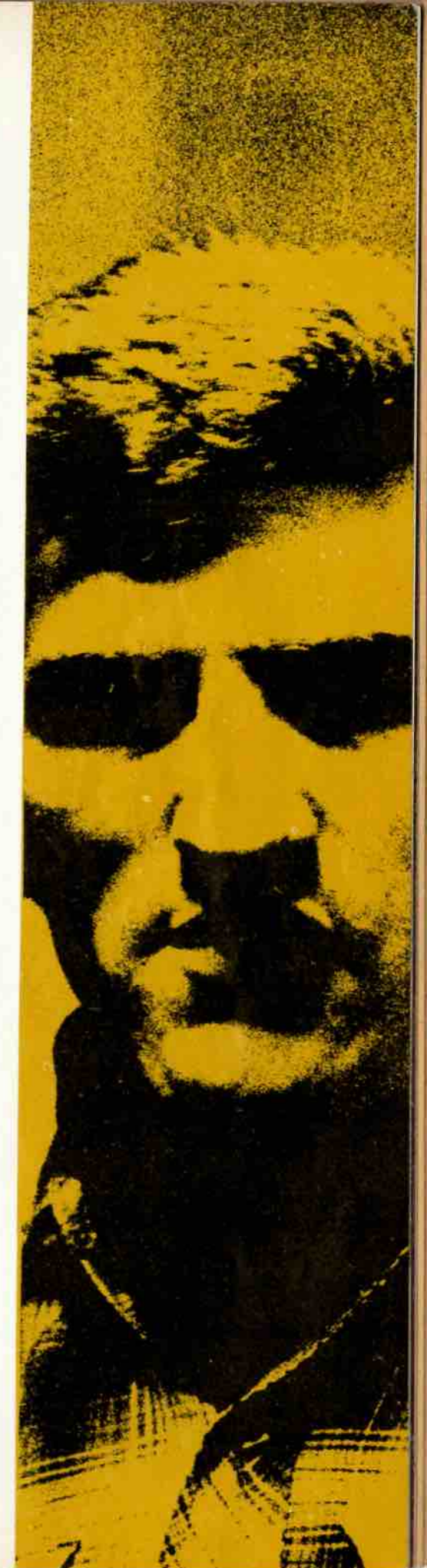
a beaucoup fait pour nous ; Bécaud, c'était la révolte, la jeunesse, le rythme. — Comment voyez-vous votre public, maintenant?

— Il y a une partie de rockers, mais beaucoup d'autres aussi. Je pense toucher un public qui aime la variété en général. Quand je suis passé avec Johnny, les gens m'écoutaient dans un silence religieux alors que, pour Johnny, ils réagissent différemment. Ce que fait Johnny, je le faisais plus ou moins il y a quatre ans, je le ressentais ; Johnny continue à le ressentir et le fait bien, moi je ne me sens plus le besoin de me mettre à genoux sur scène et, si j'essayais, ça ne passerait pas.

— Pour en revenir au début de notre conversation, partant du principe que c'est votre travail qui vous vaut maintenant votre réputation, vous menez une vie très tranquille et vous vous défendez, je crois, de jouer dans la vie un rôle propre à alimenter les ragots?

— France-Dimanche est encore venu me trouver pendant la tournée avec Johnny. Je leur ai dit : « Eh bien, mettez que Johnny et moi, nous sommes en ménage, on fait un petit couple ! » Ils n'étaient pas d'accord, alors je leur ai dit : « Eh bien, mettez : J'ai donné un poumon à Polnareff ! » Ils n'étaient pas d'accord non plus ! Moi, je veux pouvoir me regarder dans la glace tous les matins. Je n'ai pas perdu ma mémé et j'ai une belle-mère qui m'apporte mon café au lit ; je tiens à ce que ça continue !

(Propos recueillis par
PHILIPPE KËCHLIN)





FERRISKO LE PLUS BEAU ?

Prenez un inconnu doué et laissez-le clamer qu'il est le plus beau, celui qu'il vous faut !

Au colossal succès de Mike Pasternack, 23 ans, dit le Président Rosko, on peut s'ingénier à trouver de multiples causes. Il en est d'ailleurs de multiples, mais l'une des principales pourrait se résumer en la proposition suivante :

« Prenez un inconnu, plutôt bien de sa personne, plutôt doué, installez-le devant un micro (celui de Radio-Luxembourg en l'occurrence) et laissez-le clamer à raison d'une heure et trente minutes par jour qu'il est le meilleur, le plus beau, celui qui marche sur les eaux, celui qu'il nous faut. »

Au bout de trois ou quatre mois, arrêtez-vous quelques instants pour faire le point (un petit sondage IFOP, par exemple) et vous vous apercevrez que, pour la quasi-totalité des 16-24 :

1° **Rosko est le meilleur.** Les autres disc-jockeys ont brutalement pris un terrible coup de vieux. Certains même, mal remis, commencent à sucrer les fraises.

2° **Rosko est le plus beau.** Tout est question de goût mais même ses ennemis irréductibles (il y en a encore quelques-uns !) sont forcés de reconnaître que Rosko est plutôt bien de sa personne : il a la toison abondante, les pattes fleuries dans le style « aux enfants d'Edouard », la trombine sympathique, l'œil malicieux et la bouche gourmande. Il s'habille avec originalité et exubérance : chemises multicolores, vestes de Marine U.S. ou d'officier sudiste, pantalons à grosses côtes et couleurs folingues, boots de fantassin.

3° **Rosko marche sur les eaux.** Ça, ce n'est point encore officiellement prouvé mais il a tellement clamé qu'il pouvait le faire qu'un Français sur deux sera prêt à jurer qu'il l'a vu de ses propres yeux, vu.

4° **Rosko est celui qu'il nous faut.** La force d'impact et la rapidité de propagation de la « roskovite aiguë » ne peut se comparer qu'à celles des épidémies de choléra au Moyen Age. Une moyenne de cent filles lui écrit chaque jour pour lui signaler qu'elles l'ont dans la peau, et que, et que — pas besoin de dessin. Les vedettes et les firmes de disques ont de plus en plus tendance à lui réserver leurs exclusivités les plus

sanglantes. Dernier exemple en date : le nouveau 33 t-30 cm et le nouveau 45 t des Beatles, diffusés par Rosko avant même que les concurrents n'apprennent l'existence de tels documents.



PETIT BILAN ET PLANS SUR LA COMÈTE

De tels exemples pourraient se multiplier à l'infini. Pourquoi Rosko opère-t-il sur Radio-Luxembourg, Radio-Caroline, Radio-Genève, Radio-Monte-Carlo?... Parce que c'est le meilleur, le plus beau, celui qui marche sur les eaux, celui qu'il leur faut. C'est pour cette même raison que la Voix de l'Amérique s'intéresse à lui, que la Télévision Française lui fait les yeux doux. Sans oublier la Télévision Anglaise qui voudrait bien lui confier la responsabilité d'un show hebdomadaire. Pourquoi est-ce que le cinéma lui fait des offres alléchantes — mais point encore assez à l'en croire — ?... Pourquoi les maisons de disques tiennent-elles tant à le voir devenir chanteur?... Pourquoi les gros bras du prêt-à-porter veulent-ils lancer la mode Rosko?... Mais tout simplement parce que Rosko, c'est le meilleur, le plus beau, celui qui, etc., etc. De toute façon, cette vraie histoire de dingue n'en est qu'à ses débuts puisque chaque jour de 16 h 30 à 18 h sur Luxembourg, Rosko continue de faire entrer un peu plus profond dans nos crânes cette vérité première qu'il est le meilleur, le plus beau, celui qui, etc., etc.

OU ROSKO REFUSE D'ÉPLUCHER LES PATATES DE L'AMIRAL

Petit retour en arrière. Un papa connu et riche (évidemment ça aide !), Joe Pasternack, producteur à Hollywood.

Une enfance joyeuse, animée, bohème. Deux frères. L'un jockey ; sans disques mais avec un cheval. L'autre chanteur ; on l'entendra bientôt à Mini-Max. A 17 ans, engagement dans les Marines. Comme cela. Histoire de voir du pays. Idée finalement assez bidesque : sur son porte-avions, Rosko passe les journées à laver le pont (et le pont d'un porte-avions, c'est quelque chose !) ou à éplucher les patates. Jusqu'au jour où il va voir l'Amiral pour lui expliquer que dans le civil il était le meilleur des disc-jockeys américains et que peut-être, au fond, à la vérité, pourquoi pas, il pourrait fort bien remonter le moral des troupes. L'Amiral, sans vérifier (heureusement pour le matelot qui n'avait jamais vu un micro de sa vie), fait alors installer une chaîne de radio intérieure et Rosko entre dans le métier.



OU ROSKO SE FAIT SACRER « EMPEREUR DES PIRATES »

Démobilisé, il décide de devenir vraiment disc-jockey et va suivre les cours d'une école spécialisée. Il apprend à parler mais aussi et surtout à démonter un émetteur, à trafiquer les fils, à réparer un pick-up, à poser une antenne. Lorsqu'il se sent prêt, il débarque en Angleterre pour rembarquer presque aussitôt sur le plus fameux des bateaux-pirates anglais, Radio-Caroline. Là, avec son talent (car il en a, mettez-vous bien cela dans la tête) et à force de clamer (déjà !) qu'il est le meilleur, le plus beau, celui qui, etc., etc., il convainc très vite les Anglais de son importance et peut — sans que cela ne fasse rire personne — se sacrer lui-même Empereur des D-J's pirates. On décide

alors à Europe N° 1 d'importer ce flibustier des ondes. C'était il y a deux ou trois ans le dimanche après-midi et c'était infect. Lui dit : « Je dois admettre que ce n'était pas très bon, mais ce n'était pas très mauvais pour autant ». La France — point encore prête — ne s'étant point laissée violer, on le renvoie chez les Anglais. Il remonte sur son rafiote et pendant des mois et des mois perfectionne son art, jonglant en maître avec les disques, les pubs, les jingles, les gags, les micros, les manettes, les cœurs, le mal de mer. C'est alors que la France le rappelle à nouveau.



OU ROSKO POSE UN LAPIN A CEUX QUI L'ATTENDAIENT

Prouvost — les laines, le sucre, Paris-Match — qui vient de faire son entrée à Luxembourg décide de dynamiter quelque peu un poste qui s'endormait sur ses lauriers. Les Duraton sont achevés et Rosko convoqué. Il arrive en seigneur et conquérant. « Je veux ceci, je veux cela ». Demandez et vous aurez. On lui construit sur mesures (et sur ses directives : ça sert d'aller à l'école) un somptueux petit studio-pirate. Où il fera tout. Technique et animation. 200 manettes. 300 jingles. Des boutons, des micros, des sonnettes, des cassettes. Le tableau de bord du Concorde, quoi ! Quelques dizaines de millions s'envolent dans l'opération. « Je veux ceci, je veux cela ». Demandez et vous aurez. Il veut de la moquette. Il aura de la moquette. Il veut la vue sur la rue Bayard. Il aura la vue sur la rue Bayard. Il veut. Il aura. Il veut. Il aura. Pourquoi?... Mais enfin, parce que c'est le meilleur, le plus beau, celui qui, etc., etc.

Le 11 novembre, il démarre. Inutile de dire qu'on l'attend à tous les coins de rues avec des escopettes et que le Tout-Radio se défecte déjà en pensant au festin qui s'annonce. Las ! Rosko abat son atout-maître dès la première seconde de la première émission : « C'est moi le Président Rosko, le meilleur, le plus beau, celui qui, etc., etc. » Le virus est inoculé ! Truffée de jingles, de bruits insensés, d'onomatopées, d'éclats de rires, de disques vachement « in », son émission — démente, absurde, crazy, géniale — réussit à accrocher en quelques jours.



OU ROSKO SE PRÉPARE A NOUS DEVENIR INDISPENSABLE

Le courrier arrive, les journalistes débarquent. C'est le grand départ. Rosko lui, joue le jeu, donnant interview sur interview, et chaque jour des journalistes sidérés, convaincus, abasourdis s'échappent de son studio-laboratoire et s'en retournent pondre frénétiquement des papiers par lesquels ils espèrent être les premiers à annoncer à leurs lecteurs que Rosko est le meilleur, le plus beau, celui qui, etc., etc. Jamais en France, un présentateur de radio n'a eu droit à de tels éloges, à un aussi grand nombre de colonnes, d'échos, de potins. Et c'est là la force étonnante de ce sacré gaillard : il est en train de s'imposer comme une vraie vedette alors qu'habituellement un meneur de jeu n'était que le trait d'union entre le public et les vedettes. Rosko s'estime aussi important (il n'a pas forcément tort d'ailleurs) que ceux qu'il reçoit à son micro et le temps n'est peut-être plus loin où tous les Dupont de l'hexa-

gone ne pourront plus s'endormir avant d'avoir regardé dans leur journal habituel ce que Rosko a pris à son petit déjeuner, avec quelle starlette il a partagé son bœuf mironton et quelle vicomtesse l'a prié à dîner.

Lui, royal — pardon, présidentiel ! — entretient machiavéliquement le personnage qu'il s'est forgé de toutes pièces. Il ne se déplace qu'en Rolls, habite avenue Foch et organise chez lui tous les samedis soirs des pokers assez monstrueux auxquels le Tout-Paris se fera bientôt un insigne honneur d'être convié. On le voit (surtout s'il y a un photographe dans le secteur) faire du footing le matin au Bois de Boulogne en compagnie de Mini et Max, ses deux Loulous de Poméranie. Il a deux merles des Indes, Alfie et Lady Jane, évidemment bavards comme des pies qui, entre deux bordées de jurons en français, ne tarissent pas sur les mérites de leur maître. Il fait ostensiblement don des vêtements qu'il a assez vus à son concierge en expliquant qu'« en France, c'est bien connu, il faut être bien avec son concierge ! »

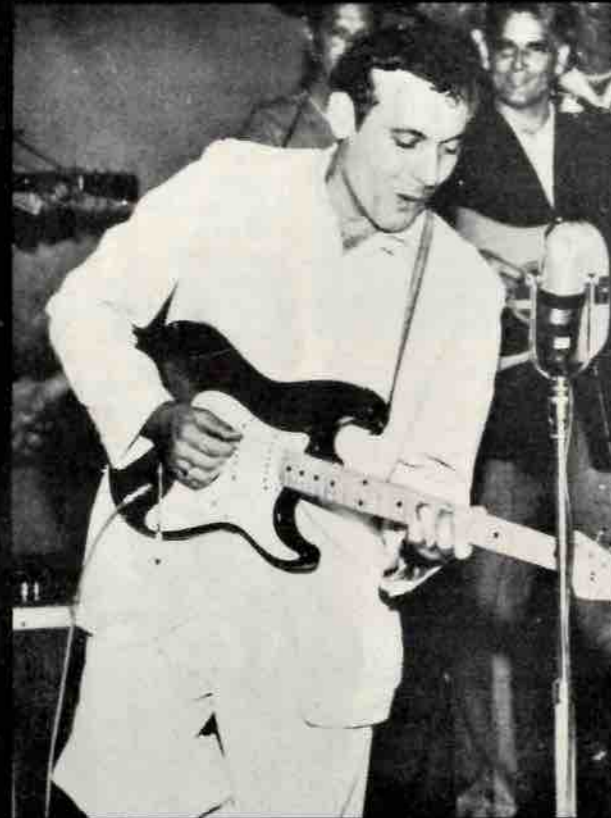


OU ROSKO ENVISAGE LE PRÉSENT D'UN ŒIL SEREIN

Tout ce qui lui arrive — ce tourbillon qui l'emporte (peut-être faudrait-il dire qu'il emporte) à 200 à l'heure, qui lui fait gagner des millions et met Paris à ses pieds — n'a pas le don d'étonner Rosko. Lui trouve même cela parfaitement normal : « Ce n'est qu'un début ! ». Après tout, peut-être a-t-il bien raison. Puisqu'il est le meilleur, le plus beau, celui qui, etc., etc...

PHILIPPE ADLER

L'accident de Carl



Sans un certain accident de voiture, il serait peut-être encore aujourd'hui une grande vedette internationale. Son nom? Carl Perkins, l'un des héros de l'épopée du rock, chanteur, guitariste, auteur, compositeur dont plusieurs morceaux ont été repris par des gens comme Elvis Presley et les Beatles. Carl et ses musiciens étaient en route vers les studios pour participer au « Perry Como show », l'un des programmes les plus importants de la télévision américaine, lorsque survint le choc sous lequel mourut son frère Jay B. et son imprésario. Carl, lui, eut trois fractures du crâne, ce qui l'obligea à interrompre ses tournées pendant six mois. Lorsqu'il les reprit, le grand public l'avait déjà oublié.

Carl Lee Perkins naquit, il y a trente-cinq ans, à Tiptonville, dans le Tennessee. Alors qu'il n'avait que trois ans, son père lui offrit sa première guitare, taillée dans une boîte de cigares, et dont les cordes étaient faites avec du fil de fer d'emballage. Il réussit au bout de quelques semaines à en tirer des sonorités plus ou moins musicales, si bien qu'un peu plus tard son père lui acheta une véritable guitare. Chaque matin il parlait avec en classe, et pendant les récréations, au lieu de s'amuser avec ses petits copains, il restait dans une salle pour travailler son instrument. Dès qu'il sut mieux en jouer, on le vit chanter, tout en s'accompagnant de sa chère guitare, dans des réunions familiales.

Mais les Perkins s'installent un peu plus tard à Jackson, autre ville du Tennessee, et le jeune Carl devient pour sa part boulanger. Toujours épris de musique, il constitue son propre ensemble, ce qui lui permet d'arrondir ses fins de mois. Le quatuor se rend populaire au fil des mois dans le Tennessee en participant à de nombreux galas et en animant les soirées de divers clubs. Ils ont même leur propre « show » dans le cadre des programmes de la radio locale, si bien qu'un beau jour, Sam Phillips, directeur des disques Sun, engage Carl ainsi que ses trois compères : Jay B., guitariste, Clayton, bassiste et W.S. Holland, batteur (les

deux premiers étant ses frères, le dernier, l'un de ses meilleurs amis). Notons que c'est Sam Phillips qui a également découvert Elvis Presley, Jerry Lee Lewis, Roy Orbison, Johnny Cash et Tommy Roe! Leur premier disque sort en 1954 après des mois de préparation chez Flip (sous-marque de Sun); ses titres : « Turn around », un morceau de « country and western » sur la face 1; « Movie Magg », un « hillbilly rock » sur la face 2. C'est alors le début de la grande époque du rock'n'roll, de Bill Haley, de ses Comets et du célèbre « disc-jockey » Alan Freed.

Avec « Blue suede shoes », Carl participe à l'épanouissement de ce phénomène musical. « J'étais dans un dancing de jeunes un soir, dit-il, lorsque j'entendis un garçon dire à sa petite amie : « Fais ce que tu veux, mais ne marche pas sur mes chaussures en daim » (blue suede shoes). De cette phrase, j'ai tiré le thème de mon grand succès. » Enregistré le 26 décembre 1955, « Blue suede shoes » procure quelques mois plus tard à Carl un disque d'or. Pour le récompenser encore plus, Sam Phillips lui fait cadeau d'une magnifique Cadillac car notre rocker est le premier artiste à atteindre la première place simultanément dans les trois listes de « best-sellers » du Billboard : variétés, rock'n'roll et « country and western ». En Europe, par contre, la version de Carl fut plus ou moins mise à l'ombre par celle d'Elvis Presley, découvert quelques mois plus tôt avec « Heartbreak hotel ». Mais en Amérique, Elvis et Carl étaient considérés en 1956 comme les deux révélations de l'année, jusqu'au moment de ce fameux accident de voiture...

Pourtant à sa sortie d'hôpital, Carl enregistre un nouveau tube (« Boppin' the blues ») et fait un film sur le rock'n'roll en compagnie de Jerry Lee Lewis, Fats Domino et Buddy Knox; titre de ce film : « Disc-jockey jamboree », Carl interprétant l'une de ses créations, reprise bien plus tard par le Dave Clark Five : « Glad all over ». Malgré un certain succès, auprès des puristes, il ne vend plus ses disques par millions.

Quelques mois plus tard, il quitte Sun et signe un contrat chez Columbia U.S. pour six ans. Durant ce laps de temps, il n'obtient qu'un best-seller avec « Pointed toe shoes », et encore ce morceau n'est-il classé que dans les bas-fonds du « Top 100 » du Billboard. Mais Carl n'en continue pas moins à parcourir les États-Unis; avec son groupe (Clay Perkins-bassiste, Eddie Starr-guitariste rythmique et Tony Moore-batteur), il fait la tournée des clubs et des music-halls américains.

En mai 1964, Carl Perkins vient en Grande-Bretagne pour la première fois, participant à une tournée avec Chuck Berry. Il y obtient un succès énorme si bien qu'il est redemandé dans ce pays quelques mois plus tard. C'est là qu'il enregistre un 45 t simple avec la formation anglaise des Nashville Teens (« Lonely heart », « Big bad blues ») et qu'il fait deux « shows » pour l'émission « Ready, Steady, go ». Sa popularité traverse dès lors la Manche puisque, depuis, deux de ses albums 30 cm ont été édités chez nous (« Blue suede shoes » (London HA 2202) et « Whole lotta shakin' Carl Perkins » (CBS 52305), albums qui font la joie de tout pionnier du rock qui se respecte.

Lors d'une récente interview pour un magazine américain, Carl a dit qu'il croyait beaucoup au renouveau du rock'n'roll et du « country and western », que son groupe anglais favori était celui des Beatles, qu'il considérait toujours Jerry Lee Lewis et Elvis Presley comme les deux grands phénomènes du rock, mais que lui avait été très influencé à ses débuts par Joe Turner. Sachez enfin que Carl est très grand puisqu'il mesure 1 mètre 85 et qu'il est marié; sa femme s'appelle Valda et ils ont quatre enfants. Cet artiste, qui chauffe encore de nombreuses salles lors de ses tours de chant, demeure dans la vie courante un parfait gentleman sensible, modeste et très gentil avec ceux qui l'entourent. Ainsi est le compositeur de « Blue suede shoes », « Honey don't », « Match box », « Everybody's trying to be my baby », etc.

JACQUES BARSAMIAN



une chanson de graeme allwright

Etant donné le succès remporté par le 33 I de Graeme Allwright (Mercury N° 125509 MDL) et la qualité littéraire de ses compositions, nous avons pensé vous être agréables en vous présentant le texte d'un de ses meilleurs titres (soit dit en passant, bien des paroliers français pourraient prendre modèle sur le style de ce Néo-Zélandais !). « Johnny » met en scène un curieux type d'aventurier, qui s'est engagé dans une guerre sans réfléchir, et qui apprend à ses dépens que l'héroïsme sur le terrain n'a plus le même visage que sur le papier ! Il évoque un problème à la fois de tous les temps et d'actualité : « Tu es parti là-bas sans savoir pourquoi... »

J. V.

Tu es parti là-bas sans savoir pourquoi
Je n'crois pas que tu cherchais la gloire
Tu avais peut-être seulement du mal à jouer le jeu
Dans ta petite ville sans histoire
On t'a dit que là-bas la cause était juste
Et qu'il fallait vaincre à tout prix
Puis c'est facile de laisser les autres penser pour soi
Alors sans savoir pourquoi tu es parti

Mais c'est bientôt fini Johnny?
Vois-tu encore le soleil?
C'est bientôt fini Johnny
Sens-tu venir le sommeil?

Toi qui lisais les bandes dessinées
Et te voyais en surhomme vainqueur
Là-bas dans l'enfer des forêts vertes
Tu as appris à connaître la peur
Tu as appris à manier des armes nouvelles
A brûler les femmes et les enfants
Tu n'aimais pas ça mais on n'a pas le choix
Et la peur est un maître exigeant

Mais c'est bientôt fini Johnny
Vois-tu encore le soleil?
C'est bientôt fini Johnny
Sens-tu venir le sommeil?

Les soirs de chaleur dans le quartier réservé
Tu dégueulais toute ta bile
Tu creusais le vide du désespoir
Dans tes ébats virils
Mais souvent tu pensais à une après-midi
Où tu l'as vue dans un bistrot
C'était un peu pour elle que tu avais oublié la bande
Et les cuites du samedi soir

Mais c'est bientôt fini Johnny
Vois-tu encore le soleil?
C'est bientôt fini Johnny
Sens-tu venir le sommeil?

Entends-tu Johnny les avions s'en aller
Ils retournent maintenant à leurs bases
Ils ont tout lâché et leurs bombes sont tombées
Sur toi Johnny et tes camarades
Oui c'est comme ça absurde et cruel
Je crois que tu commences à comprendre
Mais c'est un peu tard, oui, un peu tard
La nuit commence à descendre
Maintenant c'est fini Johnny
Tes yeux se ferment déjà
Maintenant c'est fini Johnny
Dans cette terre meurtrie, tu dormiras.

(Texte reproduit avec l'aimable autorisation des Éditions Tutti).

STONE RELAX

- Êtes-vous dans la vie, Stone, à l'image de vos chansons?
- J'essaye, dans la mesure du possible.
- Vous moquez-vous vraiment de l'opinion des autres?
- Oh je n'ai pas dit exactement cela ; je fais attention à l'opinion des gens que j'aime bien : mon mari, mon directeur artistique Jean-Pierre Orfino, et puis tous les gens qui me conseillent.
- Je vous ai vue au concert d'Otis Redding. Est-ce que vous aimez ça?
- Beaucoup.
- Que préférez-vous dans le rock?
- J'aime bien les groupes anglais mais pas tous ; mes préférés sont les Beatles.

Mais ce que j'aime surtout, ce sont les Noirs américains comme James Brown, Redding, Pickett... ça, j'adore !

— Ce que vous faites est assez éloigné d'Otis Redding ou James Brown ; pour une femme, de toute façon, ce doit être difficile.

— Si je pouvais, ce serait mon rêve ! Mais pour une femme, ça n'est pas possible.

— Pensez-vous que la femme soit l'égale de l'homme ?

— Oui.

— Vous êtes pour la mode neutre ?

— Oui.

— Et vous n'avez pas peur que cela entraîne du côté masculin une certaine dévirilisation ?

— Ah ! je ne crois pas... Tout ça c'est extérieur seulement. Moi, c'est pas parce que je m'habille comme cela que ça entraîne une certaine masculinisation. C'est tout. Pour un garçon c'est pareil. Les qualités spécifiques de la femme et de l'homme restent.

— Quels sont les groupes anglais que vous n'aimez pas ?

— Je suis contre le fait que maintenant à la radio, n'importe quel groupe anglais passe sous prétexte que c'est un groupe anglais. Il y a des groupes qui ne sont pas mauvais mais qui ont de mauvais titres, et on les passe quand même...

— Et en France, à part Antoine et Dutronc, qui aimez-vous ?

— J'aime bien Polnareff aussi, et puis Eddy Mitchell qui reste un de mes préférés. Chez les filles, Françoise Hardy, mais surtout pour son personnage.

— Quelle est la qualité que vous préférez chez quelqu'un ?

— La franchise.

— Vous voyez-vous dans vingt ans toujours aussi anti-conformiste ?

— Oh, évidemment c'est dur de vieillir... Physiquement, bien sûr, j'aurai changé, mais je ne me vois pas changeant d'idées. Ma mère est restée très libre, très large d'esprit.

— Quand avez-vous commencé à vous intéresser à cette musique ?

— Justement, quand Johnny est entré dans le métier. J'ai été une de ses premières fans car, à l'époque, avec une

amie, nous nous désolions de ne pas voir un Français oser faire la même chose qu'Elvis Presley. Quand Johnny a fait « Souvenir, souvenir », on était emballées. Les Chaussettes Noires, c'était pareil, à ce moment-là, j'étais folle de tout ça !

— Vous supporteriez de devenir un jour moins populaire ?

— Vous savez, il arrivera bien un jour où j'arrêterai... Je ne vais pas continuer à chanter jusqu'à quarante ans.

(propos recueillis par PIERRE CRESSANT)



**les
plus vendues
aux
U.S.A.**

batteries PEARL
importation directe du japon.
maintenant disponibles en france
rapport prix/qualité inégalé.

batterie complète **1392F** (cymbales en sus)
garantie totale • crédit longue durée

en vous recommandant de la revue, documentation
complète et gratuite sur simple demande.

g. becker 54, rue des petites écuries, paris 10^e - tél. : 770.17.18
a. le meur 94, rue bernardin de st pierre. 76-le havre - tél. : 42.50.54

Dynacord



PRESENTE 4 NOUVELLES COLONNES SPECIALES CHANT

- S 25 — Enceinte à 3 haut-parleurs. Puissance maximum 25 Watts.
L 330 mm - H 870 mm - P 200 mm. Poids 12 kg. 550 F
- S 45 — Enceinte à 5 haut-parleurs. Puissance maximum 45 Watts.
L 400 mm - H 1020 mm - P 220 mm. Poids 18,5 kg. 785 F
- S 60 — Enceinte à 6 haut-parleurs. Puissance maximum 60 Watts.
L 450 mm - H 1170 mm - P 240 mm. Poids 26 kg. 1.015 F
- S 100 — Enceinte à 7 haut-parleurs. Puissance maximum 100 Watts.
L : 510 mm - H 1320 mm - P 260 mm. Poids 34,5 kg. 1.410 F
- S F — Dispositif d'inclinaison sur pieds. 160 F

Documentation gratuite chez l'importateur :
A.P. FRANCE S. A. R. L. - 28-30, avenue des Fleurs
LA MADELEINE - LILLE - Tél. 55.06.03

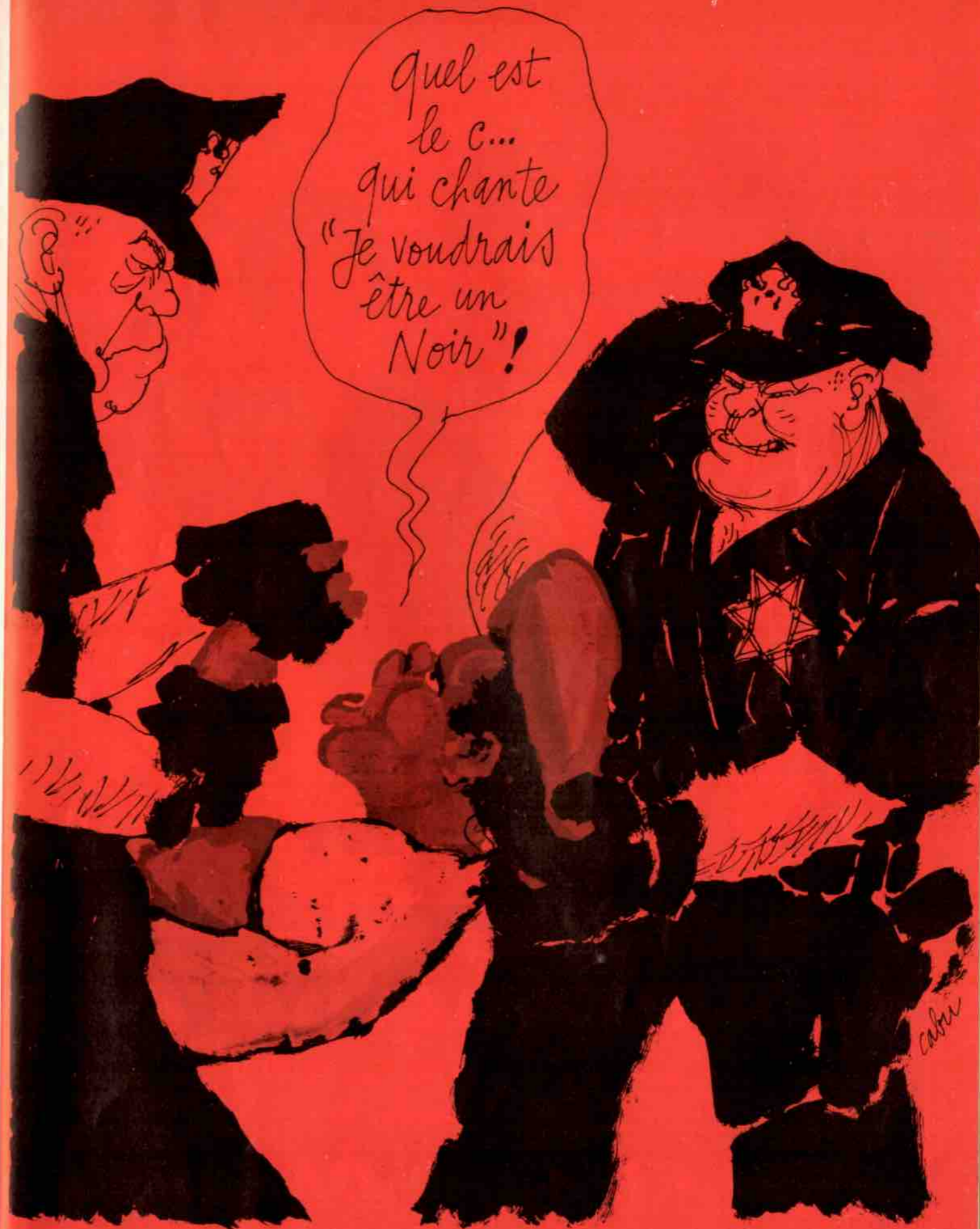
DISTRIBUTEURS POUR LE SUD :

TECMA

161, avenue des Chartreux
MARSEILLE - Tél. 64.03.61
10, rue d'Armagnac
TOULOUSE - Tél. 62.50.19

RADIOVISION

7, Cours de la Liberté
LYON 3 - Tél. 60.05.37



JEAN-CLAUDE decamp

AHHH !!! APRÈS TOUT
(pourquoi pleurer ?)

POURQUOI PAS ?

MISTER BRADY

C'ÉTAIT LA FÊTE

AHHH... APRÈS TOUT

EX 1529 M

festival

LES ÉDITIONS MUSICALES

CHARLES AZNAVOUR

sont heureuses de vous présenter

le premier disque de

JEAN-CLAUDE DECAMP

124, rue de la boétie, paris 8^e BAL 80 30

CLUBS ROCK & FOLK

LES CLUBS DE PARIS (rappel)

GOLF DROUOT. 2, rue Drouot. M^o Richelieu - Drouot. Ouvert tous les jours (sauf le mardi), à partir de 15 h. Les vendredis et samedis jusqu'à 2 h. Prix semaine : 4 F, week-end : 8 F. Animateur : Henri Leproux.

LA LOCOMOTIVE. Hall du cinéma Moulin-Rouge. M^o Blanche. Ouvert samedi et dimanche de 15 h à 19 h, samedi soir de 21 h à 5 h 30. Prix : 10 F. Animateur : Kiki Chauvières.

WEEK-END CLUB. Rue de la Gaîté. M^o Montparnasse. Ouvert samedi et dimanche de 15 h à 19 h, samedi soir de 21 h à l'aube. Prix : 10 F. Animateur : Alain Pillant.

BUS PALLADIUM. 6, rue Fontaine. M^o Pigalle. Ouvert tous les jours de 21 h à l'aube. Le dimanche à partir de 15 h. Prix : 10 F. Animatrice : Mme Collin.

POP'ARAMA. 105, rue du Temple. M^o Belleville. Ouvert samedi soir et dimanche après-midi. Prix : 7 F. Animateur : Simon Clifff.

LE RÉCIF. 6, rue Popincourt. Paris 11^e. M^o Voltaire. Vol. 61.59. Samedi soir à 22 h et dimanche à 14 h 30. Prix 7 F. Animateur : Michel Gold. Orchestre The Thunders.

LE CHALET SAINTE-GENEVIÈVE. 44, rue de la Montagne-Ste-Geneviève. Paris 5^e. Ouvert Jeudi, vendredi, samedi, dimanche, matinées 15 h (sauf vendredi) et soirées : 21 h. Prix d'entrée (consommation comprise) : 6 F en semaine, 9 F samedi et dimanche. Animateur : Daniel Robson. C'est l'ex-animateur du « Pied » qui vient d'ouvrir derrière le Panthéon cette discothèque très « IN ». Dans un décor rustique et une ambiance relax, de nombreuses vedettes y viennent pour se détendre et non pour se produire. C'est le

seul club de Paris où vous pouvez vous enorgueillir en sortant de ne pas risquer un alcootest positif.

TOUR CLUB. 8, rue de Tanger. Paris 19^e. M^o Stalingrad. Ouvert le vendredi de 21 h à 1 h du matin ; le samedi de 15 h à 19 h (5 F consommation comprise), de 21 h à l'aube (10 F consommation comprise) ; le dimanche de 15 h à 19 h (8 F consommation comprise). Le club est ouvert depuis le mois de septembre dernier, un orchestre différent passe chaque week-end. Ronnie Bird s'y est produit en décembre et les responsables du club comptent engager prochainement d'autres vedettes.

LES ROCKERS. 44, rue Pasquier. Paris 8^e. M^o Gare Saint-Lazare. Ouvert tous les jours en soirée (sauf dimanche et lundi) de 19 h à minuit, samedi 21 h à l'aube et en matinée les jeudis, samedis et dimanches de 14 h à 19 h. Prix d'entrée : 3 F en semaine consommation comprise. 5 F samedi et dimanche consommation comprise avec un supplément de 2 F pour les non-membres du club. Animateur : Jean-Claude Berthon. Les membres du club des rockers et leurs amis s'y réunissent depuis le 11 février. On peut y écouter sans interruption les dernières nouveautés rock anglaises et américaines et y apprendre ce qu'est la « psychedelic music ».

CLUB RADIO CAROLINE 9, avenue Hoche. Paris 8^e. Ouvert uniquement le jeudi après-midi de 15 h à 19 h. Prix d'entrée : 8 F consommation comprise. Animateur : Pierre Rocamora. Ouverture jeudi 2 mars. C'est le premier club de Paris à adopter la formule « radio-pirate » avec présentation par « disc-jockey ». Un orchestre différent s'y produit chaque semaine et vous

OFFRE EXCEPTIONNELLE UN DISQUE GRATUIT

A tous les lecteurs de ROCK & FOLK qui souscriront un abonnement d'un an, en remplissant ou en recopiant le bon ci-dessous, il sera offert un 45 t. de Graeme Allwright.

OFFRE VALABLE PENDANT TOUT LE MOIS DE MARS

BULLETIN D'ABONNEMENT

Je désire m'abonner à ROCK & FOLK à compter du n^o pour :

- six mois soit six numéros (1)
- un an soit douze numéros et recevoir le 45 t. gratuit de Graeme Allwright (1)

Nom :

Prénom :

Adresse :

Veillez m'envoyer le n^o spécial ÉTÉ 1966 - le n^o 1 - le n^o 2 - le n^o 3 - le n^o 4 (1). Je joins 2 F. 50 par exemplaire (3 F. pour l'Étranger).

Je verse la somme de :

aux Éditions du Kiosque, 14, rue Chaptal, Paris-9^e par chèque bancaire (1) par virement ou versement au compte chèque postal Paris 1964-22 (1)

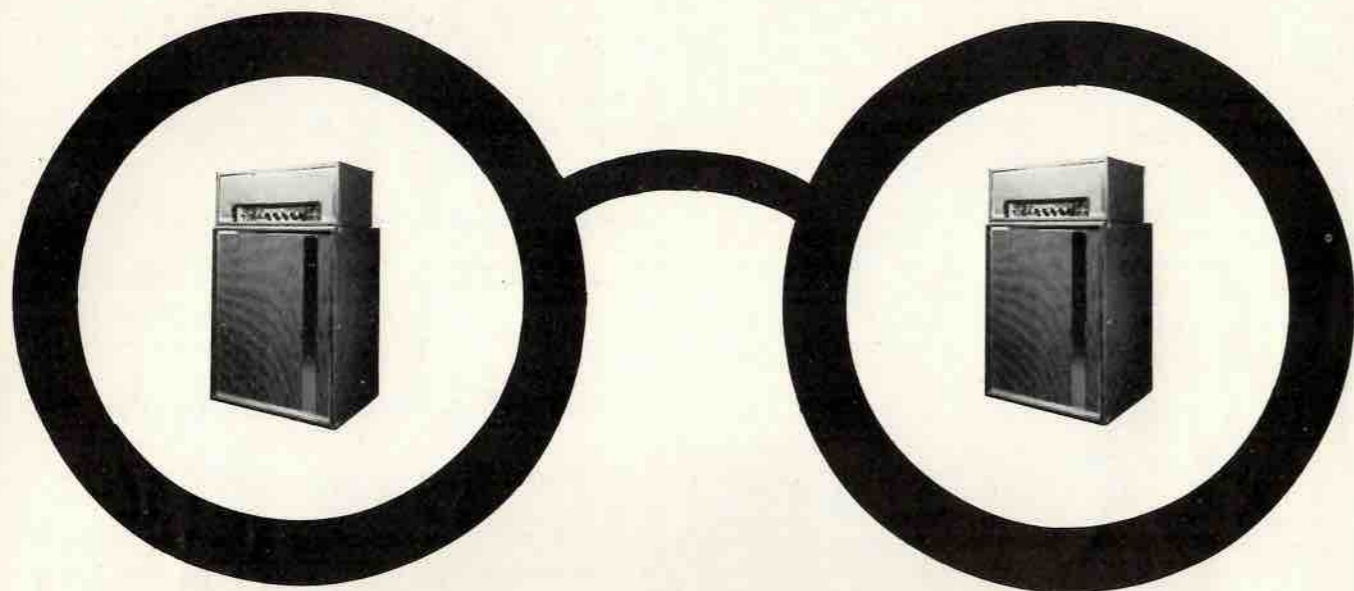
TARIF DES ABONNEMENTS

FRANCE	SUISSE
6 mois : 13 F.F.	6 mois : 16 F.S.
1 an : 25 F.F.	1 an : 30 F.S.
BELGIQUE	AUTRES PAYS
6 mois : 160 F.B.	6 mois : 18 F.F.
1 an : 300 F.B.	1 an : 35 F.F.

Je désire - ne désire pas (1) recevoir un spécimen gratuit de la revue JAZZ-HOT.

(1) Rayez les mentions inutiles.

PAS BESOIN DE LUNETTES...



POUR ENTENDRE COLLYNS

PARTICULARITÉS DE L'AMPLIFICATEUR " B 100 COLLYNS "

AUCUN FUSIBLE : DEUX DISJONCTEURS MAGNÉTO-THERMIQUES DE HAUTE-PRÉCISION SERVANT A LA MISE SOUS TENSION ET AU STANDBY. PLUS D'ENNUIS INTEMPESTIFS DEVANT VOTRE PUBLIC. **PUISSANCE 100 WATTS MODULÉS.** HAUT-PARLEUR DE 46 cm SPÉCIAL COLLYNS. **SONORITÉ OUTRE-MANCHE.** CORRECTEURS GRAVES, AIGUES " TRADE-MARK TONE ". DEUX CANAUX DONT UN " BOOST " SUPER-AIGU. **FINITION :** PEGA GRAND LUXE NOIR. PIÈCES MÉTALLIQUES CHROMÉES.

ENCORE UN NOUVEAU **GADGET** LUTHERIE MODERNE

LE " **DRUMKIT** "

LE « **DRUMKIT** » EST UNE BATTERIE EN PIÈCES DÉTACHÉES QUE VOUS MONTEREZ VOUS-MÊME A L'AIDE D'UNE NOTICE TRÈS SIMPLE, RÉALISANT AINSI UNE ÉCONOMIE IMPORTANTE ; VOUS PARTICIPEREZ A LA CONSTRUCTION DE VOTRE INSTRUMENT

ÉCRIVEZ-NOUS POUR RECEVOIR TARIFS ET DOCUMENTATIONS

SONORISATIONS à partir de 3000 F (100 W modulés, 2 Colonnes, 10 H. P.)

DYNACORD - BIG M - STEVENS - INTERNATIONAL INSTRUMENTS

MICROPHONES: SHURE-MB-DYNACORD-AKG-INSTALLATION DE DISCOTHÈQUES AVEC MATÉRIEL "HI-FI"

LA LUTHERIE MODERNE

14, rue de Douai - PARIS (9^e)

Tél. : 744-73-21

Métro : Pigalle

AUDITORIUM



Nous informons nos futurs correspondants que nous ne pouvons donner suite qu'aux demandes de documentation accompagnées de 5 timbres.

aurez souvent l'occasion d'y applaudir en attraction un célèbre groupe anglais.

BANLIEUE PARISIENNE

L'OMNI-BUS. 3, rue Saint-Denis. Colombes. Ouvert le vendredi de 21 h à 2 h. Samedi de 21 h à 4 h 30. Dimanche de 14 h à 17 h 30. Entrée : 5 F. Consommation : 5 F. Animateur : Roberto Seto.

TCHOO-TCHOO (jerkium chez Johnny Hallyday). Robinson Village. 106, rue de Malabry. Plessis Robinson. Ouvert tous les jours (sauf le mardi et le mercredi). Prix week-end : 10 F, semaine : 3 F. Animateur : Claude.

LE TUBE. 11, av. Jeanne-d'Arc. Aulnay-sous-Bois. Ouvert les samedis de 21 h à 2 h. Dimanches de 14 h 30 à 19 h 30. Prix d'entrée : 8 F. Animateur : John Woster.

PROVINCE

LE TRIDENT. 23, avenue des Fauvettes. Neuilly-Plaisance. Ouvert tous les dimanches de 14 h 30 à 20 h. Entrée : 8 F consommation comprise. Ouvert depuis le 23 octobre. Animateur Jean-Claude Passault. Chaque dimanche se produit un orchestre différent, la plupart du temps de très

grande classe. Une ambiance très sympathique y règne et, contrairement à beaucoup d'autres clubs, le public est très chaud et applaudit facilement. Sont déjà passés : Les Peetles, les Dauphins, Jimmy Cliff, les Shamrocks, Les Moody Blues, Jimmy James et les Vagabonds.

LE POISSON-CLUB. 3, route de Noailles. Cauvigny (Oise). (Nationale 1 jusqu'à Ste-Geneviève et première route à droite en direction de Mouy; Cauvigny est à 4 km). Ouvert tous les samedis de 21 h à l'aube et les dimanches de 15 h à 24 h. Entrée 8 F consommation comprise. Animateur : Christian Garcia. Un des plus beaux exemples de réussite d'un club. En effet, la ville la plus proche, Beauvais, est à 20 km et les clients font facilement 30 km et plus en auto-stop pour s'y rendre. La discothèque est composée des dernières nouveautés anglaises et américaines reçues souvent avant Europe N° 1. S'y sont déjà produits : Vigon et les Lemons, Alan Jack's group, les Travel Five, Les Shamrocks, Les Stormville Shakers, Jackie Edwards, Jimmy Cliff etc... Christian Garcia organise aussi des galas où il fait passer les vedettes qui, faute de place, ne peuvent se produire au Poisson-Club. Parmi celles-là : Vince Taylor, Ronnie Bird, Bill Haley, les Pretty Things, Michel Polnareff et le Spencer Davis Group. Robert ISMIR

PROGRAMME DES MUSICORAMAS D'EUROPE 1 A L'OLYMPIA :

Le 1^{er} Mars : Récital Donovan.
Le 21 Mars : Otis Redding, Percy Sledge, Booker T. and the MG's, Sam & Dave.
Le 11 Avril : Les Rolling Stones.
Le 18 Avril (au Châtelet) : Ray Charles.

PROGRAMME NORMAL DE L'OLYMPIA EN MARS

Du 2 au 15 Mars : Eddy Mitchell.
Du 16 Mars au 6 Avril : Johnny Hallyday et Sylvie Vartan.

A LA SALLE PLEYEL LE 8 AVRIL A 21 HEURES

Concert de sitar par Ravi Shankar trio

au **discobole**



GALERIE DES MARCHANDS - COUR DU HAVRE GARE S LAZARE PARIS 8^e - TEL. EUR. 41-43

LA LOCOMOTIVE

Moulin Rouge - Place Blanche - Paris-18^e

offre aux lecteurs de **Rock & Folk :**



UNE **ENTRÉE GRATUITE VALABLE EN MARS 67 A LA LOCOMOTIVE** un samedi en matinée sur présentation de ce Bon (16 à 21 ans)

PICADILLY - PARK ★ CLERMONT - FERRAND 146, Bd Etienne-Clémentel (Route de Riom)

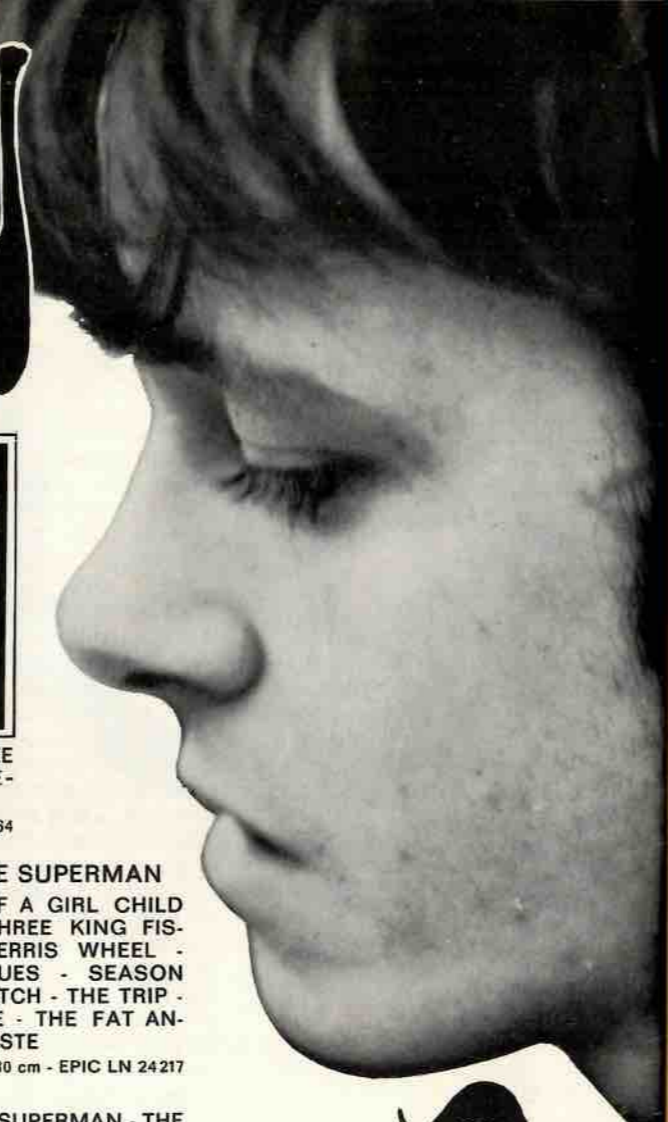
LE BATSOUND CLUB

offre aux lecteurs de **Rock & Folk :**



UNE **ENTRÉE GRATUITE VALABLE EN MARS 67 AU BATSOUND** un samedi ou un dimanche sur présentation de ce Bon

DOUWAN



MELLOW YELLOW
 WRITER IN THE SUN - SAND AND FOAM - THE OBSERVATION - BLEAK CITY WOMAN - HOUSE OF JANSCH - YOUNG GIRL BLUES - MUSEUM - HAMPSTEAD INCIDENT - SUNNY SOUTH KENSINGTON
 30 cm - EPIC BN 26239



EPISTLE TO DIPPY - THREE KING FISHERS - GUINEVERE - PREACHIN' LOVE
 45 t - EPIC 9064

SUNSHINE SUPERMAN
 LEGEND OF A GIRL CHILD LINDA - THREE KING FISHERS - FERRIS WHEEL - BERT'S BLUES - SEASON OF THE WITCH - THE TRIP - GUINEVERE - THE FAT ANGEL - CELESTE
 30 cm - EPIC LN 24217

SUNSHINE SUPERMAN - THE TRIP
 45 t GEMINI - EPIC 5-10045

MELLOW YELLOW - SUNNY SOUTH KENSINGTON
 45 t - GEMINI - EPIC 5-10098



et en
1967
 georgie
 fame
 sur



45 tours Gémini à paraître prochainement

Une sélection des disques du mois par
 Philippe Adler
 Jacques Barsamian
 Kurt Mohr
 Antoine Relda
 Jacques Vassal

want to hold your hand. ODEON LSO 107 (30 cm - 26,90 F)
 Une réédition importante pour ceux qui cherchent à compléter leur collection de Beatles. Sur les 16 titres (au lieu de 12 qui normalement composent un LP), il y en a 6 qui figurent déjà dans « Rubber soul », « Help » et « Revolver », actuellement disponibles. Même au cas où il vous procurerait quelques doublons, ce disque vaut largement l'acquisition. Même en admettant qu'il comporte quelques plages d'un intérêt moindre (je pense à « Bad boy » et « She loves you »), la seule présence de chefs-d'œuvre tels que « Michelle », « Paperback writer » ou « Day tripper » le rend indispensable. On a souvent loué les qualités musicales des compositions des Beatles; c'est aujourd'hui un fait reconnu et à vouloir le nier, on se rendrait ridicule. Par contre on n'a peut-être pas suffisamment souligné la beauté ou la pertinence de leurs paroles... et de leur interprétation. Paul McCartney, notamment, est un chanteur d'une grande sensibilité, dont la simplicité peut à première audition donner l'impression de fadeur. C'est que nous avons les oreilles tellement rabattues par des chanteurs et chanteuses qui cherchent à faire de l'épate! Depuis cinq ans les Beatles nous ont légué des trésors de musique et de poésie. Trop souvent les véritables artistes ne sont reconnus du grand public qu'à titre posthume. Réjouissons-nous dans le cas des Beatles qu'ils connaissent, eux, la pleine consécration de leur vivant.
 K. M.

LES BEATLES OLDIES BUT GOLDIES.
 She loves you. From me to you. We can work it out. Help. Michelle. Yesterday. I feel fine. Yellow submarine. Can't buy me love. Bad boy. Day tripper. A hard day's night. Ticket to ride. Paperback writer. Eleanor Rigby. I

ALVIN CASH
 Alvin's boo-ga-loo. Twine time. The Philly freeze. Let's do some good timing.
POLYDOR PEP 7014 (45 t EP - 9,90 F)
 (U.S. Mar-V-Lus)
 Je ne sais rien de précis sur Alvin Cash, si ce n'est qu'il enregistre à Chicago depuis 1964 sur la marque

Mar-V-Lus et que, fort de quelques « tubes », il a fait une tournée en Angleterre en janvier. Sa spécialité, c'est de lancer de nouvelles danses : en 1964 c'est « twine time » et le « bump ». En 1965 c'est le « barracuda » et le « penguin »; en 1966 c'est au tour du « Philly freeze » et du « boogaloo ». Cet hiver, à New York, le « boogaloo » avait déjà complètement évincé le « jerk ». Il se pourrait bien que 1967 devienne l'année « boogaloo » et « shingaling » : ce n'est pas moi qui m'en plaindrais, car ce sont des danses sur tempo moyen-lent qui swinguent terriblement. Ce disque est avant tout instrumental, avec saxos ténor, baryton, orgue, guitare, etc. Alvin Cash se contentant d'interjections vocales pour déclamer son bonheur et exhorter les danseurs. Ce n'est pas de la classe des meilleurs Jr. Walker ou King Curtis, mais il n'y a pas de quoi pleurer : ça va faire fureur dans les discothèques et les suburbs. C'est formidable que nous ayons les originaux et non de quelconques imitations plus ou moins « bidon ».
 K. M.

DAVE DEE, DOZY, BEAKY, MICK & TICH
 Save me. Shame. Hands off. All I want.
FONTANA 465.349 ME (45 t EP - 9,90 F)
 Un des groupes anglais les plus populaires dans son pays et dont la cote paraît actuellement monter chez nous. Sur scène, c'est la démenche. Sur disque, il nous propose toujours au moins un titre qui accroche (même s'il est un peu « folklorique »!), c'est le cas ici du « Save me » très dansant. « Hands off », quant à lui, aurait pu être enregistré par un pionnier du rock.
 J. B.

LE SPENCER DAVIS GROUP
 I'm a man. I can't get enough of it. Mean woman blues. Together til the end of day.
FONTANA 465.360 M (45 t EP - 9,90 F)

Le Spencer Davis group est l'une de ces formations qui trouvent toujours le truc qui fait le tube. Après « Keep on running », « Somebody help me », « When I come home » et « Gimme some lovin' », voici « I'm a man » qui n'a rien à voir avec le morceau de Bo Diddley, mais qui est une excellente composition de Stevie Winwood. Leur version personnelle de « Mean woman blues » est aussi au programme de cet EP. J. B.

LES EASYBEATS
Friday on my mind. Remember Sam. Pretty girl. Made my bed.
UNITED ARTISTS 36106 (45 t EP - 9,90 F)
 (Angleterre : United Artists)
 Les Easybeats sont cinq jeunes gens d'origine hollandaise et anglaise et dont les parents avaient émigré en Australie. C'est là-bas qu'ils se sont connus, qu'ils ont formé leur groupement... et qu'ils sont devenus les numéro 1. Trouvant leur continent trop à l'écart du grand tumulte musical, ils sont venus s'établir en Angleterre, l'année passée, et voici leur première œuvre britannique. « Friday on my mind » est formidable, tant du point de vue composition qu'interprétation. Développement harmonique très astucieux (peut-être même trop pour des oreilles peu fines), paroles qui « collent » très bien et qui expriment l'impatience de l'individu d'avoir à attendre jusqu'au vendredi soir pour revoir l'objet de ses désirs. Les autres titres sont bons mais ne retrouvent pas l'inspiration insensée de « Friday ».

Le style des Easybeats est — sans vouloir faire de l'imitation — dans la lignée des Beatles. Comme eux, ils sonnent « vrai » : ils chantent leur propre musique, leurs propres sujets de préoccupation. C'est à cela qu'il faut aboutir dans la chanson pour vraiment réussir.
 K. M.

NINO FERRER
 Je veux être noir. Si tu m'aimes encore. La bande à Ferrer. Le millionnaire.

Shake shake Ferrer. Mirza. C'est irréparable. Mme Robert. Pour oublier qu'on s'est aimé. Les cornichons. Oh! Hé! Hein! Bon!

RIVIERA 421.068 S (30 cm - 26,90 F)
OK Nino! Bon boulot! C'est un chouette LP qui balance d'un bout à l'autre et respire la bonne humeur. Nous avons déjà parlé ici même des trois premiers titres. Quant à « Mirza » et les deux derniers, plus besoin de les présenter. Pour les autres, je donnerai la préférence aux titres rapides sur lesquels chanteur et musi-

ciens semblent plus à l'aise. Ceci dit, « Le millionnaire » (adaptation d'un blues fameux « Nobody knows you when you're down and out ») est bien envoyé. Les photos recto et verso sont chouettes. Moi je les aurais inversées! Ph. A.

LES FOUR TOPS
Standing in the shadow of love. Since you've been gone. Helpless. Just as long as you need me. TAMLA-MOTOWN TMEF 537 (45 t EP - 10 F)
(U.S. Motown)
Le dernier gros tube des

Tops, digne successeur de « Reach out I'll be there », se trouve ici en compagnie de trois titres datant de 1965. C'est bien « Shadow of love » dont la conception est la plus avancée, « way out », pour utiliser l'expression consacrée. Malgré un titre qui pourrait faire redouter le pire, on est très loin de la sornette sentimentale. Rythme furibard, puis changement subit de climat quand Lee, accompagné par un tumba, crie : « Didn't I treat you right, Baby, did'nt I? » Et la danse continue de plus belle avec « Since you've been gone ».

Les deux autres titres sont moins originaux. Excellente photo sur la pochette, montrant dans l'ordre Abdul « Duke » Fakir, Lawrence Peyton, Renaldo Benson et le soliste Levi « Lee » Stubbs. K. M.

JIMI HENDRIX EXPERIENCE
Hey Joe. Stone free. 51st anniversary. Can you see me. BARCLAY 071111 (45 t EP - 9,73 F)
(Angleterre : Yameta)
Ce nouveau venu, Jimi Hendrix, chanteur, guitariste et compositeur est né à Seattle

(Washington) en 1945. Etabli en Angleterre depuis le mois d'octobre, il a formé son trio avec Noël Redding (guitare basse) et Mitch Mitchell (batterie). Bien qu'il soit noir américain, sa musique sort largement des cadres du R & B, du moins en ce qui concerne « Hey Joe », le morceau le plus original et celui qui l'a lancé. Musique envoûtante, très rythmée, qui par certains côtés rappelle John Lee Hooker, par d'autres plutôt les Who... Musique qui, dit-on, doit s'accompagner d'expériences « psychédéliques ». Moi, je veux bien. A part ça, comme je le disais, c'est pas mal du tout! K. M.

BUDDY HOLLY
THAT'LL BE THE DAY. You are my one desire. Blue days-black nights. Modern Don Juan. Rock around the ollie vee. Ting-a-ling. Girl on my mind. That'll be the day. Love me. I'm changing all those changes. Don't come back knocking. Midnight shift. DECCA 200.012 S (30 cm - 26,90 F)

Coïncidant avec l'anniversaire de sa mort, « Decca american series » vient de rééditer ce 33 t de Buddy Holly dont les titres ont été enregistrés en 1956 au début de sa carrière, et qui n'avait été publié sous cette forme aux Etats-Unis qu'en 1958. C'est un document (tout comme le 33 t de Presley dont nous avons parlé dans notre premier numéro), nécessaire à tous les collectionneurs d'albums des pionniers du rock. L'enregistrement (avec, entre autres, la version originale de « That'll be the day ») paraît peut-être un peu vieillot, imparfait même à certains; mais c'est le charme de ce disque de nous transporter dix ans en arrière. J. B.

LES LOVIN' SPOONFUL
HUMS OF THE LOVIN' SPOOFUL. Lovin' you. Bes' friends. Voodoo in my basement. Darlin' companion. Henry Thomas. Full measure. Rain on the roof. Coconut

groove. Nashville cats. Four eyes. Summer in the city. KAMA SUTRA 719 102 (30 cm - 19,95 F)
Nashville cats. Coconut groove. Four eyes. Voodoo in my basement. KAMA SUTRA 617 106 (45 t EP - 9,90 F)
Un 30 cm et un super 45 t de ce formidable groupe américain. Leur dernier succès « Nashville cats » figure

sur les deux. D'ailleurs les quatre titres du super sont extraits du 30 cm; alors si vous ne possédiez pas encore « Summer in the city » et « Rain on the roof », si vous aimez la bonne musique moderne américaine, courez acheter « Hums of the Lovin' Spoonful ». Vous ne le regretterez pas. J. B.

LES MONKEES
MORE OF THE MON-

KEES. She. When love comes knockin'. Mary, Mary. Hold on girl. Your auntie Grizelda. Steppin' stone. Look out. The kind of girl I could love. The day you fall in love. Sometime in the morning. Laugh. I'm a believer. RCA VICTOR 740.950 (30 cm - 19,95 F)

Je trouve la sortie française de ce second 33 t des Monkees un peu hâtive.

ANTOINE

Je reprends la route demain. Juste quelques flocons qui tombent. Arrêtez de me parler de faire l'amour. Retour à Andersen. C'est un mal, l'amour existe. Je l'appelle Cannelle. Le sexe de Dieu. Moi, je veux faire la guerre. Mon prince et ma princesse. Amour passé. Chanson pour l'Auvergnat. **VOGUE CLD 707-30 (30 cm - 26,90 F)**

« Antoine est sans doute le plus grand artiste que nous ayons eu sous contrat depuis bien longtemps! » C'est en ces termes que Léon Cabat, Président Directeur Général des Disques Vogue, m'a parlé d'Antoine, voici quelques semaines au MIDEM. Je n'avais point encore entendu le présent album et j'avoue que l'enthousiasme de Léon Cabat m'avait quelque peu surpris. Disque en main, je suis bien forcé de faire mon « mea culpa » : Antoine, c'est sérieux. Très sérieux même. Nous sommes aujourd'hui bien loin des « Élucubrations » et de cet aspect « canular du pauvre » des débuts. C'est un bond en avant sur toute la ligne. D'abord, Antoine s'est coupé les cheveux. Vous me direz que cela n'a pas grand-chose à voir avec l'art de la chanson. C'est

encore à prouver. En coupant son épouvantable toison, Antoine s'est débarrassé du masque dont, plus ou moins consciemment, il s'était affublé. Ensuite, il a pondé pour cet album quelques très belles chansons. Je n'irai pas jusqu'à dire qu'elles sont irréprochables mais que de progrès par rapport aux précédentes! Il se passe vraiment quelque chose quand on les écoute. Les images succèdent aux images et les idées aux idées. Sur le plan musical, Antoine tourne le dos au rock de ses débuts pour adopter un style beaucoup plus « bluesy ». « Je reprends la route demain », par exemple, est un bon vieux blues en si bémol dans la meilleure tradition des Lightnin' Hopkins ou Sonny Terry. Il en est de même pour la plupart des autres chansons.

Les orchestrations sont beaucoup plus soignées et la présence de quelques-uns de nos meilleurs musiciens de studio se fait agréablement sentir. Là aussi, les idées fourmillent, qu'il s'agisse du carillonneur de « Juste quelques flocons qui tombent » ou du sitariste de « Le sexe de Dieu ». Deux petits reproches toutefois. « La chanson pour l'Auvergnat » est à

Brassens; qu'on la lui laisse. Et qu'on foute un peu la paix à l'ombre de Kennedy. De « Le sexe de Dieu » à « Cheveux longs, idées courtes » en passant par « Bonsoir John-John », les chanteurs français mettent beaucoup Kennedy à contribution. Il n'en demandait certainement pas tant, le pauvre.

Ceci étant, je ne peux que vous recommander avec enthousiasme cet album d'Antoine. D'autant plus qu'il va avoir besoin de nous tous. En se débarrassant de sa perruque et de son personnage, Antoine repart à zéro. Et beaucoup de gens ne lui pardonneront pas de ne plus être le bouffon de l'Olymp...ya! Ph. ADLER

ANTOINE
Adieu cheveux longs et chemises à fleurs.



(J.-P. Leloir)

THE CREAM

N.S.U. Sleepy time time. Dreaming. Sweet wine. Spoonful. Cat's squirrel. Four until late. Rollin' and tumblin'. I'm so glad. Toad. POLYDOR 617118 (30 cm - 19,95 F)
(Angleterre : Reaction)
Chaque fois qu'on parcourt la presse anglaise, on lit sur les Cream par-ci, sur Eric Clapton par-là : « la réunion des trois géants », « Clapton le solitaire »; on ne peut éviter un certain malaise, une certaine inquiétude en recevant enfin LE disque. Je connaissais déjà Clapton : il est effectivement très capable; son admiration pour les grands bluesmen est bien connue et ses interviews laissent entrevoir un esprit nullement borné. Pochette assez démente, représentant les trois titans, lunettes au front et caméra en bandoulière, surgissant du néant, éclairés de rouge. S'agit-il de spéléologues, de motocyclistes ou de trappeurs? Ou tout simplement de grands gamins jouant à cache-cache?

Mais trêve de mise en scène. Le disque prouve qu'il y en avait de trop. Trop de déclarations, trop de promesses. Moi, à leur place, j'aurais été malade si j'avais eu à produire un disque après toute cette publicité tapageuse. En vérité, s'il n'est pas la merveille qu'on était en droit d'espérer, il contient néanmoins de

fort bonnes plages : ce sont celles signées par le bassiste, Jack Bruce : « N.S.U. », « Dreaming » et « Sweet wine ». C'est de la musique doucement démente (va pour « psychédélique », si vous le voulez!), toute en demi-teintes et assez envoûtante. De la « freak out music », pour employer un langage « hip » (hein, qu'est-ce que je vous disais!)... Quand aux morceaux signés Willie Dixon, Robert Johnson, Skip James et Muddy Waters (que de grands noms du blues!), je crains de leur préférer mille fois les versions originales. Lorsqu'en 1951 Muddy Waters enregistrait « Rollin' and tumblin' » et qu'en 1960 Howlin' Wolf gravait « Spoonful », les producteurs s'ex-cusaient en ricanant :

« Oh, il y a toujours une clientèle de Noirs illettrés, dans le Sud, qui achète ce genre de musique ». Aujourd'hui, quand trois jeunes anglais à la mode essayent — un peu maladroitement — de faire la même chose, crac, c'est dans le vent! En fin de compte je souhaite tout le succès du monde aux Cream; c'est sympathique de voir trois dingues se réunir, décidés à arriver tout seuls. Mais qu'ils puisent de préférence leur inspiration dans leur propre subconscient, plutôt que chez les Noirs. Ils sonneront plus vrai et tout le monde y gagnera. KURT MOHR P.S. Philippe Rault disait vrai, le mois dernier : plus on les écoute, ces Crèmes, plus on est accroché. Me voilà donc « hooked »!

ERIC CLAPTON
Trop de promesses ?



(X)

Bien entendu, les Monkees sont en ce moment numéro un en Angleterre et aux États-Unis, que ce soit dans les listes des best-sellers 45 t ou 33 t; mais je pense que leur feuilleton télévisé y est pour beaucoup car, à part « Last train to Clarks-ville » et « I'm a believer » (que termine la face 2), je trouve personnellement que leurs mélodies sont loin d'accrocher comme celles des Beatles. Néanmoins, je répéterai ce que j'ai dit à propos de leur premier album : les harmonies vocales sont agréables à écouter. J. B.

ELVIS PRESLEY
CALIFORNIA HOLIDAY. Stop, look and listen. Adam and Evil. All that I am. Never say yes. Am I ready. Beach shack. Spinout. Smorgasbord. I'll be back. Tomorrow is a long time. Down in the alley. I'll remember you. **RCA VICTOR 430.722 (30 cm - 19,95 F)**

Si le grand Elvis m'a souvent déçu ces dernières années par certains de ses disques et de ses films, par le fait qu'il n'est jamais venu chanter en Europe, je lui pardonne beaucoup de choses en écoutant ce disque. Neuf chansons sont tirées de son film « California holiday »; comme d'habitude, il interprète de très jolis slows tels que « Am I ready » et « All that I am », mais aussi de très bons rocks qui rappellent l'époque de « King Creole » : « Stop, look and listen », « Spinout » et « I'll be back » pour citer les meilleurs. Parmi les trois plages supplémentaires, Elvis nous propose « Tomorrow is a long time », une chanson de Bob Dylan et « Down in the alley », très bluesy. J. B.

LITTLE RICHARD
COMING HOME. Just a closer walk with thee God is real. I'm trampin'. Every time I feel the spirit. Coming home. Search me lord. I want Jesus to walk with me. Milky white way. Need him. Does Jesus care. Jesus walked this lonesome valley. Precious Lord.

CORAL 202.001 (30 cm - 26,90 F)
Réédition d'un album 30 cm enregistré par Richard à l'époque où il avait abandonné le rock'n'roll pour chanter et jouer à l'orgue du gospel : en 1963, pour être précis. Ce n'est donc pas du rock, mais la voix de Richard reste la même, et l'ambiance, quoique différente, demeure très chaude. Ses interprétations des classiques du negro spiritual devraient plaire aussi bien à ses fans qu'aux amateurs de gospel. Fait à souligner : les paroles de ces chansons sont reproduites au verso de la pochette du disque. J. B.

PETE SEEGER
WESTERN STORY, FRONTIER BALLADS
Fare you well, Polly. No Irish need apply. Johnny Gray. Greer county bachelor. Cowboy Yodel. The trail to Mexico. Wake up, Jacob. Cumberland gap. Erie canal. Blow the man down. Ox driver's song. Texian Boys. Sioux Indians. Groundhog. Blue mountain lake. Paddy works on the railway. Young man who would'nt hoe corn. Joe Clark. My sweetheart is the mule in the mine. Holler. Arkansas traveler. When I was single. Wondrous love. Whiskey, rye whiskey. **CHANT DU MONDE**
FOLKWAYS FWX-M 55003 (30 cm - 26,90 F)

La série « Folkways » est bien connue pour ses disques toujours très bien présentés et qui nous ont déjà proposé entre autres Woody Guthrie, Pete Seeger et Cisco Houston. Ce 33 t ne faillit pas à la tradition et c'est à un copieux programme (24 titres !) d'histoire américaine que nous confie cette fois ce cher Pete. La couverture du disque est un véritable dépliant avec le texte complet et la traduction de toutes les chansons, plus d'intelligents commentaires et au dos, une carte des États-Unis retraçant les grandes lignes de la formation de ce pays, de Christophe Colomb à la guerre

de Sécession ! De l'histoire en musique en somme, et un intéressant document pour comprendre les racines du folklore des États-Unis. Et, entre nous, une fois de plus Pete fait un sacré prof d'histoire ! J. V.

PERCY SLEDGE
Love me tender. Try a little tenderness.
ATLANTIC 650039 (45 t simple - 6,50 F)
(U.S. Atlantic)
Percy Sledge, à la voix pure et angélique, interprète ici deux très jolies chansons. C'est ma foi très « gnan-gnan », très « commercial », mais c'est aussi sans vulgarité et fera le bonheur des nombreux fans que Percy a conquis en si peu de temps. Il est intéressant de comparer la version de « Tenderness » de Percy Sledge à celle d'Otis Redding également publiée ce mois-ci. On peut très bien acheter les deux, car elles sont de conceptions totalement différentes. Alors que Percy adhère strictement au rythme et à la mélodie (la composition date de plus de vingt ans), Otis reprend le thème de fond en comble et en crée un chef-d'œuvre. Il est en cela un chanteur « jazz » et s'adresse davantage aux connaisseurs. Otis dégage beaucoup plus d'émotion, mais j'adore le timbre de voix de Percy et de ses chœurs. Les deux versions sont valables. K. M.

SULLIVAN
Je chante pour moi. Dans mon cœur une rose. Est-il besoin d'être méchant. Je n'ai pas tout perdu. Je dirai aux filles. Je reviens au pays. Les palais de l'Orient. Le tournoi. Sans un sou dans le vent. Dis-moi pourquoi la nuit. Haschisch-faction.
VOGUE CLD 708-30 (30 cm - 26,90 F)
Le dernier poulain de Christian Fechner que nous vous avons présenté, le mois dernier, dans R & F en avant-première. Auteur-compositeur, Sullivan a incontestablement son mot à dire mais sa personnalité ne me semble pas encore

bien dégagée. On sent l'influence d'Antoine, Dutronc-Lanzmann, Lennon-McCartney, Ravi Shankar et quelques autres. Il faudra encore un peu attendre avant de savoir si Sullivan justifie tous les espoirs placés en lui. A. R.

JOE TEX
Papa was too. The truest woman in the world. I've got to do a little bit better. What in the world.
ATLANTIC 750018 (45 t EP - 9,73 F)
(U.S. Dial)
Ceux qui auraient déjà les deux derniers titres en 45 t simple, peuvent se procurer les deux premiers sur l'Atlantic 650042. « Papa » démarre avec le piano sur un rythme très Nouvelle-Orléans, mais Joe Tex nous ramène vite à une ambiance James Brown. C'est là son dernier, et l'un de ses meilleurs disques. Paroles marrantes : « Papa était une cloche, mais il était aussi Don Juan; alors pourquoi pas moi? ». « The truest woman », un slow au « Nashville Sound », vous rappellera également soit James Brown, soit un prêcheur gospel. Attention, Joe Tex n'est pas un imitateur de James Brown, il s'agit-là d'un style fort répandu chez les Noirs et il se trouve que Joe et James ont des timbres de voix semblables. Le verso a été chroniqué précédemment. K. M.

LES WHO
Happy Jack. Whiskey man. Boris the spider. I've been away.
POLYDOR 27.799 M (45 t EP - 9,90 F)
Encore un nouveau succès pour les Who avec « Happy Jack ». Ils semblent de plus en plus attirés par le style Beach Boys-Beatles, donnant beaucoup plus d'importance dans ce super aux harmonies vocales qu'à leur célèbre larsen. Ce qu'ils font reste toujours très dansant et c'est très important. Enfin, les quatre titres sont des compositions à eux : deux de John Entwistle, une de Roger Daltrey et une de Pete Townshend. J. B.

la famille atlantic

Après Tamla-Motown, voici Atlantic passé en revue par Kurt Mohr. Cette firme, un autre bastion américain de la musique rythmée, est distribuée en France par Barclay Riviera. Sous le titre de tournée Stax (une sous-marque), plusieurs de ses artistes vont parcourir l'Europe ce mois-ci.

Nous avons consacré, dans notre numéro de janvier, un article au groupe Tamla-Motown, dont les productions occupent les premières places du hit-parade et dont le « sound » a influencé toute la musique de variétés. S'il est une autre firme qu'on puisse à l'heure actuelle lui comparer par la nature, la qualité et la quantité de ses productions, c'est bien Atlantic Record Corporation. Mais déjà l'analogie s'arrête. On peut parler d'un « Motown Sound », issu d'une même équipe de producteurs-compositeurs, produit à Detroit sous la supervision de Berry Gordy. L'équivalent n'existe pas pour Atlantic, une firme plus ancienne, qui groupe des marques indépendantes situées aux quatre coins des États-Unis et ayant souvent leurs propres studios et producteurs.

Durant la dernière guerre mondiale, un fervent collectionneur de jazz et de blues fait beaucoup parler de lui. Il se passionne pour la recherche discographique et collabore à plusieurs petites revues spécialisées américaines. Comme il est de famille aisée, il n'hésite pas à voyager d'une côte à l'autre du continent s'il s'agit de découvrir des musiciens intéressants. C'est le fils de l'Ambassadeur de Turquie à Washington; son nom est Nesuhi Ertegün. Mais ses activités littéraires seront de courte durée. En 1947, avec son frère Ahmet, il fonde à New York la marque Atlantic. On est encore à l'âge du 78 tours et toute musique qui swingue est appelée jazz : pas question de « rock », de « pop », de « middle » ou de « free ». Le catalogue débute au numéro 851 avec un disque d'Eddie Safranski, il est aujourd'hui parvenu à 2383

(le dernier Percy Sledge). Je serais tenté ici de me laisser aller à citer les divers artistes au fur et à mesure de leur apparition. La lecture en serait passionnante et instructive pour quiconque s'y connaît un peu en jazz, blues ou rock, mais on n'en finirait pas, tellement la liste serait impressionnante. Je voudrais néanmoins, puisque nous en sommes encore à 1947 — année où bon nombre des lecteurs de Rock & Folk n'étaient pas encore nés — faire remarquer que ce catalogue comprenait déjà beaucoup de disques qui répondraient parfaitement à ce qu'il est aujourd'hui convenu d'appeler du rock. Les groupements de Tiny Grimes (avec Red Prysock), de Joe Morris (avec Johnny Griffin : oui, celui-là même qui joue souvent au Blue Note ou au Jazzland), de Frank Culley ou de Willis Jackson, tous jouent déjà cette musique chauffante avec saxo ténor hurleur qui prendra bientôt le nom de rock'n'roll. En 1949, ce sera l'apparition de Ruth Brown; en 1952 et 53, celle de Ray Charles et de Lavern Baker. Tous gueulent déjà le plus joyeusement du monde — et avec talent ! Si j'insiste un peu sur ces noms, c'est uniquement pour expliquer que je n'ai jamais très bien compris pourquoi on faisait tant de cas de chanteurs tels que Elvis, Buddy Holly, Gene Vincent, venus bien après. Pour mériter le nom de pionniers, il eût fallu qu'ils aient créé un nouveau style, non? A ce moment-là, ne seraient-ce pas plutôt les Joe Turner, Eddie Vinson et Wynonie Harris qui mériteraient ce titre?

En 1955, quand le terme de « rock'n'roll » fera fortune, Atlantic n'aura qu'à rééditer en microsillons quelques-uns de ses enregistrements

MARIE LAFORÊT

Manchester et Liverpool. Prenons le temps. Pourquoi ces nuages. Je voudrais tant que tu comprennes. La voix du silence. Aux marches du palais. Marie douceur - Marie colère. Je t'attends. L'orage. Toi qui dors. La moisson. Siffle, siffle ma fille.

FESTIVAL FLD 380 (30 cm - 26,90 F)
Séduisante sélection de chansons déjà consacrées et d'originaux. La pochette est ravissante comme il en a d'ailleurs toujours été pour les albums de Marie. Quatre adaptations et huit chansons françaises; bonne proportion donc. Il y a bien sûr, sur cet album, « Marie douceur-Marie colère », l'adaptation du « Paint it back » des Stones. J'avoue n'avoir jamais beaucoup apprécié la version française qui fut néanmoins un grand succès populaire. Tous les autres titres sont beaucoup plus dans la couleur Laforêt. « Je voudrais tant que tu comprennes » est une ravissante ballade

dont la musique est signée Francis Lai, « Monsieur - Un - Homme - Et - Une - Femme ». Le père Francis a incontestablement réussi à trouver un « sound » bien à lui. « Toi qui dors » est une très jolie adaptation de « The ballad of the carpenter »; décidément les charpentiers sont à la mode en ce moment. Les autres titres mériteraient aussi d'être cités; vous les connaissez déjà certainement par la radio. Le seul reproche que l'on puisse finalement adresser à cet album réside en une certaine uniformité de couleur sonore; la voix de Marie n'aurait rien perdu à être plus richement habillée. L'absence d'une section de cuivres ou d'une section de bois se fait parfois sentir. Il n'en reste pas moins qu'il s'agit là d'un excellent album, que Madame Laforêt a une bien jolie voix et que nous serions bien contents de la voir un jour monter sur scène pour défendre son répertoire. ANTOINE RELDA

MARIE LAFORÊT
Une bien jolie voix.





Don Covay.



Percy Sledge.



Ben E. King.



Joe Tex.

OTIS REDDING

DAY TRIPPER-Day tripper. Tennessee waltz. I'm sick y'all, Sweet Lorraine. Try a little tenderness. Fa fa fa fa. She put the hurt on me. You're still my baby. Ton of joy. Hawg for you. My lover's prayer. Love have mercy. STAX 3001 (30 cm - 19,95 F) (U.S. Volt)

Ce recueil est sensiblement de la même qualité que le premier album d'Otis publié en France (Atco 3002), c'est-à-dire qu'à part deux ou trois plages faiblardes, le reste est de haute qualité. Les enregistrements datent de 1966 et ont tous été effectués, sauf erreur, à Memphis.

Le style saccadé et plaintif d'Otis n'est pas pour tous les goûts. Comparé par exemple au « Tamla-Motown Sound », c'est une musique totalement différente et pourtant toutes les deux présentent un aspect typique de la musique des Noirs. Qu'on ne vienne surtout pas nous dire après cela que « le rhythm'n'blues, c'est toujours la même chose ! » Quelle affreuse hérésie ! Autant confondre Brel avec Tino Rossi.

Pour moi, la plage choc du recueil est « Try a little tenderness ». Un monument. D'abord sans rythme, tout en douceur ; puis ça s'impatiente, le batteur marque le temps tel une pendule ; enfin ça grimpe et ça explose.

Du très grand Redding. « You're still my baby » et « My lover's prayer » sont de la même veine. J'aime beaucoup aussi « Ton of joy », sobre mais original. Quant à « Hawg for you », c'est l'un des rares blues traditionnels enregistrés par Otis. Il n'y est accompagné que par la section rythmique, sur un de ces tempos paresseux chers à Jimmy Reed. Si vous voulez accrocher un puriste du blues, c'est avec cette plage que vous aurez le plus de chance. Belle quadrichromie d'Otis au recto de la pochette. Quant à la photo du verso, elle montre Otis entouré de quatre de ses musiciens (qui l'accompagnaient à Paris) : le bassiste Lee Royal Hadley, les saxoténors Bob Holloway (le barbu) et Charles Fairley, le saxo-baryton Leroy Flemming. KURT MOHR

OTIS REDDING
ça grimpe et ça explose.



(J.-P. Leloir).

les plus « fumants » pour mettre sur le marché le meilleur recueil du genre : « Rock'n'roll forever » (publié en France par Versailles). Vers la même époque, Atlantic lance sa sous-marque Atco, réservée en principe à des interprétations plus commerciales. Près de 500 simples y sont parus à ce jour. A côté de quelques artistes swingants tels que les Coasters, Ben E. King et King Curtis, on y trouve surtout des Acker Bilk, Jorgen Ingman, Sonny & Cher, Nino Tempo & April Stevens. C'est moins palpitant à mon avis, musicalement parlant, mais sur le plan des recettes, ça se défend ! Depuis la scission du jazz et de la musique de danse, Atlantic a en outre créé une série spéciale (5000) réservée au jazz extrait des 30 cm, dont elle possède un important catalogue. Et voilà fait, très succinctement, le tour de la maison Atlantic proprement dite. Mais nous parlons d'une famille... Il y a quelques années en effet, Atlantic a assumé la fabrication et la distribution à l'échelle nationale et internationale de plusieurs marques de disques indépendantes. Il n'est pas commode pour une petite compagnie demeurant à Muscle Shoals, Alabama (c'est le cas de « Fame »), de placer ses productions chez tous les disquaires des États-Unis et de s'assurer une représentation dans les pays européens. Atlantic a résolu ce problème et c'est ainsi que nous trouvons aujourd'hui en France, distribué par Barclay, des disques en

provenance d'une quarantaine de marques différentes (sous les étiquettes Atlantic, Atco et Stax). La liste que nous donnons n'est pas complète ; certaines marques ont cessé leur production, d'autres ont pu nous échapper. En regard de chaque marque, nous donnons un artiste représentatif. Les discographes seront intéressés par le fait que toutes ces marques utilisent le même système de numérotation pour les matrices (chaque titre enregistré reçoit un numéro). Ainsi DL-11153 et 11154 se réfèrent à deux titres de Joe Tex (Dial), A-11155 et 11156 sont de Patti Labelle (Atlantic), VLT-11157 et 11158 sont des Charmels (Volt), STX-11159 et 11160 sont de Mable John (Stax) et ainsi de suite. Il est bien évident qu'avec une telle diversité de marques, on ne peut parler de « sound » Atlantic. Il y a pourtant dans cette vaste famille une équipe de production particulièrement marquante : c'est celle de Stax et Volt, domiciliée à Memphis, Tennessee. Dirigée par Jim Stewart et Estelle Axton, Stax démarra sérieusement avec les groupes instrumentaux des Mar-Keys (1961) et de Booker T. (1962), comprenant le fameux guitariste et arrangeur Steve Cropper. Il n'est pas exagéré de dire que c'est Steve qui est le principal responsable du « Memphis sound ». On le reconnaît aisément, non seulement dans les disques Stax et Volt, mais aussi chez certains artistes Atlantic venus spécialement à Memphis pour enregistrer, comme

Wilson Pickett, Don Covay ou Joe Tex.

En dehors du groupe Stax-Volt, il faut citer Dial (à Nashville, dirigé par Buddy Killen) et Fame (à Muscle Shoals, Alabama, dirigé par Rick Hall). Depuis peu, Quinn Ivy et Marlin Greene à Sheffield, Alabama, ont également démarré de façon impressionnante avec Percy Sledge. Nous sommes loin d'avoir fait le tour de la question, car il faudrait notamment parler en détail de la production new-yorkaise, supervisée par Jerry Wechsler, mais il y aurait de quoi faire un bouquin entier... Ce qui est intéressant à retenir, c'est que ces marques, loin de se faire de la concurrence, mettent souvent leurs studios et leurs musiciens à la disposition de leurs confrères. Ainsi un artiste Atlantic peut, au gré de ses déplacements, enregistrer tel titre, soit chez Stax à Memphis, soit chez Dial à Nashville, soit chez Fame à Muscle Shoals. Il obtient ainsi des accompagnements plus variés.

Espérons que la prochaine tournée européenne des artistes Stax rencontrera un plein succès et qu'elle incitera la firme Atlantic à nous envoyer d'autres vedettes. Espérons surtout que les amateurs s'abstiendront de manifester bruyamment dès qu'un artiste tentera d'interpréter un morceau sur tempo lent. C'est le plus sûr moyen de scier un artiste, de saboter un spectacle. Les programmes sont généralement préétablis, en alternant les morceaux, de façon à créer le maximum d'effet. Des huées intempestives ne peuvent produire qu'un résultat : celui de compromettre irrémédiablement toute la suite du spectacle. Alors, héin, munissez-vous de pistolets à silencieux pour abattre les incorrigibles ! K. M.

LES MARQUES DU GROUPE ATLANTIC

Marque principale : ATLANTIC (depuis 1947)
Sous-marques : CAT (1954-55)
ATCO (depuis 1956)

TWISTIME (1962)
Marques indépendantes : ALLERT
— Vick & John

ARA
— Travis Wammack
BEE
— Duke Jenkins

BRAHMA
— Road's End
BRIGHT STAR
— Junior Wells

LES ROLLING STONES

GOT LIVE IF YOU WANT IT. Under my thumb. Get off my cloud. Lady Jane. Not fade away. I've been loving you too long. Fortune teller. The last time. 19th nervous breakdown. Time is on my side. I'm alright. Have you seen your mother baby, standing in the shadow. Satisfaction.

DECCA 258.027 (30 cm - 26,90 F)

Un spectacle en direct des Rolling Stones, c'est toujours quelque chose d'assez fantastique, parce que musicalement et visuellement Mick, Keith, Brian, Bill et Charlie ont conservé toute la hargne, l'agressivité et l'enthousiasme de leurs débuts, à l'époque où ils faisaient tous les dimanches salle comble au Crawdaddy de Richmond, au temps où ils débarquaient inconnus à Paris et déclenchaient une véritable émeute à l'Olympia. Vous qui y étiez, vous souvenez-vous du 25 septembre 1964 ?

Les Rolling Stones en scène, c'est avant tout Mick Jagger effectuant son fameux « Jagger jive », saisissant le micro, l'élevant à bout de bras, chantant le dos à la foule, la tête entre les jambes, dansant le long de la rampe, les maracas à la main dans « Not fade away » ; c'est aussi Bill Wyman, un léger « spot » de lumière sur le visage, l'air plus cadavérique que jamais, le manche de sa basse contre l'épaule, ne bougeant pas d'un poil ; c'est encore Brian Jones, les favoris abondants, bien campé sur ses jambes, la guitare pendante ou encore installé devant son orgue Hammond.

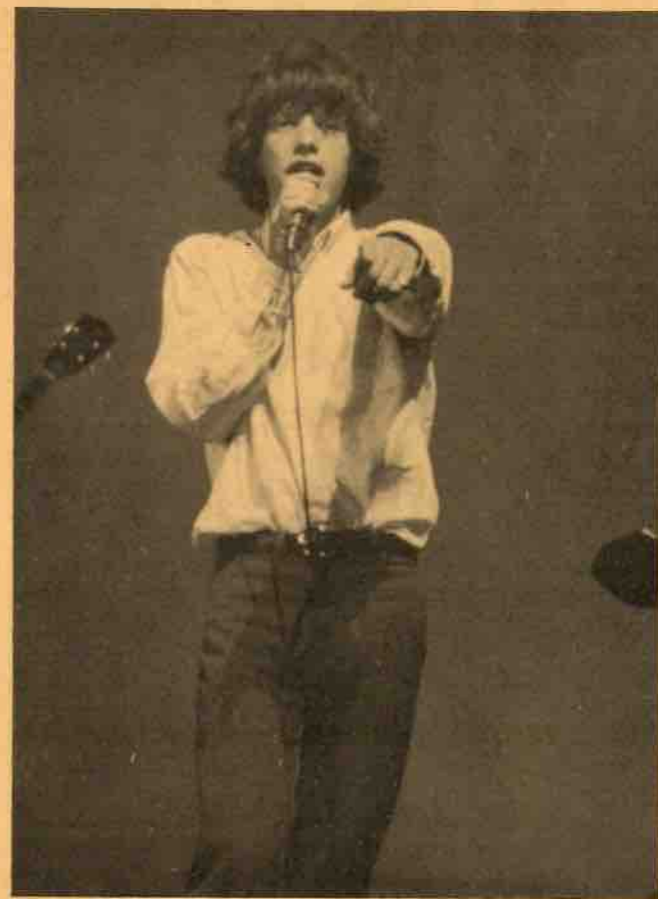
Les chansons de cet

album en public ont été enregistrées au Royal Albert Hall de Londres en octobre 66. Les Stones, depuis un an, n'étaient pas passés à Londres et c'est sans doute la raison du délire total que les « fans » leur réservèrent ce soir-là. Cet album comporte une majorité de morceaux connus, leurs hits en général : « Last time », « Get off my cloud », « 19th nervous breakdown », « Satisfaction », « Have you seen your mother baby, standing in the shadow » et deux titres qui sont désormais rituels dans les spectacles des Stones, j'ai nommé « I'm alright » et

« Not fade away ». Deux originaux également : « I've been loving you too long » d'Otis Redding et « Fortune teller ». La prise de son n'est pas fantastique en ce qui concerne les guitares, mais, avec la pagaille qui devait régner dans la salle, on comprend que les opérateurs se soient heurtés à quelques problèmes techniques. Néanmoins, les défauts d'enregistrement disparaissent au contact de l'excitation communicative qui se dégage de l'ensemble. Pour les « fans » des Stones et les autres, une excellente acquisition.

PHILIPPE RAULT

MICK JAGGER
Son fameux "Jagger jive".





Esther Philips.



Wilson Pickett.



Solomon Burke.



Sam & Dave.

CARLA
 — Deon Jackson
CEE JAM
 — Lorenzo Holden
CHALICE
 — Dixie Nightingales
CLASS
 — Googie René
DADE
 — Mona Lisa
DIAL
 — Joe Tex
DUNWICH
 — The Shadows of Knight
FAME
 — Jimmy Hughes
FOCUS
 — Bob Dorough

FOUR BROTHERS
 —
FRISCO
 — Danny White
HEIDI
 — Pat Lundy
HIB
 — Luther Ingram
H.I.P.
 — The Fleets
JERK
 — Don Julian
JOKER
 — The Autographs
JOTIS
 — Loretta Williams
KAREN
 — The Capitols

KEETCH
 — The Mustangs
LIKE
 — Rex Garvin
LOLA
 — Ricky & Jerry
LOST NITE
 — The Du-Ettes
LU-PINE
 — The Falcons
MUSIC CITY
 — Music City Soul Brothers
REDDA
 — Rocky & the Visions
ROSEMART
 — Don Covay
SAFICE
 — Eddie Floyd
SEAFAIR-BOLO
 — Jimmy Hanna
SIMS
 — Roscoe Shelton
SOUND OF SOUL
 — Little Tommy
STAX
 — Booker T. & MG's
SUNBURST
 — The Monclairs
THREE RIVERS
 — The Shillings
TRIUMPH
 — Tony Harris
VOLT
 — Otis Redding
YORK
 — The Front Line

PETITES ANNONCES

5 F. la ligne

• **CYNTHIA WEST** et **DAN CAMBO** communiquent : Continuez à envoyer vos poèmes et chansons (sans musique) à Denis Palay, 104, Bd St-Germain (Paris). Vos œuvres sélectionnées paraîtront dans un maxi-recueil de mille pages intitulé : **LES ORDURES PROPRES...**

• Guitariste rythmique pouvant chanter et possédant matériel Dynacord, cherche formation de style anglais à Paris ou dans la région parisienne qui désire travailler sérieusement. **ASTRUC**, 47, rue Mansard (78) Bois d'Arcy.

• Leçon batterie technique et jazz (également par correspondance), Piano, Solfège, Théorie. Enseignement d'orchestre pour tous instruments et chanteurs. **F. Vetti**, B.P. 29, Saint-Mandé (Seine). Tél. : 328-81-24.

• Shake n° 8 est paru : 60 pages, photos spécial three stars : Buddy, Ritchie, Big Bopper, Alabama blues, Little Richard, Anciens n° 5 disponibles. N° 5 : L. Williams, S. Borgess. N° 6 : J. Brown. N° 7 : Bill Haley, Carl Perkins, R. Hawkins, etc. contre 2 F le n° au RSC, 42, rue d'Audincourt (25) Seloncourt. CCP Dijon 2.404.21.

• A vendre n° spécial d'été 1966, n° 1, 2 de « Rock & Folk ». Envoyer 2,50 F. pour la France et 3 F. F. pour l'étranger, par exemplaire, aux Editions du Kiosque, 14, rue Chaptal, Paris-9°. C.C. Paris 1964-22. Articles parus dans le n° spécial d'été : Bob Dylan, Wilson Pickett, James Brown, Tamla Motown, Rolling Stones, Nino Ferrer, Hugues Aufray, Antoine, Chuck Berry, Rock Story, Eddy Mitchell, Joan Baez.

VINCE TAYLOR,

et les meilleures formations
 jerk disponibles pour
GALAS, SOIRÉES, CLUBS, etc...

Se renseigner auprès de :
JACQUES BARSAMIAN

93, avenue de la République, Montrouge-92 - ALE 28-43

Summer Vous cherchez :

guitare Ou micro Ou ampli

CHAMBRES { de distorsion & de vibrato

11 RUE DE LA CONVENTION SARTROUVILLE . 78 962. 20.25

Champion!



BB3 SP = Cyclomoteur = 50 kmh = 14 ans = sans permis.
BB3 K = Vélomoteur léger = 75 kmh = 16 ans = avec permis.

PEUGEOT - TERROT

